This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

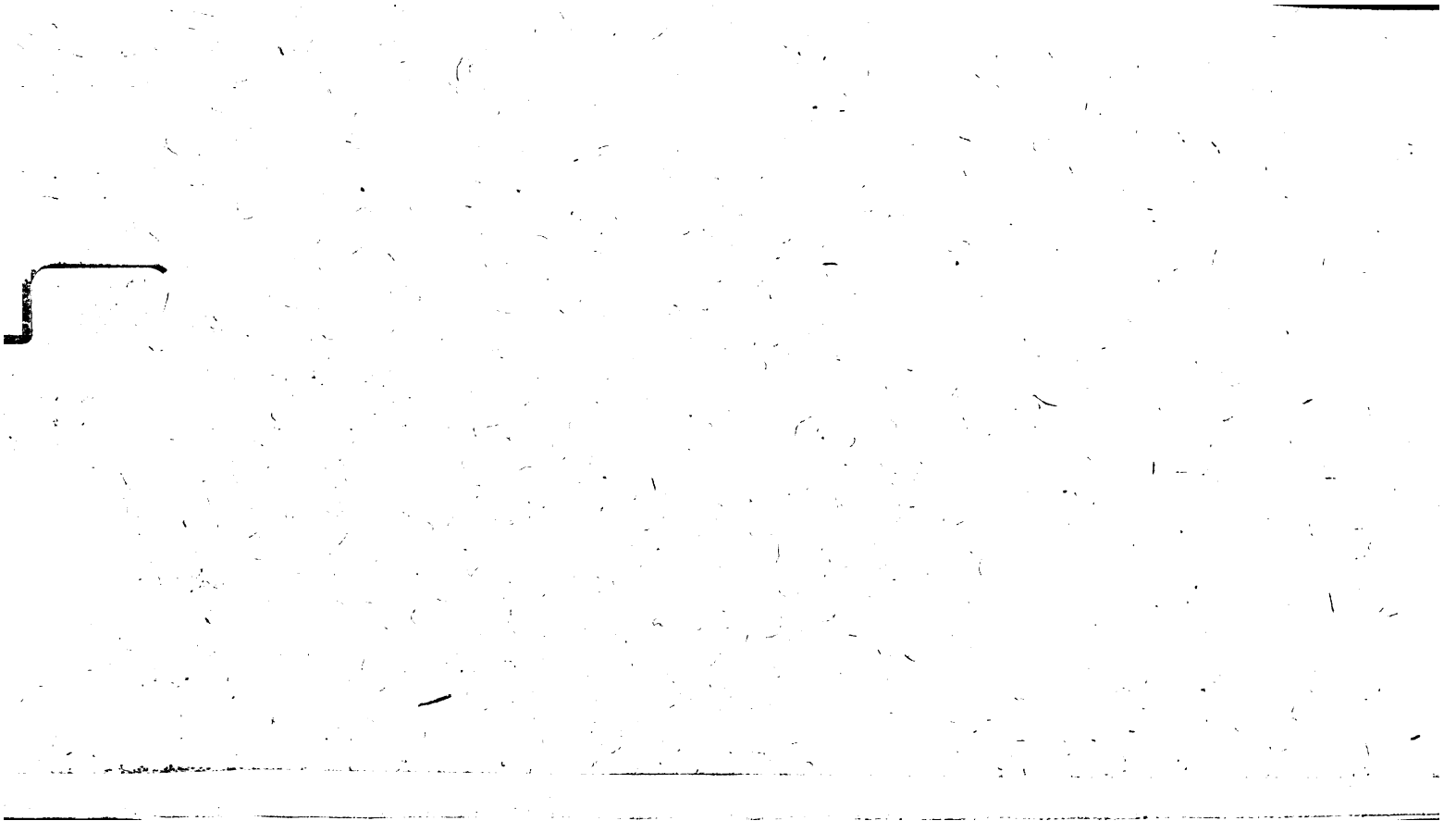
**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

151

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN



Chasles
NADB

# CARACTERES

ET

# Paysages.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, 30.

# CARACTÈRES

ET

# PAYSAGES,

PAR

PH. CHASLES.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Paris,

MAME-DELAUNAY, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, 25.

1833.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
27181 0A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1923 L

Si ce livre n'est lu de personne, j'en serai fâché ; s'il convient à tout le monde, j'en serai désolé.

DIDEROT.

# CARACTÈRES ET PAYSAGES.

Fi de ceux qui voyagent depuis Dan jusqu'à Bersheba et qui disent :

*Tout est stérile !*

STERNE.

# I.

# Scènes d'un Village maritime

## En Angleterre.

Approches de la côte. — Les Nomades. — Aspect de la mer et du rivage. — Débris d'une race d'autrefois. — Ézéchiel et sa famille. — Les habitans. — Points de vue de la côte. — Les fiancés puritains. — L'orage. — Histoire de Sibylla. — La presse de matelots. — Le retour.

C'est un curieux spectacle et un séjour singulier qu'une bourgade maritime en Angleterre ;

non pas une de ces cités qu'enrichit l'Océan, et qui au fracas de l'industrie active joignent les recherches dont la civilisation s'entoure dans son luxe, dans son repos; mais un de ces groupes de chaumières semées sur la côte, habitées par des pêcheurs, et qui se composent d'une vingtaine de huttes et d'une église.

Là, tout sent le goudron, la poix fumante et l'eau de mer. Il faut voir ces pauvres cabanes basses, noires, quelques unes sans fenêtres; celles-ci à demi enfoncées dans la vase; d'autres pendantes sur la crête d'un roc; d'autres alignées sur le sable de la plage, à l'endroit précis où s'arrête la marée montante. Leur seule décoration et leur tenture uniforme, ce sont des filets, de vieux paniers, des hameçons, des cordages et des lignes. On voit errer de toutes parts la jaquette bleue et le mouchoir rouge de l'homme de mer; et quand on a vécu huit jours avec cette race sauvage et forte, on sent qu'on a reculé de cinq à six cents ans dans l'histoire de l'Europe. Cette peuplade illettrée, hardie, rusée et rapace, n'est-ce pas une colonie de Normands du douzième siècle?

Il importe peu de dire ici quel motif de santé

m'amena très jeune dans un de ces hameaux, situé sur l'un des points du rivage les plus éloignés de la capitale. C'était pendant un de ces courts intervalles de paix que Napoléon laissait à l'Angleterre, et dont elle ne profitait prudemment que pour tendre des piéges au lion, et ramasser toutes ses forces. Une lettre de recommandation m'avait été remise, à mon départ de Londres, par M. Josiah D...., pour M. Ézéchiel F...., négociant, qui demeurait à un quart de mille de la mer, à environ deux portées de fusil des dernières huttes qui composaient le bourg de Dept...d. Je ne connaissais M. Josiah D.... que comme un homme grave, médecin de profession, austère dans ses mœurs, attaché à ses devoirs et profondément religieux. Il m'avait conseillé quelques mois de séjour à D...d, comme recette économique pour recueillir le bénéfice des bains de mer, sans subir les énormes dépenses auxquelles sont condamnés ceux que la médecine envoie à Brighton ou à Douvres, pour affermir leur santé et alléger leur bourse. En même temps, il avait eu soin de me prévenir que la famille qui sans doute m'accueillerait sur sa recommanda-

tion se faisait remarquer par la régularité de ses habitudes, la gravité de son langage, et sa haine pour toutes les frivolités du monde; qu'ainsi je devais m'attendre à vivre de régime sous tous les rapports, à ne trouver là aucune des jouissances faciles, aucun des plaisirs même de l'intelligence, nulle de ces superfluités nécessaires dont le séjour des villes nous fait un besoin. Je dus prendre mon parti, et ma curiosité, avide de scènes inconnues, rendit ma résignation moins méritoire.

Le chemin que nous parcourûmes en approchant de D...d s'accordait parfaitement avec la vie monotone qui m'était annoncée. Une levée étroite dominait à droite et à gauche des prairies marécageuses, dont l'aspect lugubre et désolé était surtout bizarre vers les bords de l'Océan. Là le gazon était pâle et blafard; un sédiment jaunâtre surchargeait tous les herbages; les joncs flétris se dressaient taillés et aigus comme des épées à deux tranchans; des fossés revêtus d'une lave noirâtre et tachetée de jaune, entrecoupaient cet espace couvert d'un foin épais, brunâtre et gras : toute la végétation semblait mé-

tamorphosée par l'influence des exhalaisons salines et d'un sol trempé d'eau de mer. Le bruit lointain des vagues augmentait d'intensité, à mesure que nous avancions sur la gauche; auprès d'une digue rompue et encombrée de limon, une tente était dressée sur deux perches, que protégeaient à demi des lambeaux de toutes couleurs. Un feu de tourbe brûlait à côté de la tente, occupée par six à sept personnages hâves et singulièrement drapés. C'était, mes compagnons de route me l'apprirent, une de ces tribus bohémiennes que les actes du parlement n'avaient pas encore exilées. Le père, chargé d'un fagot de bois, rentrait dans la tente: une femme à demi nue, les yeux rouges et sortant de la tête, nourrissait un enfant noir et maigre comme elle. A quelque distance, le patriarche, l'aïeul de la race nomade, la tête chauve et branlante, tout frissonnant de froid sous la brise marine, laissait retomber son menton sur sa poitrine nue et blanche. Deux petites filles, aux traits réguliers, au front bronzé, au regard perçant et hardi, et je ne sais quel sourire du vice déjà fixé sur les lèvres, vinrent nous demander l'aumône, qui leur

fut donnée. Dans cette scène, le personnage remarquable, c'est le vieillard isolé, pensif et souffrant, méprisé sans doute et maltraité par la tribu, qui le regarde comme un vil et inutile fardeau. A le voir si profondément triste, vous eussiez dit qu'il parcourait à la fois, par la pensée, la carrière de vice, de honte, de misère, que lui-même avait franchie, et celle que sa race allait courir.

Et nous venions de Londres, immense marché, foyer de luxe et de commerce, bazar de l'Europe! Sur notre route, nous n'avions vu que beaux gazons, molles pelouses dont le velours caresse la vue, chaumières tapissées de chèvrefeuille et de lierre, si propres, si ornées, qu'on les prendrait pour des cabanes de fantaisie. Tout-à-coup disparaissent la civilisation dans ce qu'elle a d'éclatant, l'existence rurale dans son élégance la plus gracieuse; et voici à leur place une nature marâtre, dont aucun soin ne corrige l'infécondité; une vie sauvage, criminelle, anathème permanent, debout au milieu de la société civilisée, pour la harceler, la rançonner, et la maudire!

Nous descendîmes à la taverne de la reine Bess ou Élisabeth : en Angleterre, quel hameau si chétif n'a pas sa taverne ? Je ne me rappellerai jamais sans un mouvement de gaieté la figure de la reine, dont les yeux n'étaient point d'accord, et dont le peintre du hameau avait bouleversé les traits, comme un moine du moyen âge bouleverserait les lettres d'un nom pour en faire un anagramme. Au lieu de me rendre, après mon arrivée, chez M. Ézéchiel F...., je descendis sur la plage par une petite rue étroite, cailloutée et si rapide, que le pied trouvait à peine de quoi se fixer.

La marée, en quittant le rivage, avait laissé à sec un vaste espace de sable fin, tout étincelant de mica. Devant moi était la mer calme ; en s'égarant le long de la côte, et en quittant le petit groupe de maisons éparses autour du clocher, l'œil n'apercevait de toutes parts qu'une stérilité pittoresque et grandiose : des roches aiguës, battues par la mer, creusées par ses flots, affectant des formes insolites, audacieuses ; sur ces roches toutes blanches, quelques arbres nains, une végétation maritime revêtue de couleurs rudes et tranchantes ; la buglosse bleue, le pavot noir et le chardon gigan-

tesque aux fleurs d'un rouge sombre et éclatant. Les cimes les plus élevées et les plus inaccessibles se tapissaient de nuances diaprées ; vous eussiez dit une étoffe cotonneuse et chatoyante. C'étaient des couches superposées de mousses marines, dont une humidité âcre, répandue dans l'air imprégné de molécules salines, favorise la croissance. Les seuls édifices que l'on entrevît du point où j'étais placé, la vieille église et la maison des pauvres (ancien monastère transformé en asile de charité), m'apparaissaient sous un vêtement de ces lichens séculaires, gris et pourpres, verts et bleuâtres, végétation imperceptible, mais éternelle, et dont l'aspect est si doux à l'œil, que plusieurs propriétaires de maisons de plaisance ont vainement essayé d'en contrefaire les nuances délicates, veloutées et merveilleusement fondues. Il a bien fallu que l'art renonçât à les improviser : ce sont les siècles qui les ont peintes.

Je reculai, comme par une sorte de crainte instinctive, le moment de me présenter chez les nouveaux hôtes dont on m'avait dépeint la sévère humeur, et je me mis à étudier les lieux avant de

savoir quelles figures devaient peupler ce paysage. Dans une hutte de pauvre apparence, que protégeait l'excavation du roc, était assis un homme à la jambe de bois, revêtu de sa vieille blouse bleue, costume uniforme des matelots et des pêcheurs. Il me vit arrêté sur la rive, et vint vers moi pour m'offrir ses services. Son métier est d'indiquer au petit nombre de voyageurs qui visitent son village, les divers points de la côte; métier dont il tire évidemment peu de profit, car sa misérable cabane renferme pour tout mobilier un hamac, un vieux coffre, une ligne à pêcher et un télescope. Il est vieux, il a servi son pays; il raconte ses combats; il ne se plaint point. A côté de sa hutte, il s'est fait un petit jardin, si l'on peut honorer de ce titre un espace entouré de débris de vaisseaux et de barques, où les plantes les plus communes élèvent languissamment leurs tiges mesquines et grêles. Pendant qu'il me disait les noms des bricks et des sloops de toute dimension et de toute forme qui se trouvaient à l'ancre, et ceux des maîtres de barques que je voyais revenir en forçant de rames, pour atteindre le rivage avant la nuit, j'observais au loin, sur la grève,

une colonne torse de vapeurs épaisses, qui, se mêlant à la saveur poignante et âcre du goudron, traversait les rues du hameau qu'elle obscurcissait, pour arriver jusqu'à nous. C'étaient des barques sur le chantier, dont on recourbait les planches au moyen de la fumée. Occupations, plaisirs, peines, souvenirs, industries, tout ici se rapportait à ce vaste Océan paisible, vrai géant endormi. Enfin, la nuit vint : je chargeai le matelot à la jambe de bois de me conduire chez M. Ézéchiel F.... Nous remontâmes ensemble la petite rue cailloutée; nous passâmes devant la reine Bess, et nous nous trouvâmes en face d'une grande maison de briques, isolée des autres maisons, et dans l'intérieur de laquelle on ne distinguait ni mouvement ni lumière.

Je frappai long-temps, et j'eus de la peine à me faire ouvrir. Tout le monde était couché dans cette maison régulière. Une grande femme vêtue de brun, et qui rattachait encore, en me parlant, les épingles de son bonnet d'étamine, après m'avoir questionné par une fenêtre, et avoir soigneusement déplacé et replacé les barricades de fer et les cadenas nombreux qui assuraient toutes

les avenues, me dit que la famille F.... dormait, que je remettrais ma lettre à M. Ézéchiel F.... le lendemain matin, et qu'elle allait me préparer un lit. En traversant la maison, je remarquai qu'à l'intérieur elle ressemblait à un couvent séculier. Le ton de la vieille servante, une de ces femmes, tout os, dont Walter Scott fait ses Meg Merrilies, avait lui-même je ne sais quoi de solennel et de lugubre. Déjà habitué à ces mœurs anglaises, qui laissent un libre développement aux spécialités du caractère; averti d'ailleurs par M. Josiah D....; cet aspect puritain m'étonna peu, et je dormis paisiblement, en attendant que le soleil vînt éclairer cette famille de l'ancien monde, transplantée dans le nouveau.

J'étais loin de deviner d'une manière précise à quoi tenaient des mœurs si spéciales, dont l'énigme ne me fut expliquée que plus tard. Je me vois forcé, même avant d'énoncer un fait aussi peu probable qu'il est réel, de jeter quelques légers aperçus sur l'état moral de cette Angleterre, souvent décrite, bien peu connue.

Le trait qui caractérise le plus vivement ce pays, dont on peut dire bien du mal sans injus-

tice, et beaucoup de bien sans flatterie, c'est une saveur d'antiquité, émanée de sa position insulaire, et qui, pleine de charme pour l'imagination, a ses dangers réels et ses bienfaits. Là se conservent sans altération apparente les vieilles mœurs, les vieilles lois. La gothique et informe tour de Babel, que les Anglais nomment leur jurisprudence, ne se soutient que par sa vétusté. La barbarie des coutumes légales résiste, grâce à leur âge, au bon sens national (1). Tel gentilhomme campagnard vous rappelle encore, par ses habitudes et son costume, *sir Roger de Coverley*, le héros d'Addison. Tel quaker de la cité est le *Socie* vivant de *Guillaume Penn*. Vous trouvez du côté de Whitechapel (2) des colonies d'anabaptistes, qui, pour peu que vous vouliez bien les suivre dans leurs greniers, vont vous conduire à ces *meetings*, où un prédicant, furieux et éloquent comme Jean de Leyde, foudroie encore aujourd'hui les Amalécites. De là, ce caractère si original dans ses variétés, si favorable au pinceau du romancier,

(1) Ce fragment a été écrit à Londres en 1819.

(2) A l'extrémité orientale de Londres.

si curieux pour l'observateur. Il faut remonter jusqu'aux degrés les plus éminens de la société anglaise, pour y découvrir cette sociabilité raffinée qui tue l'originalité, cet affaiblissement de caractère, cet adoucissement de toutes les aspérités qui distinguent l'homme de son semblable. Et si, comme Diderot, vous préférez la forte empreinte des singularités individuelles, toutes natives, toutes rudes, « à la rondeur uniforme de ces galets polis, que le flot roule sur le rivage en les froissant, » allez à Londres, visitez surtout les provinces et l'Écosse; une ample moisson de bizarreries humaines, d'antiquités vivantes, de fantaisies érigées en coutumes, de vieux usages religieusement adorés, satisfera votre humeur.

Ici, par exemple, dans cette maison de briques, où le sort m'envoyait, et où je couchais pour la première fois; près de ce petit village à peine inscrit sur les cartes, était au commencement du dix-neuvième siècle, et subsiste peut-être encore, l'un des plus curieux fragmens de l'Europe ancienne que l'on puisse rêver ou imaginer. C'était un débris bien conservé, un des derniers restes de cette antique et terrible nation des *Covenanters*, qui

compte autant de martyrs que de bourreaux, et qui fit l'Angleterre ce qu'elle est : nation toujours sévère, rigide, fière, taciturne; austère comme au temps de son pouvoir; exaltée comme au temps de ses persécutions; poursuivant toujours de la même haine, cent cinquante ans après sa mort, le roi faible, malheureux et fourbe qu'elle frappa; vouant une impérissable idolâtrie à ses anciens martyrs; probe dans ses transactions; implacable dans ses souvenirs; ne mariant ses enfans que dans ses propres rangs, et ne donnant jamais aux *Philistins* ni un fils ni une fille; priant tous les jours *saint Cromwell* dans un oratoire secret; toute prête encore à *combattre le bon combat* (1), et pleurant avec une douleur qui n'est pas sans espérance l'époque où les saints et les élus avaient en main l'autorité.

C'était là que m'avait jeté le hasard. Le chef de la famille puritaine rassemblée sous ce toit antique, Ézéchiel F...., dont le nom biblique annonçait la descendance, était un homme de quarante ans, négociant de père en fils. Il vendait du grain,

(1) Fight the good fight.

du houblon, du charbon de terre : sa probité était renommée ; riche et sobre, calme et inexorable, son caractère se lisait sur ses traits impassibles. Avec ses six pieds de haut qu'il semblait augmenter encore par son attitude raide et fière, marchant d'un pas ferme et lent, l'air solennel, la tête élevée, les lèvres contractées, et le front pensif; dès que vous l'aviez vu, sa figure restait gravée dans votre mémoire. Pym devait avoir, au long-parlement cette physionomie. Ses phrases semées d'ancien Testament, son costume sévère, et toujours le même, complétaient sa ressemblance ou plutôt son identité avec les signataires du fameux *Covenant*. Je ne me souviens pas d'avoir entendu Ézéchiel F.... prononcer, pendant les deux mois que je passai près de son foyer, ni une parole condamnable ou hasardée, ni un mot échappé aux émotions de son cœur ou à la gaieté de l'esprit.

Son long regard et sa mine austère dominaient toute la famille. Il parlait peu ; et tous se taisaient, et tous suivaient l'ordre de cette voix grave. Nul ne discutait devant lui. Je l'ai vu faire du bien sans émotion, et se montrer sévère jus-

qu'à la dureté la plus inflexible, sans témoigner un regret. Patriarche de l'ancienne loi dans toute sa rigueur, mais il faut le dire aussi, dans sa grandeur et sa puissance.

La précision Pharisaïque, l'exacte observation des convenances qui dirigeaient tous les mouvemens de la famille, ne me promettaient point cet accueil cordial et bruyant que les peuples méridionaux font à leur hôte. En revanche, une certaine délicatesse d'hospitalité généreuse et antique me laissait toute liberté, en prouvant sa vigilante bienveillance par des actes et non par des démonstrations: ceci me toucha vivement de la part d'une tribu si austère. Je ne crus pouvoir mieux lui prouver ma reconnaissance qu'en me conformant, autant qu'il était en moi, à la règle qu'elle ne prétendait pas m'imposer.

On se levait à cinq heures dans toutes les saisons. Une heure se passait à prier, et (ce dont mon ignorance me permettait heureusement de m'abstenir) à murmurer sourdement ces vieilles rimes, consacrées par les anciennes souffrances du parti: rimes fanatiques, niaises, sanglantes, enthousiastes, et auxquelles la profondeur de la

conviction mêlait quelque chose d'énergique et de grand. A huit heures, à deux heures et à sept, la vaste table de noyer, noircie par le temps, et toujours sans nappe, se chargeait d'alimens sains, abondans, qui ne variaient guère. Du haut de la maison jusqu'en bas, pas un meuble d'acajou, pas une seule trace de ces métaux précieux et de ces ornemens gracieux ou éclatans dont l'habitation de l'homme riche s'embellit. Partout le chêne bronzé et le noyer poli; de grandes chaises de six pieds, au dos plat, uni et ciré, au siége bas, toutes de bois, et faites pour servir de prie-dieu dans l'occasion; une seule horloge, fort inutile d'ailleurs, car l'habitude seule eût servi de clepsydre et de cadran à toute la famille : pour unique tenture, un papier d'un gris sombre, sans gravures, sans bordure, sans aucun embellissement profane; enfin, toutes les abominations de *l'Égypte* bannies avec une sévérité inouïe, même chez les quakers : mais aussi le soin le plus minutieux dans l'arrangement de toutes choses; un luxe de propreté, une sorte de décence lugubre, qui laissait dans l'âme une impression solennelle. Au fond du salon ou parloir,

situé au rez-de-chaussée, dans un enfoncement de la muraille, se trouvaient placées symétriquement plusieurs tablettes de bois brun qui soutenaient les ustensiles et les vases à thé, faits en terre bleue de Wedgwood. Mes yeux se tournaient fréquemment vers ce précieux cabaret de porcelaine populaire, seul ornement du logis.

Il y avait huit jours que je demeurais dans la maison. Après le dîner de deux heures, Ézéchiel F...., voyant mes regards fixés sur cet enfoncement où se trouvaient les seules traces de luxe mondain que j'eusse remarquées chez mes hôtes, me prit par la main, et me conduisit d'un air mystérieux vers l'objet de mon involontaire attention. Il souleva une théière, retourna le plateau de bois qui la supportait, et me montra le revers de ce plateau. J'y vis un portrait en pied, sur un fond noir, et d'une exécution magnifique : c'était Cromwell. C'était là cette figure carrée, puissante, austère; l'idole toujours présente de la maison où j'étais; c'était là cette tête vaste et inflexible qui usurpa sa patrie et la changea. On l'avait représenté debout, la main sur la masse du parlement, le sourcil épais et

froncé, la lèvre inférieure proéminente et insultante : tel se montra le hardi Protecteur de l'Angleterre, conquise par sa ruse, quand, les larmes aux yeux, le nom du Très-Haut dans la bouche et sa courte épée dans la main, il balaya la tourbe imbécile et cauteleuse qui le gênait, mit les clefs du parlement dans sa poche, et se résigna, tout contrit, « *with a deep awe and humble sorrow*, » à régner seul désormais.

Un sourire grave effleura les lèvres d'Ézéchiel, que je n'ai jamais vu rire que cette fois; puis il retourna le plateau, replaça la théière; tout retomba dans le morne silence accoutumé. Et ne voyez pas là quelques vains et lointains souvenirs d'une gloire éteinte. Chez ces enfans de la vieille cause sainte, chez ces Trappistes du régicide, c'est une conviction qui se rattache à Moïse, et qui, si leurs générations vivent, est enracinée pour l'éternité des temps.

Tous les habitans de la maison s'effaçaient devant la mâle figure du père de famille, dont les paroles étaient des lois : sur lui tout se modelait. Mistriss Sara F..... « sa compagne devant le Seigneur, » il l'appelait ainsi, se taisait près

de lui, et reprenait en son absence les rênes du gouvernement. Une charité abondante et bien entendue, une économie sans avarice, les distinguaient tous deux. Un fils, enlevé de bonne heure par une maladie cruelle, avait laissé à la charge du père sa femme toute jeune et trois enfans en bas âge. Ruth (ainsi se nommait la veuve puritaine) n'avait que deux pensées : prier le Seigneur, et élever ses enfans. C'était une beauté pâle et blanche, dans les veines de laquelle le sang circulait lentement, sans impulsion et sans chaleur : d'avance elle était sainte, par tempérament et par goût.

La fille d'Ézéchiel F...., Sibylla, brune aux yeux bleus, devait à l'habitude et à l'éducation ce maintien dévot et raide, constamment recommandé par son père. La nature ne l'avait pas voulu ainsi. Sous cet air pur, pensif et solennel, un eclair furtif trahissait l'ardeur secrète de l'âme, l'élan comprimé d'une vivacité impatiente. Asservie à cette fausse vocation, elle la subissait, non comme une tyrannie, mais comme une nécessité. Elle ne soupçonnait même pas qu'il pût se trouver dans sa vie quelque chose de plus que le ménage

et la piété. Cependant, à ses habitudes acquises se mêlait en dépit d'elle-même une vocation plus douce et plus puissante. Je remarquais surtout cet étrange combat des penchans naturels, et de la forte contrainte imposée par l'éducation, lorsqu'un jeune homme de la même caste, Abraham S...., venait rendre visite à la famille. Formaliste comme tous ceux de sa secte, vêtu de bouraçan brun pendant toute l'année; mais beau, mais calme, et devant à la modération et à la sobriété de sa vie la fraîcheur vive du teint le plus pur; la sérénité était peinte sur son noble visage; vous eussiez cru voir *Hampden* dans sa jeunesse. Un chapeau dont les bords, larges de cinq pouces, étendaient au loin leur envergure, couvrait une forêt de beaux cheveux bruns naturellement bouclés, et voilait un regard dont la pénétration et le calme imposaient.

Il ne me fut pas difficile de pénétrer les vues du jeune Abraham, et les secrets mouvemens du cœur de la jolie Sibylla. Mais ce qui était à la fois plaisant et touchant, c'était la manière dont ces amours avançaient: gravement, posément, sans une flatterie ni une brouille, sans une pique

ni un racommodement, sans un soupir de l'amant, sans une coquetterie de la maîtresse. Certes un mélange de grotesque venait se glisser dans une liaison où le fiancé ressemblait à un confesseur, et l'épouse à une pénitente. Eh bien, il y a quelque chose de si sérieux dans les passions vraies, et Abraham et Sibylla existaient si évidemment, si exclusivement l'un pour l'autre, que cet amour pur, grave, toujours en face de Dieu présent, cet amour qui ressemblait à l'éternité par sa profondeur et son calme, me causait une émotion invincible; et je me sentais attendri quand Sibylla disait à Abraham qui partait : « Que le Seigneur soit avec vous! » et qu'Abraham lui répondait : « Et vous que j'aime; qu'il vous protège sous ses ailes! »

Cependant, au milieu de ces mœurs étranges, que le continent ne soupçonne point, et qui étaient pour moi un continuel spectacle, j'étais isolé comme l'étranger qui brise le gâteau de sel de l'Arabe sous sa tente hospitalière. Il trouve une protection et un asile, non cette fraternité de pensées qui double la vie de l'âme, et sans laquelle il n'y a que solitude. Rien ne pouvait

me donner les souvenirs, les regrets, les croyances fixes de mes hôtes : nous étions liés par la bienveillance et la gratitude, non par la communauté des idées : aussi me laissèrent-ils sans peine chercher parmi les autres habitans du bourg quelque société plus conforme à des habitudes moins sévères. Hélas ! j'étais fort mal tombé. Ces gens-là ne vivent que de la mer, et ne connaissent qu'elle ; ils la sillonnent, ils la moissonnent ; ils recueillent ses débris. Ils sont matelots, pêcheurs, contrebandiers, corsaires, cordiers, receleurs de marchandises exportées ou importées par fraude. Si quelque navire vient débarquer là, c'est une aubaine pour le pays. Alors ils déchargent le bâtiment, et traînent ces chariots sur les routes marécageuses, d'où les efforts des bêtes de somme ne sauraient pas les tirer ; ils raccommodent la quille du vaisseau que la vague a brisée ; ils empilent sur la rive ces monceaux triangulaires de tourbe et de coke, seule richesse native de l'endroit. Le corsaire habite une petite cabane suspendue sur un promontoire. Derrière ce roc qui avance, viennent amarrer les pinasses hollandaises frétées de contrebande ; c'est à tra-

vers ces landes hérissées de joncs putrides que fuient les chevaux avec leur charge illicite. Quand le temps est mauvais, vous voyez descendre le long des récifs blanchâtres, et rester pendant des heures entières, tout couverts d'écume, cachés entre quelques hautes herbes, des hommes qui attendent que l'Océan leur jette des débris d'hommes ou de richesses. Ils ont aperçu de loin le navire en danger; ils demandent aux flots une part de leur proie. Si la mer leur envoie le corps d'un matelot anglais, ils le dépouillent, souvent ils l'achèvent, et regardent avec soin autour d'eux, de peur qu'un autre maraudeur ne vienne partager leur hideux butin. C'est sur une côte aussi désolée et peuplée d'habitans aussi sauvages, qu'un poète anglais, qui a eu des éclairs de génie, Lillo, a placé cette scène terrible, où un pêcheur et sa femme égorgent, pour le dépouiller, un matelot naufragé qui respire encore; ils reconnaissent ensuite que ce cadavre est leur fils chéri, leur fils depuis long-temps perdu, la seule espérance de leur vieillesse misérable et criminelle!

Cependant la mer, que ces gens exploitent,

et qui couvre la rive de tant de ruines faites à leur profit, dévore en même temps le rivage qu'ils habitent; et souvent dans son empiètement graduel, elle entraîne le pêcheur, son pauvre toit et toute sa famille, avec le banc de sable qui les supporte. Telle est cette peuplade; hommes aventureux, sans ambition; hardis sans mobile de gloire, féroces sans repentir. Et le roi George IV est leur roi; et Londres est la capitale de leur pays! A soixante lieues de la civilisation, tous les caractères des races sauvages!

Quant aux notables de l'endroit, outre M. Ézéchiel F...., que l'on connaît déjà, je citerai l'avoué, célèbre dans le canton par ses rapines, et fort riche; l'huissier, plus détesté encore : race immonde, qui s'engraisse dans les fanges de cette jurisprudence, toujours prête à armer le riche contre le pauvre; le maire, corps privé de pensée, d'un embonpoint qui fait valoir son costume de fonctionnaire public, habit brun bordé d'un galon d'argent de deux pouces; le jeune vicaire, homme doux et aimable, se plaignant amèrement du sort, qui l'exile sur cette côte inhospitalière; enfin le curé, infortuné vieillard, élevé à Oxford,

excellent helléniste, et dont les longs travaux et la vertu ont obtenu pour toute récompense cette cure misérable! La dîme, son seul revenu, est une moquerie de la loi; le sol rocailleux, marécageux ou composé de sable aride, ne donne ni épis, ni vignes, ni fruits. Que je le plaignais, ce pauvre et honnête prêtre avec ses quatre filles, belles et douces comme des anges, et toujours occupées à repousser les demandes importunes des fournisseurs mécontens, ou à calmer l'huissier, la terreur du village! Le malheureux avait soixante-cinq ans, et son rêve de gloire le soutenait encore. A la lueur d'une chandelle de jonc (1), fabriquée dans son presbytère délabré, et dont il se servait par économie, bien qu'elle fatiguât des yeux vieillis de sa clarté vacillante, il travaillait à ses notes sur la *Bibliothèque de Photius*, notes savantes qu'il me faisait lire. Si quelque âme généreuse eût aidé ce ministre modeste, l'Angleterre eût trouvé peut-être un second Bentley, un second Porson!

(1) *Rush-light*. On trempe dans le suif des morceaux de jonc qui s'en imprègnent, et brûlent lentement en jetant une clarté pâle. Les classes pauvres, en Angleterre, font un grand usage de cet éclairage économique.

D'ailleurs cette mer si grande, si sublime m'attirait sans cesse vers elle, et le défaut même de société, la taciturnité de mes hôtes, les devoirs et les travaux des deux ministres, me repoussaient vers la plage, où tant de spectacles variés se succèdent. Là, j'admirais sur place toutes les scènes de l'Océan, dont la richesse inépuisable a fait la fortune poétique de la plupart des grands écrivains de l'Angleterre; scènes que Thompson a reproduites avec une exubérance de couleurs qui éblouissent; Crabbe, avec la minutie d'un peintre de marine hollandaise; Byron avec une hauteur et une concentration de pensées sans égales; Southey, avec un pinceau large, et prodigue comme les flots même de l'Océan. Mais en dépit du génie et du talent, la réalité les dépasse toujours. Que de fois ai-je admiré, de l'une des cabanes des pêcheurs situées sur la rive, la mer calme, grossissant par une progression, et comme une émotion lente; son vaste sein s'enflant peu à peu, et un flot, puis un autre, venant expirer avec mollesse sur le rivage, pour se retirer ensuite en silence! Doucement soulevés, les navires montaient par degrés, au milieu du repos uni-

versel, et je n'entendais au loin que le coup presque imperceptible de la vague, frappant paresseusement le flanc de quelque barque mise à l'ancre.

Quand la marée se retirait, que de bizarres trésors épars sur le sable, et que la science elle-même connaît à peine! La *Méduse*, espèce de gelée brillante qui étincelle sous l'eau comme une perle, qui brûle celui qui la touche, et se dissout même dans l'esprit de vin; souvent dotée d'une beauté de formes exquises, et plus délicate que l'œuvre du bijoutier. Telle est la *Sertularia*, plante qui respire, animal qui végète : curieux paradoxe de la nature, chaînon entre la sphère des êtres qui vivent, et celle des êtres privés de vie. De la tige noueuse et rameuse de l'arbre animé, on voit sortir à travers des vésicules transparentes de nombreuses griffes qui s'allongent pour trouver leur proie. Qui ne reconnaîtrait, à ces richesses versées sur le monde par une main prodigue, un besoin de beauté indépendant de l'utilité même? Souvent dans les jours les plus chauds, on voyait s'approcher de la côte des myriades de points phosphorescens, portés

par des mousses marines. Je me plaisais à ramasser dans la paume de ma main cette eau froide d'où s'échappait une flamme vive.

Même dans les jours de brume et de mauvais temps, il y a quelque chose de singulièrement pittoresque dans ces formes indécises des vaisseaux amarrés; dans cet horizon de trois pieds, qui vous environne sans vous empêcher d'entendre, et les cris des matelots, et le bruit des flots qui grondent en mesure. Le temps est-il décidément mauvais; l'aspect de la côte, de terrible ou de beau qu'il était, devient sublime; tous les oiseaux de mer tournoient dans la nue, rasent l'eau écumante, sifflent, crient et voltigent en annonçant la tempête; des bataillons de canards sauvages, formés en coin, se succèdent dans le ciel, bien loin au-dessus de la portée du fusil. De tous les points du village, on descend vers la rive; les hommes avec des crocs et des harpons; les femmes, presque toutes blanches et jolies, tenant leurs robes brunes relevées par-dessus leurs têtes en guise de chaperons. Les écumeurs de la rive se glissent dans les rochers de la côte. Oui, c'est un vaisseau en danger, les signaux de dé-

tresse brillent à sa poupe. J'ai vu, en dépit de leur rapacité innée, les habitans résister à leurs femmes, à leurs mères, à leurs amantes suppliantes, et braver tous les périls de la tourmente pour sauver quelques passagers : la veille, ces hommes avaient dévalisé sans pitié un malheureux sloop hollandais, et rejeté à la mer les infortunés matelots. Dévouement, crime, pitié, barbarie mêlés et confondus! « Ah! comme le dit Shakspeare, le tissu des vices humains est mêlé de vertus, le tissu des vertus humaines est mêlé de crimes! »

A un mille de la côte, est un îlot de rochers qui supporte un phare ou maison lumineuse (1). Cette sentinelle avancée de la mer offre un beau spectacle dans l'orage. En vain le flot et le vent conjurés assiègent la tour et sa base; l'une et l'autre sont toujours là, montrant aux marins les écueils de la côte, et leur tombe que l'orage entr'ouvre. On voit toujours étinceler cette clarté, large étoile mouvante. A travers le rejaillissement de l'écume et les ténèbres profondes et la foudre

(1) *Light-House.*

éblouissante, on la distingue encore : tournant sans cesse sur le même point, solennelle et silencieuse, tantôt éclatante, tantôt pâle, tantôt ardente ; un moment affaiblie, puis étincelante : symbole trop menteur d'une amitié fidèle à l'infortune ; effet admirable au milieu d'une nuit orageuse et obscure, par la constance de sa mobilité.

Malgré mes fréquentes absences et mes excursions sur le rivage, mes bons hôtes les puritains, satisfaits d'une exacte présence aux heures du repas, et d'une régularité de vie, qui, chez un Français, leur semblait prodigieuse, avaient, je pense, autant d'amitié pour moi que leurs usages et leur croyance leur permettaient d'en concevoir et d'en exprimer. Abraham avait obtenu l'aveu de Sibylla et de son père ; une vapeur de félicité calme était répandue dans toute cette maison. Le jour des fiançailles était fixé, et c'était pour moi une joie, que de prendre part à ces grandes cérémonies. Tout-à-coup, la guerre s'allumant de nouveau entre les deux nations, il fallut que tous les Français quittassent le sol ennemi, ou restassent prisonniers de guerre. L'alternative ne laissait ni un doute à former, ni un jour de réflexion. Je quittai avec

peine cette étrange famille, où j'avais vu toutes les vertus mises en pratique, et les dogmes les plus cruels professés avec zèle par des âmes innocentes. Je laissai les amans sur le point d'être unis, et le père de famille et la vieille mère, et les enfans, tous respirant une joie modérée : cependant ils semblaient tristes de quitter leur hôte. Ézéchiel, qui n'avait pas encore prétendu me convertir, et qui n'avait jamais *mis* (1) *en avant* (comme les indépendans s'expriment), c'est-à-dire prêché sa doctrine pour m'arracher aux Moabites, ne put s'empêcher de me dire, en me serrant la main sur le rivage, que : « le monde était la fournaise où Coré, Dathan et Abiron avaient passé ; que si, faute d'avoir la Grâce, j'étais brûlé par les flammes, il fallait me souvenir du Seigneur ; que, dans ce cas, sa maison serait pour moi, dans tous les temps, l'arche de Noé, où je pouvais venir me reposer sans crainte. »

Et ces paroles si vraies, si graves, où un intérêt si paternel se mêlait à la ferveur religieuse, sans une seule teinte d'affectation, de fanatisme ou

(1) *Held forth.*

de civilité vulgaire, m'allèrent au fond de l'âme.

. . . . . .

Cependant, en 1816, je revins à Londres, et le désir me prit de revoir le petit hameau sur les rochers, et la famille puritaine, et le portrait de Cromwell sous la théière, et mon vieux ministre anglican ; échantillons uniques, curieux objets d'étude, qui resteront toujours dans mon souvenir, et dont la plume de Richter, de Sterne, de Nodier, ou le crayon de Charlet, auraient reproduit la bizarrerie piquante et pleine d'intérêt. Au lieu de me rendre sur la rive comme à ma première arrivée, je me hâtai de me diriger vers la maison de briques ou demeurait Ézéchiel.

Il était une heure de l'après-midi. Je frappai long-temps en vain. Tout semblait mort dans la maison. Étonné, effrayé presque, je redescendis vers la cahutte du pêcheur qui m'avait orienté pour la première fois dans ces parages. Je le trouvai occupé à raccommoder ses vieux filets, bien que l'humidité de sa triste demeure l'eût rendu presque aveugle. Je lui demandai des nouvelles de M. Ézéchiel F.... et de sa famille, dont la maison semblait déserte.

« Ah ! monsieur, me dit le vieux matelot, Dieu a durement agi avec eux. *God has dealt rudely with them.* Si vous voulez me suivre, je vous mènerai chez leur ancienne domestique, Rachel Blount, qui demeure là-bas, dans cette cabane. Elle vous contera toute cette histoire, qu'elle sait mieux que moi; car elle l'a vue, elle la redit tous les jours, et elle pleure en la racontant. »

Je le suivis chez Rachel Blount, la même domestique qui m'avait ouvert le soir de mon arrivée. Elle me reconnut, et, après les premières explications, elle me fit peu à peu le récit suivant :

« Le surlendemain de votre départ, monsieur, les fiançailles de miss Sibylla et de l'honorable jeune homme Abraham S... devaient avoir lieu; mais Dieu visite dans sa colère les crimes des hommes : il en avait autrement décidé, et dès le lendemain, tout était fini : il n'y avait plus de bonheur pour la famille. D'abord une rumeur effrayante, qui se répandait de village en village, arriva jusqu'à nous; les bandes de la *presse* balayaient tout le pays jusqu'à la côte, et enlevaient sur la route, jeunes gens, hommes mûrs, et même vieillards. Le matin, avant l'heure où

cette nouvelle parvint jusqu'à nous, M. Abraham était sorti avec sa fiancée, et se promenait avec elle sur la plage. Nous courûmes sur ses traces, sans pouvoir le trouver. Les brigands arrivèrent à l'endroit où ils étaient ; ils le saisirent ; monsieur, ces ennemis de Dieu saisirent cet innocent agneau dans les bras de sa fiancée, et l'entraînèrent avec eux. En vain on les supplia de permettre au moins que le mariage des deux jeunes gens fût célébré, ils s'y refusèrent. La gloire de ces misérables et leur joie est de briser le cœur des familles. Abraham fut emporté en triomphe, garrotté comme une victime, par ces mécréans, qui chantaient en l'emportant, et qui laissaient le père, la mère et la jeune fille pleurer seuls leur misère. Ce fut le lendemain, au départ du vaisseau, qu'il y eut de la douleur dans notre village ! Tous les fils, les femmes, les filles, les pères sur le rivage ; et les cris d'adieux qui n'étaient pas entendus ; et les mères à genoux dans le sable mouillé, tendant les bras à leurs enfans, demandant vainement qu'on leur permît de les embrasser une fois ! et pas une permission accordée ! pas un adieu ! non, pas un dernier coup d'œil ! Nous apercevions bien les gens du navire

sur le pont, mais nous n'en distinguions aucun. Quelle cruauté ! quelle cruauté! »

La vieille femme essuyait ses larmes, et continuait avec son bon sens pathétique et populaire. « Quelle misère, monsieur, que cette Presse! n'est-ce pas une abomination devant Dieu! On dit que ces choses doivent se faire! Se faire ! quoi! nous envoyer des démons avec leurs cris de rage, leurs insultes et leurs armes, pour déchirer tout ce que Dieu a mis d'amour légitime et d'honnêtes plaisirs dans nos pauvres chaumières! S'ils nous avaient laissé une semaine, un jour seulement, les cruels! ma jeune maîtresse vivrait encore. Tout le monde avoue que cette *presse* est injuste, mauvaise et détestable; et depuis soixante ans que j'ai l'usage de ma raison, je la vois toujours renaître à chaque guerre! pourquoi, monsieur? c'est que les hommes puissans n'ont pas la crainte de Dieu devant les yeux, ni l'amour de leurs semblables dans le cœur!

» Enfin Abraham S... partit avec ses compagnons d'infortune, et Sibylla apprit que le jeune homme avait été tué à la Corogne. Depuis ce temps, on ne l'a jamais vue sourire; sa tête s'égara; elle

parlait tout haut et toute seule; elle était toujours douce, pensive, supportait patiemment la vie, priait encore; mais ce n'était plus elle. Alors vint la faute du père, qui, voyant sa fille avancer en âge, et survivre à sa peine, voulut la marier. Elle refusa doucement: et sa mère et toute sa famille supplièrent Ézéchiel de laisser en paix la malheureuse enfant. Mais la loi sacrée l'ordonnait : *Croissez et multipliez*, a dit le Seigneur. Ézéchiel le voulut: un prédicateur de la bonne cause fut choisi pour époux de Sibylla, et le jour de la cérémonie fixé. Alors, monsieur, alors la raison de ma jeune maîtresse, qui, depuis le départ de son fiancé, n'avait jamais été bien forte, se perdit entièrement, et dans une nuit d'orage, trois jours avant la cérémonie, elle se jeta de ce rocher dans la mer.

» Le corps nous revint tout enveloppé de mousses noires, et fut rejeté sur le sable. Désolation, monsieur! La mère mourut. Le père, qui dit que la main de Dieu est sur lui, s'est renfermé dans sa maison, d'où il n'est pas sorti depuis cette époque. Il y vit misérablement de ce que lui-même recueille et récolte. Il m'a renvoyée, moi, sa fidèle servante. Et je pense, monsieur, qu'il mourra

sans ouvrir la porte à laquelle vous avez vainement frappé! »

Ainsi, dans cet humble hameau maritime, s'étaient révélés à ma pensée de tragiques leçons, et une précieuse ruine du temps passé, et les douleurs, et les vices, et les dévouemens dont l'homme est capable. Cruauté politique de la *presse*; inflexibilité du Puritain, assassin de sa fille; et cette petite région sauvage, ignorée, curieuse dans sa stérilité, rien ne s'effaça de mon esprit. Je vis quel intérêt profond s'attache à tout ce qui caractérise l'humanité, sous la pourpre et sous le haillon. J'appris à ne point mépriser ces nuances et ces détails que l'on dédaigne faute de les voir, et qui nous instruisent mieux sur la nature de l'homme, que les spéculations les plus hautes. En effet, les généralités nous abusent, leur vaste horizon efface les contours et confond les objets; en étendant la portée de l'esprit, elles l'empêchent d'apercevoir le réel. De là cette monotonie de

l'histoire, et ce désappointement qu'on éprouve en lisant des récits de voyages. Annalistes et voyageurs n'ont guère qu'une seule teinte pour chaque peuple, tandis que la vie, le charme, l'âme de ce monde, consistent dans l'infinie variété des teintes, dans l'immense diversité de leurs combinaisons.

Ouvrez les historiens anglais; ne diriez-vous pas que la Grande-Bretagne, du temps de Robin Hood, la *joyeuse Angleterre* (1) ne fasse qu'un avec la république de Cromwell,

> Lorsqu'à poings fermés, sur la chaire,
> Les prêtres battaient le tambour (1).

Ne croyez-vous pas que cette dernière se confond avec l'Angleterre industrielle et conquérante du dix-neuvième siècle? Les voyageurs ne nous offrent-ils pas toujours les capitales comme types et modèles des populations les plus contraires? Au milieu de cette homogénéité de surface, et de cette similitude factice, cherchez la vérité. Oui, tout varie, les nuances sont tout, dans la

(1) *Merry England.*

(2) Hudibras.

vie des peuples, dans la vie de l'homme, dans la vie du monde. On les néglige; c'est là le grand mensonge des voyages, des romans, de l'histoire.

# II.

# Etudes sur Jean-Paul (1).

*Man, thou pendulum betwixt a smile and a tear.*

Homme !... goutte d'eau suspendue entre une larme et un sourire!

BYRON.

## § I.

### Le Ménage de Jean-Paul.

Voici une grande salle enfumée; vous la prendriez pour une halle que les marchands ont aban-

(1) *Jean-Paul-Frédéric Richter*, écrivain allemand, surnommé « l'Unique, » *Der Einzige*.

donnée. Au centre est un vaste poêle, avec deux niches propres à s'asseoir en hiver, pour y fumer, y sommeiller ou y rêver. Tout vous rappelle les intérieurs de Stein. Les solives noires sillonnent le plafond jaune. Des pigeons domestiques voltigent çà et là, en murmurant leur roucoulement mélancolique. Une vieille femme, armée de ses lunettes, tricote des bas auprès du poêle : une jeune femme fait la cuisine près de la grande fenêtre à gauche ; le cliquetis des ustensiles de ménage se mêle, sans s'accorder, avec la voix sourde et monotone des pigeons qui ramassent, en caquetant, leur grain sur le carreau. Il y a une petite table de bois blanc vers la droite, et un large coffre de chêne tout à côté.

L'homme assis à cette petite table, c'est Jean-Paul-Frédéric Richter, génie admirable, un Sterne si vous voulez, un Rabelais s'il vous plaît encore, quelque chose de plus ou de moins que tout cela, le plus original des écrivains modernes. Il est enveloppé d'une grosse redingote dont la boutonnière est ornée d'une fleur des champs. Observez ses traits, c'est une étude physiognomonique curieuse: rien ne s'y accorde ; ils sont gigantesques et irrégu-

liers ; le feu jaillit de ses yeux mal fendus ; et sur cette figure osseuse, vous trouvez un mélange de bonhomie et de fougue. Il tire à chaque instant du coffre ouvert à ses pieds de petits morceaux de papier, qu'il arrange et rattache bout à bout : citations, rêveries, extraits, recherches d'érudition, rognures, recoupes, amalgame de toutes les études, fragmens de mille couleurs, arlequinade savante, mystique, rêveuse, cynique, mélancolique. C'est ainsi qu'il compose ses ouvrages! Et ses ouvrages ne seront pas oubliés.

Les Allemands l'ont surnommé l'*unique*, Jean-Paul Der Einzige.

Ils ont eu raison. Son isolement est tel que, dans toutes les langues de l'Europe, pas une traduction de ses œuvres n'a été tentée. Madame de Staël a esquissé son portrait littéraire ; on y remarque plus d'éclat que de fidélité. Lui-même s'en est plaint avec assez d'amertume. « Ah ! madame, s'écrie-t-il avec une bonhomie railleuse, laissez-moi barbare ; vous me faites trop beau ! » Un fragment traduit par elle, et qui se trouve dans *l'Allemagne ;* un petit recueil de pensées publiées à Paris ; quelques fragmens insérés dans

la *Revue de Paris;* voilà tout ce que l'on connaît en France de Jean-Paul-Frédéric Richter, auteur de soixante volumes qui étincellent de génie. Les traducteurs ont reculé devant ce phénomène complexe. Jamais on ne vit style pareil. C'est un chaos de parenthèses, d'ellipses, de sous-entendus; un carnaval de la pensée et du langage; une population de mots nouveaux qui viennent sous le bon plaisir de l'auteur, prendre droit de bourgeoisie dans le discours; des périodes de trois pages, composées de cent phrases singulièrement juxta-posées, et se heurtant sans s'éclairer; images sur images, empruntées aux arts, aux métiers, à l'érudition la plus obscure. Dans ce labyrinthe, point de fil d'Ariane pour vous guider; une géographie toute nouvelle; des villes qui n'ont existé nulle part; Haarau, Scheerau, Blinloch, Flachsenfingen; un lexique, une grammaire, une esthétique imaginaires; des princes dont on n'a jamais entendu parler, et qui viennent, comme dit Molière, *montrer le bout de leur nez* on ne sait pourquoi; des conseillers d'État qui arrivent on ne sait d'où, et se laissent patiemment railler; le tout curieusement entrelacé, bardé de

citations, d'interjections, d'exclamations, de calembourgs, d'épigrammes, mêlé d'élans inattendus, de scènes pathétiques, de feuilles blanches, de digressions qui s'enflent démesurément, d'épisodes qui envahissent le sujet. Jean-Paul ne procède que par dissonances. Il ne sait ou ne veut point les sauver. Avant de le traduire, force est de le comprendre, et ce n'est pas le plus facile.

Ce philosophe, ce poète, ce bouffon, ce moraliste, dont le génie est un hiéroglyphe confus et continuel, nous essaierons de pénétrer dans sa pensée, de lui demander ses secrets. Nous extrairons de ses œuvres nombreuses tout ce qui peut faciliter la connaissance d'un si bizarre auteur: Titan de la plaisanterie et Rabelais de la métaphysique. On verra combien de sensibilité, de tendresse, de grâce, de profondeur, se cache sous ses arabesques extravagans. On reconnaîtra dans la tumultueuse farce de ses ouvrages, une bienveillance universelle, un amour sincère des hommes, une éloquence forte et sympathique, une poésie touchante. Au milieu de la brume épaisse qui recouvre tous ses écrits, au sein de leur confuse ardeur, parmi les longs éclats de rire dont

ils retentissent, on trouvera des passages d'un goût inexprimable, et l'on s'étonnera, comme si une fée délicate vous apparaissait dans la caverne enfumée du cyclope. Alors on s'expliquera peut-être l'énigme que présente un écrivain si célèbre et si inconnu, si volumineux et si peu lu; génie tout germanique, et recouvert, pour les autres nations, d'un triple voile; le seul écrivan original qui, à force de l'être, n'ait trouvé ni imitateur dans sa propre langue, ni traducteur chez les autres peuples.

## § II.

### Siebenkæse.

Il y a, dans la longue liste de ses romans, un ouvrage plus naïvement bourgeois que tous les autres, et, de tous, le moins difficile à comprendre: c'est *Siebenkæse*.

Un jeune Allemand pauvre a épousé une jeune fille belle, aimable, innocente, véritable Allemande de la classe bourgeoise, ménagère habile, patiente, modeste; sa tête est vide; son ignorance complète, et sa sensibilité presque animale. L'auteur fait contraster avec une admirable vérité les vues étroites de Lenette (c'est le nom de la femme), et le génie, l'érudition, l'enthousiasme dont il dote le mari. Il nous montre ce tourment de toutes les minutes qui s'empare de vous quand nulle sympathie d'intelligence ne vous attache à celle que votre cœur aime. Il prouve combien est fatale au bonheur cette dissonance établie par l'éducation entre la destinée de l'homme et celle de la femme. Il peint avec une minutie et une vérité dignes de Teniers la femme vulgaire alliée au poète exalté, l'incurable niaiserie d'un esprit obtus venant interrompre les rêveries du penseur-artiste; enfin (supplice éternel!) la machinale économie d'un ménage sans élégance et sans grâce. En France, ce ne seraient point de telles leçons qu'il faudrait à nos mœurs; en Allemagne, où l'on ne demande guère aux femmes que les qualités d'une domestique fidèle, l'Élégie

Satire de Richter était d'une profonde moralité et d'un intérêt puissant.

« Il y avait dans l'âme de sa femme, dit Jean-Paul, un triste vide ; une tache comme une cicatrice sur un beau visage : et il ne cessait d'y songer; il se perdait dans cette contemplation. Jamais il n'avait pu exalter cette pensée traînante, l'arracher à la terre, l'échauffer d'enthousiasme. Vous eussiez vu Lenette compter les heures que sonnait l'horloge, dans l'intervalle de ses baisers, interrompre un récit plein d'intérêt pour aller écumer le pot, et y courir les yeux pleins de grosses larmes sollicitées par cette narration pathétique. Pauvre homme! il l'entendait, dans la chambre voisine, marmoter de vieux psaumes d'une voix aiguë, et, au milieu du vers, s'arrêter pour dire :

« Comment dînerez-vous aujourd'hui ? »

» Voici un fait dont il n'a pu chasser le pénible souvenir. Certain jour qu'il était plus éloquent et plus poétique qu'à l'ordinaire, Lenette, les yeux fixés sur la terre, l'écoutait : elle lui dit :

« Demain matin, avant de sortir, vous atten-

» drez, s'il vous plaît, que j'aie raccommodé vos » bas, qui sont troués. »

» L'auteur de cette histoire atteste que plus d'une fois des interruptions semblables l'ont réduit à un état de véritable désespoir. Quoi! au milieu de nuages sublimes, dans le sanctuaire de la métaphysique la plus élevée, on viendra vous jeter vos bas à la tête! Je ne demanderais pas qu'une femme me suivît dans mon char magique et lointain, mais que du moins la terre fleurie et le ciel étoilé ne fussent pas muets pour elle; qu'elle vît dans l'univers autre chose que la cuisine, la chambre des enfans, et la salle de bal; que son cœur pieux et tendre, sa sensibilité vive et éclairée, améliorassent l'homme auquel sa destinée serait unie. Voilà ce que l'auteur de cette histoire désire; et rien de plus. »

Simple et admirable roman, dont voici quelques pages. Firmian désespéré s'abandonne à une mélancolie ironique. Cette ironie éclate surtout dans une scène de cimetière, aussi éloquente qu'étrange.

« Ils sortirent. Le ciel était sans nuage. Au-des-

sus des étroites ruelles de la petite ville, on voyait s'arrondir et s'étendre l'éther bleu de la cité divine, illuminée par tous les soleils semés dans le nocturne amphithéâtre ; routes lumineuses, mosaïque d'étoiles, caractères mystérieux qui traçaient le nom du Très-Haut sur la voûte du grand temple. Oui, toutes les fêtes devraient se terminer par une visite aux champs nocturnes, couronnés par ce sanctuaire. C'est là qu'après les plaisirs terrestres il faudrait aller rafraîchir son âme en présence de Dieu, y puiser le calme, et boire avec délices le vent de la nuit.

« Ils errèrent à travers la campagne ; la brise d'automne, ce souffle qui ressemble au vent léger du printemps, les animait et leur donnait une vigueur nouvelle. Toute la nature promettait un hiver tempéré, un de ces légers hivers, bénis du pauvre, qui peut alors, sans frissonner de froid, passer toute la saison des neiges ; maudits par les riches, que la clémence de la nature prive de leurs parties de traîneaux et de leurs sorbets pour l'été.

« Les deux hommes commencèrent de graves discours, inspirés par l'aspect sublime de la nuit. Lenette se taisait et pensait qu'il faisait froid.

« Voyez là-bas, dit Firmian, ces villages entassés; qu'ils semblent chétifs et misérables! Ainsi est notre globe aux yeux d'intelligences plus élevées: une balle que des enfans se renvoient, une bille dont ils se jouent. Le maître fait tourner la balle entre ses doigts, et la leur explique. Pour nous, ce petit globe, c'est un monde. Nous mettons autant de temps à voyager d'une bourgade à l'autre qu'une *mite* à voyager sur la carte.

» — Peut-être, interrompit l'ami, d'autres mondes sont-ils encore plus petits. Le nôtre ne saurait être sans importance : *Jésus est mort* pour lui. »

» Cette remarque fit couler dans le cœur de Lenette une naïve consolation. Firmian répondit seulement :

« Christ est mort pour les habitans de la terre, non pour la terre, et quiconque a souffert pour les hommes s'est associé au Rédempteur. Il les prend par la main, et leur dit : *Viens! toi aussi tu as souffert sous Pilate.* »

» Lenette craignit que son mari ne fût un athée, ou tout au moins un philosophe. Firmian les conduisit tous deux, à travers des sentiers tortueux,

jusqu'au cimetière ; mais à la porte il s'arrêta, tout entier à ses rêveries philosophiques, et les yeux mouillés de pleurs.

« Oui (s'écria-t-il, donnant un libre cours à ses méditations), oui, la nuit est bonne; en partageant notre existence, elle seule nous empêche de succomber à l'ardeur de nos pensées. L'homme est comme une horloge; il se briserait sous la main violente qui voudrait exagérer son action, quand toute la chaîne s'est enroulée autour de l'axe. Cette mort qu'on nomme sommeil nous protège seule contre l'éclat toujours croissant d'une seule idée, contre la fièvre de nos désirs, contre l'afflux véhément de nos pensées. Elle place entre nos journées brûlantes le même intervalle obscur qui sépare les planètes. L'éternité nous accablerait; la continuité nous tuerait ; nous avons la mort pour nous consoler de la vie, pour nous aider à recommencer une vie nouvelle ; nous avons la nuit pour jouir du repos, au sein de cette vie même que suivra un autre sommeil. »

» Il ouvrit la petite porte de la haie, qui cria en lui livrant passage; des versets pieux, souvenir de mort, y étaient inscrits. Ils se dirigèrent du

côté des grands tombeaux, qui environnent l'église comme un rempart : là plus d'une pierre sépulcrale se tenait debout sur les cadavres. Plus loin, de simples dalles étaient étendues sur les restes du pauvre, trappes qui conduisaient au royaume des morts.

» Firmian ramassa un crâne par terre, et regardant à travers les deux ouvertures qui lui avaient servi d'yeux, il se plut à observer l'intérieur du palais ruiné, habitation de l'esprit disparu. L'église était ouverte ; il y entra, et montant dans la chaire vide, sur laquelle il déposa ce débris humain :

« Voilà, dit-il, ce qu'à minuit sonnant un prédicateur devrait apporter ici, au lieu de la Bible et du sablier. Voilà ce qui devrait lui servir de texte. L'identité de cette tête nue avec les têtes qui ne sont point encore dépouillées de leur parure les instruirait assez; et, si l'on veut, que l'on détache mon crâne après ma mort, j'y consens. Qu'on en fasse le chapiteau funèbre d'un des piliers de l'église. Les hommes lèveront les yeux vers ce *memorandum* redoutable : « Voilà, » leur dira-t il, comment nous sommes, durant

» cette vie, suspendus entre le ciel et le tombeau ! »

» Lenette s'épouvantait de ces paroles ; elle tremblait de cette ironie, près des tombes, près du domaine des esprits... Mais, voyez-vous ! ce n'était qu'une exaltation déguisée. « Ah ! s'écria-t-il tout-à-coup, quelque chose au-dessus de nous, qui s'étend, s'élève et nous regarde ! »

» Ce n'était rien... un nuage chassé par le vent, et suspendu dans le ciel sous la forme d'une bière. Le centre en était blanc ; vous eussiez dit un corps étendu dans son dernier lit ; au centre brillait une étoile, comme une fleur blanche sur le sein de la fiancée. »

Une promenade dans les caveaux d'une église gothique, mérite d'être citée.

« Le grand Organiste me conduisait à travers la cathédrale gothique. Ses vieilles dalles étaient jonchées de roses fanées, de feuilles sèches, de bouquets flétris, débris que les paysans y avaient laissés en venant à vêpres, le dimanche soir. Je croyais voir l'emblème de la belle saison qui se flétrit comme ses fleurs, et des joies humaines qui finissent de même. Je pensais à ces

jeunes villageois, plus frais que leurs roses. J'eusse volontiers ramassé ces cadavres de fleurs pour essayer de les ranimer. L'organiste me regardait d'un air ennuyé; il prit un balai, et repoussa tout cela bien loin de nous. »

. . . . . .

« Nous descendîmes dans les caveaux, et nous foulâmes aux pieds, comme si nous eussions été la Mort, chevaliers et barons, ensevelis dans leur corselet d'acier, côte à côte avec leurs damoiselles en prières. Alors je me mis à penser profondément, et sans tristesse, aux vieux temps du catholicisme, dont cet endroit avait été la tribune et le théâtre. Une église catholique où le service est célébré m'oppresse; image trop vivante des sombres années du moyen-âge. Mais dans une église solitaire, le souvenir lointain de ces mœurs me plaît. Je deviens indulgent, et j'aime à me représenter combien de cœurs palpitans de l'ardeur de la fièvre sont venus se rafraîchir ici, que de soupirs sincères, que de prières s'exhalèrent sous ces voûtes. Je pense à ces pauvres êtres humains ensevelis sous le capuce du moine. Sans doute ils ne contemplèrent point, ils ne connu-

rent pas la vérité éternelle, éclatante; ils l'entrevirent dans son reflet, à travers l'ombre épaisse. Eh bien! c'est encore quelque chose. N'aimez-vous pas mieux cent fois vivre sous la brume obscure de la superstition que dans cette atmosphère raréfiée par un scepticisme qui dessèche tout? Là on ne respire plus: on expire; et, dans ses convulsives inquiétudes, l'âme s'agite en vain pour retrouver la vie. »

. . . . . .

« Qu'a fait notre siècle? il a critiqué des erreurs, sans en détruire les causes morales. Ceux qui nous ont fait subir l'opération de la cataracte, au lieu d'enlever le voile qui couvrait nos yeux, se sont contentés de le repousser sans l'extirper. »

Mieux que Sterne, Jean-Paul a étudié avec profondeur le caractère et la destinée des femmes. Destinée étrange et mystérieuse! si faibles et si puissantes! si brillantes et si frêles! si rayonnantes de parure, de grâce, de gaieté, et si malheureuses après tout!

« Vous voyez sourire une femme, dit Jean-Paul:

ne vous fiez pas à ce sourire; il vous trompe. Elle a pleuré toute la nuit. Souvent ces créatures tendres languissent muettes; elles cachent le désespoir sous la gaieté; elles se flétrissent en se jouant. L'œil étincelle de joie, le bon mot est sur les lèvres; et elles fuient dans quelque coin, où elles peuvent enfin, seules, livrer passage aux larmes qui les étouffent. O jours de folie payés par des nuits de sanglots! comme on voit succéder des torrens de pluie à un jour d'une sérénité sans égale, présage certain de l'orage qui se formait! »

Le même sentiment de commisération pour les femmes respire dans un morceau plus touchant encore. L'auteur accompagne dans sa route une jeune fiancée qui va trouver la famille de son mari.

« Nous partîmes à l'instant même, et je m'assis en face d'elle. Derrière nous s'élevaient les verdoyantes montagnes des enfans d'Israël, et devant nous la terre très aimée de Bayreuth et ses deux plaines. Moi et le soleil nous regardions en même temps la jeune fille; nous projetions sur elle des rayons doués de la même chaleur. Cette jeune

figure paisible me causait des émotions tristes. Pourquoi?

» C'est que je réfléchissais à cette loterie matrimoniale où les jeunes filles choisissent un maître, à une époque où leur cœur a plus de sentiment que leur esprit n'a de lumière. Dans le vide de leur âme brûle une flamme sans objet, comme dans les temples des vestales brûlait la flamme du sacrifice, sans image de divinité. L'idole faisait un signe, aussitôt on approchait l'autel, et le sacrifice s'accomplissait. Je pensais que, comme ses sœurs, elle serait pressée, arrachée, flétrie par la dure main des hommes, comme ces faibles grains que l'on froisse rudement entre ses doigts. Je songeais au peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouverait dans ce printemps de sa vie féminine. Je la comparais, elle et la plupart des fiancées, à ces enfans que le *Garofalo* aime à placer dans ses tableaux : ils sont endormis ; sur leur tête un ange suspend une couronne d'épines. La couronne d'épines, c'est le mariage : dès qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la couronne, et leur front se déchire. J'avais toutes ces pensées, et ce n'étaient pas elles qui causaient mon attendrissement. Tou-

tes les fois que mes regards se fixaient sur cette figure blanche et rose, si douce, si gracieuse, si aimable, j'étais tenté intérieurement de m'écrier : Oh ! ne sois point si gaie, malheureuse victime, ce cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu l'ignores) de jouissances délicates et pures, il lui faut mieux que du sang, et cette tête charmante réclame des rêves plus gracieux et plus heureux que ceux qui naissent sur l'oreiller domestique.

» Tu ignores, aimable fille, que cette fleur de ta jeunesse odorante va devenir un grossier calice, où l'homme ira se désaltérer. Bientôt il ne te demandera ni une âme sensible ni une tête forte et lucide; il n'estimera chez toi que le travail de tes doigts, la sueur de ton front, l'activité de tes pas; et si ta langue paralysée le laisse en repos, il bénira son sort. Cette voûte immense et éternelle, cette éloquente arche de l'empyrée, cet univers sublime se rétréciront à tes yeux, et ne seront plus qu'une pauvre maison, un économique réduit : tu n'y verras plus que des cordes de bois, des morceaux de lard, des métiers à filer, et quelquefois, dans les beaux jours, un salon de visite. Pour toi, le soleil ne sera plus qu'une énorme balle suspen-

due sur ta tête en guise de poêle pour échauffer le monde. La lune se transformera en un de ces globes de cristal dont le cordonnier se sert la nuit, et que les nuages portent comme leur chandelier. Le Rhin superbe ne t'offrira pour image pittoresque que quelques endroits guéables où tu iras laver ton linge. Bon Dieu! le Rhin transformé en un chaudron de lessive! Ah! l'Océan lui-même ne se présentera à ta pensée que comme un réservoir de harengs-saurs. Dans l'immense foule des écrits germaniques, tu t'en tiendras à un seul ouvrage, l'*Almanach pour la présente année;* et, grâce à la position que tu occupes dans l'échelle des êtres, le journal te fournira à peine un seul objet de curiosité, excepté peut-être la liste des étrangers qui sont venus, le passeport en main, loger à l'hôtel voisin. Enfin si jamais tu penses au Génie universel qui régit le monde, tu te le représenteras sans doute comme un peu plus sage que monsieur ton mari, et voilà tout. Ainsi le veut ton état de femme, comme le disent les philosophes, ton *nexus cosmologique.*

» Tu étais née pour quelque chose de mieux; mais comment pourrais-tu l'obtenir? Ton pauvre époux

n est pas en état de te donner un autre sort ; et la société ne lui permet pas de te traiter autrement. La mort viendra te surprendre quand les années auront feuille à feuille détruit ta sensibilité ; et les germes que la nature avait mis en toi ne seront pas éclos, quand tu seras enfin transportée sous un ciel plus favorable.

» Vous vous étonnez de ma tristesse ? Ne vois-je pas toutes les semaines comment on sacrifie les âmes, dès qu'elles viennent habiter un corps féminin? »

Quelle profonde et délicate sensibilité, sous toute cette bizarrerie ! Ce qu'il y a de plus grotesque et de plus délicat s'est accouplé dans cette tête humaine. Continuons.

. . . . . .

« Je prenais des notes : j'écrivais, j'écrivais toujours, et mes regards s'obscurcissaient. Le soleil, dans sa profondeur lumineuse, me frappait par derrière, et mes yeux mouillés de larmes ne pouvaient plus rien distinguer. Bonne fille ! tu ne savais pas d'où venaient mes larmes, et tu pleurais de me voir pleurer.

» Nous descendions des hauteurs escarpées de Bindloch, et à mesure que nous nous plongions dans cette profondeur, elle nous dérobait l'éclat joyeux dont palpitait le soleil, et bientôt sept heures sonnèrent, et la lumière argentée dont le vaste ciel rayonnait disparut, comme dans les ventes publiques de Lunenbourg et de Brême le marteau du vendeur éteint la lumière quand vient le moment fatal.

» Le monde reposait. Sur la montagne apparaissait la lune, semblable à la coupe d'un lis qui ne s'est pas encore épanoui. J'avais achevé d'écrire. Nous étions au bas de la montagne; je dis à la fiancée que j'allais descendre de la voiture, et que je lui lirais quelque chose si elle voulait m'accompagner; car le bruit des roues nous assourdissait de son roulement monotone.

» Nous mîmes pied à terre non loin d'une vieille colonne, auprès de laquelle je n'ai jamais passé sans soupirer. C'est une colonne érigée à la Mort. Devant elle je pense à cette destinée qui nous saisit et nous entraîne, pauvres vermisseaux humains, qui nous secoue et nous meurtrit comme la main des géans secouait Gulliver. Il me semble

que cette colonne est un Hermès antique, une statue de Mnémosyne, placée là par le sort lui-même, afin de réveiller dans le cœur oublieux de l'homme un souvenir de la puissance du hasard. Pauline ne se doutait pas que ce monument existât.

» Je l'y conduisis; et le lui montrant du doigt, je lui expliquai les figures qui se trouvaient sculptées sur le pilastre. On voyait une roue de chariot passer sur le corps d'une jeune fille, au visage doux et charmant, mais toute meurtrie par la roue inhumaine. Voici l'histoire :

» Les gens des villages voisins racontent qu'un jour une jeune fiancée, qui allait chercher son fiancé, se trouvant dans la diligence publique, fut entraînée par les chevaux effarouchés dans le précipice de Bindloch, et que, sous les yeux de son malheureux amant, elle rendit l'âme, cette âme pleine d'espérances et si cruellement déçue!

» Les vapeurs du soir obscurcissaient déjà le disque de la lune, et Pauline avait peine à discerner les détails de cette sculpture consacrée au malheur d'autrefois; mais son cœur tendre fut frappé, et la similitude de sa position se joignait à un souvenir si

touchant. Elle donna une larme à cette sœur inconnue que le destin avait brisée en ce lieu. Déjà les ossemens de la jeune fiancée étaient devenus poussière. Le calice des fleurs renfermait une partie de ces cendres transformées en pollen odorant; cette poussière qui nous environnait, ces ossemens devenus cendres, avaient perdu leur forme avant que l'âme qui les avait animés eût, du milieu de son voyage vers l'éternité, jeté un dernier regard sur le corps, son ancien asile. Ce fut là, près de ce monument de souffrance, sous la voûte immense du ciel nocturne, que je lus à Pauline une poétique ébauche; je l'adresse à toutes ses sœurs, et je l'offre à leur âme, etc., etc. »

Telle est la bizarre mais frappante éloquence de cet étrange génie. L'unité manque à toutes ses compositions; inférieur, comme artiste, à Shakspeare, surtout à Cervantes, peut-être supérieur à Sterne, il a trouvé comme eux le point de jonction où la douleur et la gaieté, le pathétique et le comique se fondent.

Voici un dernier fragment de *Siebenkæse*; il renferme toute la pensée de l'ouvrage, et sa forme

vulgaire en accroît l'effet puissant. Le mari-poète est las de sa ménagère sans génie. Il expire sous le poids de cette union sans accord.

« Une mort intellectuelle saisit le jeune homme ; il s'assit dans le vieux fauteuil et couvrit ses yeux de ses mains. Il vit se soulever cette brume qui nous cache l'avenir ; à ses regards se révéla sa vie future, vaste espace aride, couvert de cendres et des débris de feux éteints ; perspective désolée, jonchée de feuillages jaunis, de rameaux desséchés et d'ossemens qui blanchissent sur le sable. Il reconnut que l'abîme entre son cœur et celui de Lenette irait toujours se creusant ; il le reconnut avec un désespoir profond, avec une netteté désolante. Jamais tu ne peux revenir, ancien amour, amour si pur et si beau. Lenette ne quittera jamais son obstination, sa froide réserve, ses habitudes étroites. Son cœur est à jamais frappé de mort, sa tête est fermée à jamais à toute pensée ; elle est destinée à ne le comprendre jamais, à ne jamais l'aimer. La froideur du jeune homme pour elle devenait de jour en jour plus amère ; il jetait un regard sans espoir sur cette série interminable de silencieuses journées, remplies

de soupirs étouffés et de muettes accusations.

» Lenette était assise et continuait de travailler sans rien dire. Son cœur blessé reculait devant les regards et les paroles, comme on se garantirait de l'atteinte des vents froids et glacés. La nuit tombait ; elle n'alla pas chercher de lumière, elle aimait mieux l'obscurité.

» Alors on entendit tout-à-coup un musicien errant s'accompagner avec la harpe pendant que son enfant jouait de la flûte. Ce concert avait lieu sous la fenêtre de nos amis.

» Leurs cœurs étaient pleins et serrés ; l'harmonie vint les frapper comme de mille piqûres. Jamais notre âme ne parle plus haut que lorsque la musique l'éveille ; rossignol, qui ne chante jamais mieux qu'auprès d'un écho sonore. Ah! que d'anciennes espérances surgirent tout-à-coup ! combien de souvenirs il retrouva quand les arpèges de la harpe rappelèrent les temps passés à sa mémoire! il se revoyait jeune, plein de désirs, confiant en l'avenir, cherchant un cœur fait pour l'aimer, un esprit fait pour le comprendre. Il ressemblait au voyageur qui, du sommet de la montagne aride, jette les yeux sur l'Arcadie

ombragée, profonde, verdoyante, qu'il a quittée pour n'y plus revenir. Joies perdues! promesses menteuses! que de désappointemens! Où est celle qui devait lui payer son amour par du bonheur?

» *Je ne l'ai point trouvée!* Ces mots retentissaient comme une dissonance au milieu de la mélodie. Ses parens bien-aimés, les bocages de la maison maternelle reparaissaient à ses yeux; la musique les évoquait, ainsi que les amis et les affections de son premier âge... Et maintenant pas une âme pour l'entendre, pas un être qui l'aime! Son courage fut vaincu; il tomba étendu sur la terre comme s'il eût voulu y descendre et s'y perdre. Rien ne pouvait soulager sa douleur.

» Les musiciens se turent. Cette pause solennelle augmenta son émotion; il s'approcha de Lenette, et d'une voix tremblante il lui dit: *Allez donner cela aux musiciens.* A peine les derniers mots furent intelligibles. La clarté des bougies de la maison située en face frappait le visage de Lenette; elle avait, à son approche, affecté d'essuyer la vitre que son haleine avait ternie. Il s'aperçut que des torrens de larmes muettes s'échappaient de ses yeux.

» *Lenette*, dit-il plus doucement, *je vous en prie, portez-leur cela, ils vont s'en aller.*

» Elle prit la pièce de monnaie; leurs regards se rencontrèrent, mais ceux de la femme étaient déjà secs, tant leurs âmes étaient devenues étrangères l'une à l'autre! Ils étaient parvenus à cet état déplorable, où une émotion commune n'échauffe et ne réconcilie pas. Le besoin d'affections partagées inondait son être, mais le cœur de Lenette n'était plus à lui. Il aurait voulu l'aimer, il en sentait l'impossibilité déchirante; il connaissait cette nature aride et vulgaire; il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, sur laquelle il appuya son front brûlant. Lenette y avait par hasard placé son mouchoir trempé de ses larmes; car la malheureuse créature, après une journée de contrainte, avait beaucoup pleuré.

» Ce mouchoir humide frappa le jeune homme, comme un remords. Les musiciens recommencèrent; la voix et la flûte seules chantèrent :

«Les morts sont morts, c'en est fait pour toujours! »

» Une angoisse nouvelle le saisit comme un lin-

ceul de glace. Il pressa le mouchoir sur ses yeux humides, et répéta en sanglotant :

« Oui, oui, c'en est fait pour toujours ! »

» La pensée du trépas se présenta à lui; ce fut une espérance; il lui sembla que les musiciens, en marquant la mesure, sonnaient les dernières heures de sa vie; il se vit descendre dans le tombeau, et respira.

» Bientôt il entendit Lenette entrer et allumer une chandelle. Il alla vers elle et lui donna le mouchoir. Si désolé, si navré, si abattu, il avait besoin de se rattacher à un être humain quel qu'il fût. Lenette n'était plus la femme de son choix; mais elle souffrait, mais elle avait pleuré. Lentement, sans se baisser, sans prononcer un mot, il l'enlaça de ses bras et l'attira; mais elle détourna la tête froidement, avec dégoût, se dérobant à son baiser. Il en ressentit une peine aiguë.

« Suis-je donc plus heureux que toi? » dit-il.

» Puis, laissant tomber sa tête sur celle de Lenette, il la pressa sur son sein. Vains embrassemens! Alors des profondeurs de son âme mille voix jaillirent et répétèrent : « C'en est fait pour toujours! »

## § III.

Voyage, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment, avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts faits, contenus dans une épître panégyrique et catéchétique.

Vous ne connaissez pas le bon Attila Schmelzle : c'est une de ces créations typiques nées du cerveau du poète, fantastiques comme un rêve, vraies comme la vie réelle, et qui, dès que vous les avez entrevues, se représentent sans cesse devant vous, se gravent dans votre mémoire, s'y fixent, vous poursuivent à la ville et à la campagne, font retentir leur voix à votre oreille émue, comme un thème musical dont vous ne pouvez vous débarrasser. Leur immortalité est là; celle de Panurge et de mon oncle Toby, celle de Falstaff et de Figaro. Schmelzle a comme eux sa date, sa nationalité, son caractère ineffaçable : il est Allemand. Jean-Paul Richter l'a fait sortir de ses

langes vers l'année 1803. C'est un personnage bien plus complexe, une physionomie bien plus difficile à saisir que celle des héros que nous venons de nommer; un être composé de nuances bien plus délicates; le produit d'une civilisation idéale et scientifique, un homme qui a peur de tout parce qu'il veut tout approfondir; un Aumônier de régiment qui s'est fait une Théorie esthétique du courage, comme Ficht s'est fait une théorie du stoïcisme.

Au premier coup d'œil, vous prendriez Schmelzle pour l'emblème de la poltronnerie, pour le type de la faiblesse morale, pour la *peur* incarnée. Mais regardez-y de plus près : cette faiblesse émane de la science; c'est l'incapacité d'action née de l'abus de l'analyse. Schmelzle a d'excellentes raisons pour tout craindre; il est dialecticien, rêveur, philosophe, métaphysicien, algébriste, chimiste, analyste, plongé dans les vapeurs de l'existence idéale; et dès qu'il approche de la vie positive, dès qu'il lui faut mettre à fin un petit voyage de trois lieues, sur une belle route, en diligence, au milieu du jour, par un beau temps, oh! le pauvre homme! sa tête se perd, les périls

l'environnent; son imagination encyclopédique l'obsède de calamités possibles, probables et imminentes.

Suivons avec Jean-Paul, ce brave et honorable professeur, personnification de l'Allemagne métaphysique. Toute sa force est dans la rêverie. Il est courageux comme on est pythagoricien, brahmane ou théosophe, dans ces heureuses contrées où une vie de somnambulisme intellectuel absorbe la vie d'action. Pour Schmelzle, toutes les vertus sont dans la faculté de les imaginer. Songer qu'on est un héros, c'est être un héros. Homme de la pensée, il n'agit que d'après de profondes combinaisons. Il écrirait volontiers un traité des corps gras et de l'élasticité des substances animales pour se déterminer à porter des bottes ou des souliers, un jour de pluie. Sa philosophie spéculatrice, appliquée aux actes les plus communs de la vie privée, l'entraîne à des bizarreries aussi étranges que celles dont le héros d'Hudibras et le chevalier de la Triste Figure nous ont donné le spectacle. Au fait, il est le Don Quichotte de la sagesse Esthétique; la nature l'a doué d'une valeur de paladin, mais il

possède aussi la prévision et la prudence méticuleuses d'un mathématicien et d'un savant. Vous le connaîtrez mieux quand vous saurez de quelles précautions il s'arme contre le tonnerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il repousse et éloigne scientifiquement de lui.

« Le vulgaire me trouve ridicule, dit Schmelzle, quand, sous un ciel sans nuage, il me voit me promener, un parapluie de toile cirée sur la tête. Ignorant vulgaire! il n'a pas lu comme moi les chroniques du moyen âge, où tant d'exemples prouvent que la voûte azurée du ciel peut, dans ses momens de calme et de paix, lancer ses traits dévorans sur une tête scientifique. Mon parapluie, le seul parapluie rationnel, est un paratonnerre, messieurs; au bout d'une canne de voyage est étendue ma toile cirée; une chaîne en galon d'or est attachée au sommet, et traîne jusqu'à terre. Tombe ensuite la foudre; elle ne m'atteindra pas, je la brave; le conducteur que je viens de décrire l'écartera de mon occiput, et la forcera de ramper sur la terre, aux pieds triomphans de l'aumônier Schmelzle.

» C'est très bien contre la foudre. Mais les aérolithes! Depuis quelques années la lune s'amuse à nous bombarder cruellement : petit satellite imperceptible, mauvaise femme-de-chambre de notre globe, qui nous jette des pierres énormes, très capables d'écraser un honnête homme dans leur chute. Nous sommes en un temps de révolution et de rébellion universelle : une planète qui brille d'un éclat emprunté se révolter ainsi contre sa mère! Comment nous garantir de ses atteintes? C'est à quoi je pense souvent, au clair de la lune, lorsque ma femme ronfle et que mes livres d'algèbre sont ouverts devant moi. Juste ciel! plus le monde vieillit, plus le courage est une vertu nécessaire. Les dangers nous environnent. O tristes habitans de cette petite boule terraquée, armez-vous comme moi d'une force d'âme à toute épreuve. A peine Franklin a-t-il inventé le paratonnerre, à peine le grand Reimarus a-t-il donné l'idée de ce paratonnerre portatif que je lui ai emprunté; voici la lune séditieuse qui nous attaque de ses batteries, voici que de nouvelles comètes à queue flamboyante traversent l'éther menaçant. »

Le vulgaire, dont notre ami Schmelzle se plaint si amèrement, n'a pas manqué de se moquer de lui ; il a pris, comme vous sans doute, pour une poltronnerie enracinée cette profondeur de prévisions. Écoutez notre professeur essayer son apologie :

« Oui, mes amis, vous pouvez l'attester; m'accuser de faiblesse, est une calomnie épouvantable. N'ai-je pas constamment chéri la société des braves, celle des sabreurs, des soldats, des ferrailleurs, pourvu toutefois qu'ils ne crient pas trop fort à mes oreilles? Mon beau-frère le dragon, par exemple, la fleur des duellistes, n'est-il pas l'objet de ma vénération? Je l'avoue ; j'ai trop de penchant pour les idées de meurtre, de combat et de carnage : c'est là mon faible. Une mêlée de Rugendas avec son champ de bataille couvert de morts, la bataille de Prague sur le piano (le *presto con violenza*), la prise de Toulon sur la harpe! ô ravissement! ô bonheur! Je les achète, je les admire, je les écoute, je les contemple. Heureusement ma fortune est bornée; cela seul m'empêche de me livrer tout entier à mes goûts martiaux, et de faire beaucoup, mais beaucoup de folies. Mon cou-

rage, calomniateurs ! mon courage ! Vous verrez si j'en ai, quand vous entendrez mes leçons catéchétiques, mes paroles de fer, mes discours d'acier, mon cours adressé à mes élèves, que je veux, par la seule puissance de ma parole, couler en bronze et transformer en héros chrétiens.

» Mes preuves en faveur de cette vaillance qu'on me refuse sont nombreuses. Par exemple, si j'aperçois du sommet d'une colline une troupe de baigneurs qui nagent dans le fleuve, je me sauve à toutes jambes : pourquoi ? Je prévois, dans le cas où l'un de mes nageurs se noierait, que mon cœur emportant ma tête, et ma tête emportant mes jambes, me précipiteraient infailliblement dans quelque gouffre maudit, où je périrais en voulant arracher une victime à la mort. Cent fois je vous ai raconté mes rêves, chers amis. Et qu'est-ce qu'un songe, sinon le reflet de la vie éveillée ? César, Alexandre, Attila, mon patron, n'ont pas rêvé plus courageusement que moi. J'ai pris Rome d'assaut, j'ai jeté le pape et le sacré collége par les fenêtres, j'ai mis le Vatican en cendres, j'ai été enlever, à Aix-la-Chapelle, la perruque de Charlemagne ; à Berlin, le chapeau de Frédé-

ric-le-Grand; je me suis battu contre tout un consistoire; j'ai encloué vingt batteries de canon, etc., etc. »

Rêve toujours, mon bon Schmelzle! rêve que tu es un héros; mais ne sors pas de ton cabinet d'études, et ne lance pas au milieu du monde positif le fragile esquif de tes théories. Lorsque, par exemple, tu as accepté par imprudence la place d'aumônier d'un régiment, et que, dès le premier jour de bataille, le bruit du canon t'a mis en fuite, au grand détriment des âmes soldatesques enlevées par la mitraille, et privées de leur médecin spirituel, toute l'armée s'est récriée contre ta prétendue lâcheté. On n'a point voulu comprendre tes distinctions métaphysiques. En vain tu as fait valoir comme preuves indubitables de valeur ce créancier auquel tu as fermé ta porte l'autre jour, et surtout tes goûts carnivores, penchans que tous les philosophes considèrent comme un indice de bravoure, voire même de férocité. Pauvre Schmelzle, le vulgaire, que les apparences trompent, et qui ne comprend pas l'Esthétique, s'est obstiné à te regarder comme un poltron. Renferme-toi donc dans ta cellule, et rêve; c'est

ce que tu as de mieux à faire. Ces esprits grossiers sont-ils faits pour te comprendre? Surtout ne t'avise jamais de faire le cavalier, comme tu l'as tenté à Vienne, certain jour funeste, dont le souvenir est resté empreint dans ta mémoire, et dont ton autobiographie a immortalisé le souvenir. Mais cet exploit équestre mérite bien que je te laisse le soin de le raconter.

« Un jour, ma mauvaise étoile voulut que je montasse, à Vienne, un cheval de louage, jolie bête, de poil bai-clair, mais déjà vieille, et la bouche dure comme la bouche de Satan. A peine fus-je en selle, je me sentis emporté par cet animal maudit... Il allait *au pas*. En vain je tirais la bride, je ramenais le mors, je tourmentais la bouche de ma monture. Impossible de l'arrêter; le malheureux cheval allait toujours. Alors, je fis des signaux de détresse, et je m'écriai : — Mes bons amis, mon cheval m'emporte; arrêtez-le, pour l'amour de Dieu ! Mais ils riaient, et, voyant mon coursier s'avancer aussi lentement qu'un procès devant la cour aulique, ils ne faisaient pas un mouvement pour me tirer de peine. — Insensibles, leur dis-

je, ne voyez-vous pas qu'il a pris le mors aux dents? ne voyez-vous pas que je ne puis en venir à bout? Eh bien! les coquins s'amusaient de mon embarras. Le spectacle d'un cheval allant au pas, sans que je pusse le forcer à faire halte, les égayait singulièrement; et la moitié des polissons de Vienne, s'attroupant derrière moi, suivit les pas de ma bête, comme la queue d'une comète. Le prince de Kaunitz, le meilleur écuyer de son temps, passait à cheval; il ralentit sa marche pour me contempler. Il fallait me voir balancé par l'animal rétif, raide comme un glaçon que l'Océan ballotte, pleurant de rage, tirant mes rênes en désespéré. Un facteur de la poste, avec son chapeau à cornes et son habit rouge, passait et repassait devant moi, me persécutant de son sourire sardonique, en distribuant ses lettres à droite, à gauche, comme s'il eût voulu me narguer. L'homme chargé de l'arrosement des rues, le *schwanschleuderer*, dirigeant un tuyau de cuir aussi long que son nom, s'amusa, le barbare, à lancer sur moi et mon cheval le feu de sa batterie réfrigérante, au risque de me causer une fluxion de poitrine; car je me trouvais dans un

état de transpiration excessive. Misérable que j'étais! Cheval maudit! cheval de Troie, instrument de perdition! J'arrivai à Malzlein, faubourg de Vienne, l'esprit troublé, le corps harassé, l'âme endolorie. Il était tard; le coup de canon du soir avait ordonné aux bourgeois de rentrer chez eux et de quitter le Prater; mais ma bête infernale voulait absolument se promener. Elle allait, elle allait toujours. Je crois que, grâce à elle, je me serais promené toute la nuit, si mon heureuse destinée n'avait jeté sur ma route mon beau-frère le dragon.

« Ah! ah! me dit-il en riant, vous vous exercez à la voltige?

» — Mauvais plaisant! lui dis-je, la voltige demande un cheval de bois.

» — C'est aussi ce que je veux vous dire. »

» Grâce au ciel je rentrai chez moi sans fracture, sans contusion, sans encombre, mais jurant bien de ne plus monter désormais un cheval rétif ou indompté. »

Ce fut le 22 juillet 1801 que notre professeur quitta sa ville natale, et partit pour Flœtz, ville célèbre et imaginaire, située à peu de

distance de la résidence du professeur. On avait ôté à ce courageux ecclésiastique sa place d'aumônier de régiment, sous prétexte que la vie des camps ne convenait pas à son caractère pacifique : et il allait à Flœtz réclamer auprès du général Shabacker contre cette destitution injuste. Avant son départ il rassemble ses domestiques et leur tient un discours dont la prudence exemplaire et la politique prévoyance sont dignes d'être éternellement admirées. Il a classé avec une régularité et une sagacité sublimes (à l'imitation des catégories de Kant) les divers accidens qui peuvent attaquer ses propriétés et blesser ses intérêts pendant huit jours d'absence : incendie, vols avec effraction, passages de troupes, émeutes, coups de tonnerre. Laissons-le parler lui-même :

« Je recommandai à ma femme, à ma Teutoberga, de suspendre à ma croisée ma harpe éolienne, afin que les voleurs, s'il s'en présentait, imaginassent que je m'amusais à préluder sur cet instrument. Je la priai de ne pas oublier de renfermer les chiens pendant le jour, et de les lâcher pendant la nuit. Je lui dis surtout de bien prendre garde aux foyers ardens que le hasard et

une mauvaise fabrication établissent au milieu des vitres grossières dont les fenêtres des écuries sont garnies ; je lui citai plus d'un exemple d'incendies causés par cette imprudence. Que plusieurs rayons de soleil, traversant ce *focus* dangereux, aillent tomber sur une botte de foin, voilà l'écurie, la maison, le faubourg, la ville en feu. O science, ô expérience, salut de l'humanité ! c'est à vous que je dois la prudence qui me distingue. Ce n'est qu'en Germanie, au sein de nos laboratoires philosophiques, que ces précautions admirables peuvent germer.

» J'eus soin d'emporter deux espèces de médecines, soigneusement empaquetées, l'une rafraîchissante, l'autre stimulante ; mes instrumens de chirurgie, mes béquilles et de la charpie, dans le cas où la voiture viendrait à verser ; des cordiaux de plusieurs sortes ; et un traité des fractures et de leur réduction. Pourquoi la nature n'a-t-elle pas donné à l'homme les poches sensitives de la Sarigue ? cela serait bien plus commode en voyage : nous porterions, comme Thalès, tout avec nous ; nous ne craindrions pas qu'un accident vînt nous priver des choses les plus néces-

saires; nous ne confierions ni nos provisions ni nos instrumens aux poches souvent trouées d'une diligence publique. »

Comme sauvegarde de surérogation, Schmelzle emmène avec lui son beau-frère le dragon et un autre de ses amis. Malgré des précautions si rassurantes, dès qu'il a jeté les yeux sur les personnages réunis dans la voiture, la terreur le saisit. Quelles gens! quelle conversation!

« Près de moi se trouvait assise une femme qui, selon toute apparence, était de moyenne vertu. Sur son sein je remarquai un nain que sans doute elle allait montrer à la foire. En face de moi, un gaillard aux yeux de lynx, dont la profession, à ce qu'il disait, était d'empoisonner les rats et les taupes, pressait du coude un voyageur aveugle, sinistre figure, enveloppée d'un manteau rouge.

» Diable! me dis-je, comment empêcher ces gens-là de me tendre des piéges? Ne serait-ce pas une troupe de voleurs? et si l'on me voit en pareille compagnie, qui peut m'assurer que je ne me trouverai pas forcé de comparoir devant quelque tribunal aulique! moi, moi que la prudence a toujours empêché de m'arrêter devant la porte d'une

prison, de peur qu'un espion de police, me voyant là, ne me prît pour un collègue extérieur des habitans de la geôle, et ne m'accusât de tramer l'évasion d'un de mes amis prétendus!

» Que l'on n'aille pas m'accuser de m'alarmer trop aisément. Ce monsieur, l'empoisonneur de rats, Atropos masculin qui peuplait de souris la région des ombres, ne nous avoua-t-il pas ingénument qu'il avait dans sa vie transpercé l'abdomen de dix hommes avec beaucoup de succès, tailladé une cinquantaine de bras fort régulièrement, mis en lambeaux plus de trente cœurs, et réduit en atomes imperceptibles une soixantaine de cervelles?...

« Je ne crains rien, continua le monstre; je suis invulnérable. Voyez ma tête : que l'on place sur sa sommité tous les charbons ardens que l'on voudra, je n'y ferai pas la moindre attention. »

» Aussitôt mon beau-frère le dragon tira de sa poche un briquet et de l'amadou, et plaça l'amadou allumé sur l'occiput chauve du personnage. Vous eussiez dit le génie du feu; l'empoisonneur de rats ne bougeait point, et nous le regardions avec surprise. Il souriait tranquillement.

« Messieurs, nous disait-il, vous me faites plaisir, cela me réchauffe un peu, car cette partie de mon corps a toujours été froide comme glace. »

» Le dragon passa la main sur ce crâne merveilleux, et s'écria : « Mon Dieu, il n'est pas même chaud ! »

» Le gaillard, pour comble d'horreur, détacha la sommité de son crâne, et, tenant à la main cette calotte osseuse, partit d'un grand éclat de rire :

« Ne voyez-vous pas, nous dit-il, que c'est le crâne d'un pendu dont je me suis fait un bonnet de surérogation pour les temps de froid? Au surplus, il est très vrai que j'ai passé ma vie à mutiler des hommes et des femmes; car tel que vous me voyez je suis employé comme dissecteur dans un amphithéâtre d'anatomie.

»—. . . . . .!!!

» Je n'ai pas encore parlé de mon compagnon de route en manteau rouge. Hélas ! il n'était ni moins effrayant ni moins dangereux que ses confrères. Pour moi, je pense que c'est un émigré et un réfugié; car il parlait tour à tour allemand et français, et ne parlait pas mieux une de ces langues que l'autre.

» Il s'appelait, disait-il, Jean-Pierre, Jean-Paul (1), ou quelque nom de cette espèce, si toutefois il avait un nom. Ce manteau rouge, rouge comme l'habit du bourreau, ne me causa point de terreur. Je suis philosophe et triomphe des préjugés vulgaires; mais ce qui était inexplicable autant qu'effrayant, c'était le regard inquisitif du voyageur maudit, que j'avais cru aveugle, et dont la paupière fermée n'était que plus redoutable. Toutes les fois qu'on descendait de la diligence, il arrivait à moi, semblait vouloir me pénétrer d'un coup d'œil perçant, moqueur, indéfinissable, puis tournait les talons et s'en allait. Je veux bien faire la guerre en rase campagne; mais ne savoir de quel buisson vient l'escarmouche qui vous menace, c'est horrible en vérité. Ce manteau rouge me causait des spasmes d'inquiétude. Mes soupçons redoublèrent quand il ouvrit une large bouche pour me parler de philosophie, de tendresse et de philantropie. Dès qu'un homme vous tient ces beaux discours, soyez sûr qu'il veut vous escamoter votre argent ou vous soutirer vos secrets.

(1) C'est Jean-Paul lui-même qui a voulu se faire reconnaître sous le costume et le nom du voyageur en manteau rouge.

« La sensibilité! m'écriai-je, la tendresse! la douceur! ne me parlez pas de ces vertus d'imbécile. J'ai du lion dans l'âme, c'est mon malheur et mon défaut. Je reviens de l'armée avec mon beau-frère le dragon, et tous les deux nous n'avons que trop de penchant pour le meurtre, l'incendie, le massacre et le ravage. Lorsqu'un sang trop ardent nous bouillonne dans le cœur, c'est un bonheur pour nous, monsieur, d'être revêtus de la dignité ecclésiastique, éminemment pacifique, et faite pour apaiser la ferveur guerroyante... Cependant, me hâtai-je d'ajouter de peur qu'il ne prît avantage de cet aveu, la patience a ses bornes; l'animal le plus doux se venge quand on le blesse : je ne peux pas répondre de moi dans le premier accès de colère : et d'ailleurs mon beau-frère le dragon est là, qui n'entend pas plus raison que moi, et qui, lorsque je suis attaqué, se charge ordinairement d'arranger les affaires. »

» Le manteau rouge souriait d'une manière ambiguë. Quel sourire! Il se donna pour être attaché au cabinet diplomatique. En effet il y avait du renard dans sa physionomie. Je continuai mon apologie du courage sans gasconnade, sans fanfa-

ronnade, avec ce calme profond qui n'appartient qu'à l'héroïsme.

« Je n'ai peur que d'une chose, lui dis-je, c'est d'avoir peur, comme le dit Montaigne.

» — Et si vous n'aviez pas assez peur d'avoir peur? reprit l'homme diplomatique.

» — Voilà, repris-je, une distinction bien subtile... C'est de la philosophie à couper un cheveu en quatre, pour le disséquer.... »

Ici le grand professeur Schmelzle commence une dissertation estéthique sur la peur de la peur, et les limites de cette peur de la peur, et les nuances des différentes espèces de peur; excellente satire de la scolastique allemande et de ses distinctions, divisions, subdivisions, sophismes, paralogismes et nuages sans nombre et sans fin. Un orage survient, la foudre gronde; écoutez encore ce prévoyant philosophe :

« J'ai trop long-temps médité sur les principes de la philosophie naturelle pour ne m'être pas armé contre les atteintes de la foudre. Voici comment je me conduis dès que la grande voix du tonnerre se fait entendre dans les nuages. Je m'assieds sur une chaise de paille, au milieu de la

chambre. Tant que le ciel est menaçant et sombre, j'y reste : chaînes de montres, boucles de souliers, agrafes, tous les conducteurs électriques, j'ai eu soin de les éloigner de moi. Dieu battrait le tambour pendant toute l'année, je resterais dans cette situation, et ne m'embarrasserais de rien. Je me souviens qu'un jour, au milieu du service divin, une tempête venant à éclater, je laissai toute ma congrégation en suspens. J'allai me réfugier dans le caveau mortuaire, et ne rentrai que lorsque la tempête fut calmée.

» Telle est, pour ma part, ma manière de me conduire quand il plaît aux élémens de se livrer la guerre. Mais hélas! dans cette diligence maudite, pas un de mes confrères ne connaissait la philosophie naturelle. Personne d'entre eux n'avait étudié Schelling. Quand je vis les nuages s'amonceler et se rouler en masses noires au-dessus de notre malheureux carrosse, l'éclair s'y jouer et serpenter, comme le ver luisant sillonne le gazon, je ne pus m'empêcher de prier à voix basse tous mes collègues de déposer au moins dans une des poches de la voiture leurs montres, leurs bagues et leur argent, conducteurs électriques

fort redoutables. Ils se moquèrent de moi ; et le dragon, mon beau-frère, s'élançant sur le siége du cocher, tira son épée, et s'écria : « Je vais prier la foudre de passer à côté de vous. » Mortel sublime ! acte de dévouement admirable !

» Pour m'achever, l'empoisonneur de rats et la demoiselle lancèrent contre moi quelques épigrammes. Une fureur intime me saisit, et la foudre qui grondait dans mon cœur rivalisait de fracas avec celle qui retentissait dans les nues. Mais je me gardai bien de soutenir une discussion qui aurait augmenté nos dangers. La colère est aussi un conducteur électrique. Couverts de sueur comme nous l'étions, entassés dans cette maison de cuir et de bois, confondant nos haleines dans cette prison incommode ; si par la chaleur de la conversation nous avions augmenté l'effervescence de l'atmosphère qui nous environnait, c'en était fait de nous : le même coup de foudre ne pouvait manquer de nous écraser à la fois. Rempli de ces idées, je parlais sans ouvrir la bouche, mettant la sourdine à toutes mes phrases, et développant avec une clarté parfaite la théorie de l'électricité ; mais surtout faisant tout mon possible pour effrayer

mes auditeurs : car Erxleben et Reimarus ont très bien prouvé que la peur suffit pour tuer un homme, et que par l'excessive transpiration qu'elle cause elle peut attirer la foudre.

« Oui, mes amis, leur dis-je, je tremble que vous n'ayez peur, et j'ai bien peur d'avoir peur aussi ; mais faites attention à la situation où nous sommes. Serrés comme des harengs en caque, précédés par une épée nue qui brille au sommet de notre voiture et se joue dans les nuages : tout haletans et palpitans; quels dangers nous environnent ! il ne faut qu'un degré de peur de plus pour nous perdre. N'ayons donc pas peur, mes amis, si nous ne voulons pas en deux secondes être fracassés, brisés, rompus, anéantis... ô courage, courage ! magnanimité, héroïsme, combien nous avons besoin de vous aujourd'hui !

« Mes chers compagnons de route, quand vous serez descendus de voiture, vous aurez peur tant que vous voudrez ; dès que nous aurons moins de danger à craindre, vous serez poltrons tout à votre aise. Mais ici, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas peur, nous sommes trop exposés. »

» Je crois bien avoir mérité par ce discours-là

couronne civique, le prix accordé à ceux qui sauvent la vie de leurs semblables. Mon sermon de diligence produisit son effet, nous arrivâmes sains et saufs à Vierstædten sous un magnifique arc-en-ciel qui dessina sa courbe triomphale au-dessus de nos têtes. »

On repart de Vierstædten ; et toute la diligence s'endort. Le philosophique Schmelzle a bien envie de mesurer, selon les principes de Lavater, l'angle facial de ses co-voyageurs ; mais il craint que l'un d'entre eux, dormeur éveillé, ne trouve impertinente son expérience physiognomonique. Il est donc obligé de remettre dans sa poche le pied-de-roi qu'il en avait tiré pour s'assurer si la distance du menton à la bouche était égale à la distance de la lèvre supérieure à la racine du nez et à celle qui sépare les sourcils de la sommité du front, comme l'exige la régularité scientifique dont Campe, Lavater et leurs adhérens ont posé les principes éternels.

N'avez-vous pas, dans ce récit burlesque, une complète philosophie de la peur? Le métaphysicien le plus subtil et l'auteur comique le plus naïf ne semblent-ils pas s'être réunis pour nous donner

la logique, la poésie, les raisons secrètes, les justifications, l'enthousiasme, enfin l'anatomie entière de la poltronnerie ? et ces pages, qui ne sont en apparence qu'une débauche de gaieté, ont plus de portée encore. Sous cette grotesque caricature se cache une satire profonde. Plus l'homme augmente sa science, plus il redouble ses terreurs. Ce Schmelzle découvre dans les connaissances qu'il acquiert des sujets d'épouvante sans cesse renaissante. De quel côté se tourner? comment vivre? en montant dans son lit, il peut placer son pied à faux, chanceler, et se briser la tête contre le marbre du *somno;* la chute d'une aérolithe peut fracasser ce péricrâne spéculatif et scientifique; une fricassée de champignons peut l'étouffer; un rhume négligé peut le jeter dans le tombeau. Comme il n'est jamais sorti de sa cellule et de ses livres poudreux, tout ce qui s'offre à lui est péril, tout s'exagère et se grossit à ses yeux terrifiés. La peur, son idole et le bourreau de sa vie, présente à son imagination un épouvantail éternel.

On s'arrête dans un petit village. Pendant que le dragon et le postillon boivent d'autant, Schmelzle, toujours mélancolique, rêveur et poétique,

Schmelzle, que la beauté du clair de lune séduit, va se promener seul devant l'auberge.

« Au milieu d'un champ, derrière un groupe d'arbres, pittoresquement dessiné, j'aperçus, dit-il, une tablette blanche avec une inscription en caractères noirs. Pour l'antiquaire et le curieux, quelle occasion! Sans doute quelque bataille avait été livrée en cet endroit, et ce monument funèbre avait trait évidemment à quelque circonstance notable. Me voilà donc qui m'empresse de me diriger vers le *memorandum* lugubre; mon pied foule des bruyères fleuries, et j'atteins le but de ma course. Horreur! surprise! douleur! A la clarté de la lune je déchiffre ces mots : « Prenez garde aux chausse-trappes. » La mort est donc là sous mes pas. Un ressort homicide, placé à deux pouces de mon talon, peut, si je pose le pied à droite ou à gauche, vomir sur moi trois balles de calibre, et me lancer, fusée perdue, dans le domaine de l'éternité, au-delà des temps, par-delà l'existence. Les ciseaux d'Atropos sont ouverts, la hache du bourreau est suspendue. Marche donc, Schmelzle, marche donc, dans ton indépendance et dans ta liberté! Il faut que tu touches à peine le sol, du

bout de l'orteil ; il faut, pour échapper au trépas qui te menace, que chacun de tes pas soit exactement semblable (dans un sens rétrograde toutefois) à ceux qui par miracle t'ont conduit sain et sauf jusqu'à la fatale inscription. Hélas ! dans l'état où je me trouvais, comment ma mémoire m'eût-elle si bien servi? Appeler ! Personne ne m'eût entendu. Pas une lumière dans le village. Mon beau-frère et le postillon buvaient à tasse pleine, et s'embarrassaient peu de ce qui se passait au dehors.

» Cependant je rappelai à moi cette bravoure innée qui jamais ne m'abandonna. Je tirai de ma poche mon agenda, où j'inscrivis mes dernières volontés et les adieux d'un mourant à sa chère épouse. Ensuite, poussé par le désespoir, je mis toutes mes voiles dehors, et sans regarder à mes pieds, sans prendre la précaution la plus légère, je m'élançai à travers ce champ de mort, attendant d'un moment à l'autre l'explosion de la machine infernale, qui devait me dire bruyamment le dernier bonsoir, et poser l'éteignoir sur la chandelle de ma vie. Eh bien ! j'échappai à tout : je ne fus pas tué. Quand j'arrivai à l'au-

berge, deux ou trois coquins se mirent à rire comme des fous. Ils prétendirent que depuis dix ans que cette enseigne menaçante était suspendue, il n'y avait eu dans tous les environs ni chausse-trappes, ni piéges, ni coups de pistolet à craindre. — « La police fait bien mal son devoir, m'écriai-je; que ne nous avertit-elle de ne pas croire aux avertissemens? »

Le dernier relais conduit notre héros et ses compagnons de route de Niederschœna jusqu'à Flœtz, but de son voyage. Il a passé à travers tant d'écueils qu'il ne craint plus rien. Cependant un évènement inattendu vint soumettre son courage à une épreuve nouvelle. Un géant, camarade du nain et son partner futur dans les scènes de la foire, attend les voyageurs au passage. Imaginez l'effroi de Schmelzle lorsqu'il voit ce Patagon, haut de sept pieds, surmonté d'un bonnet d'une aune, grandi encore par une plume d'autruche, arrêter la diligence, et, faute de trouver place dans l'intérieur, se jucher sur l'impériale. Qui sait ce qu'un tel confrère peut tramer, quels desseins homicides ont germé dans ce crâne démesuré! D'un seul coup de poing, le géant peut

démolir la toiture du carrosse, jeter l'aumônier par la fenêtre, et se mettre à sa place. Mais le géant s'endort; il ronfle, ce qui rassure un peu le héros. Nous omettons une description très poétique de la nuit passée en diligence, du roulement de la voiture, se mêlant au long murmure qui s'échappe des fosses nasales du géant, et nous arrivons à Flœtz avec l'aurore, le carrosse et l'aumônier. Ici Jean-Paul se permet une diversion fort drôle contre les écrivains amphigouriques et pittoresques de son époque et de son pays.

« Je fixai, dit Schmelzle, un regard attentif et mouillé de larmes sur l'aiguille pointue de la cathédrale. Un clocher est pour tout homme sensible un objet d'émotions. Là vibrent les voix pénétrantes de nos destinées, là est la grande aiguille indicative du temps, le balancier qui frappe le coup de la naissance et de la mort. Soit qu'on arrive dans une ville pour en faire un port de refuge, comme le bourgeois enrichi; un champ de bataille, comme le logicien, ou une manufacture d'écus, comme le marchand; ou une table d'hôte, comme le fonctionnaire public : c'est sur le clocher de la cathédrale que l'on arrête d'abord ses regards. Peut-

27181 A

être ces pensées étaient-elles un peu trop poétiques; je ne pus m'empêcher de les communiquer à mon compagnon Jean-Paul, et je terminai ainsi ma tirade : « Oui, monsieur, ces pics artificiels, ces sommités religieuses sont assurément les trônes où siège notre destinée.

» — Oui, reprit d'un air sardonique le diplomate en manteau rouge. Comme sur les cimes des Alpes on bat le beurre et le fromage dont se nourrissent les vallées, c'est là, dans ces monumens gigantesques et sacrés, que d'honorables messieurs, en aube et en surplis, battent le beurre et préparent le fromage de notre avenir. »

» Je crois qu'il se moquait de moi. Qu'en penses-tu, lecteur? »

La diligence s'arrête. C'est jour de marché à Flœtz. Schmelzle, toujours observateur, contemple ces flots de paysans et d'acheteurs qui se coudoient dans la grande place. Il se demande combien de fripons et de coupe-jarrets se trouvent mêlés à cette affluence; il se représente ces deux classes, comme un double courant de sang et de boue, qui vient salir les vagues de l'Océan agité. Rousseau, dans ses accès de misanthropie,

ne rêvait pas plus tristement que notre professeur à la fenêtre de son auberge. Ici se révèle l'intention philosophique de Jean-Paul. L'ami Schmelzle a-t-il donc tort? Toutes ces peurs accumulées dans le cerveau du savant seraient-elles raisonnables? Notre homme chancelle entre la sagesse et la folie : sa pénétration clairvoyante l'éblouit et le tue; il en sait trop long. Et quel est celui d'entre nous qui voudrait conserver la vie une année, un jour, une heure, s'il savait la vérité tout entière, s'il comptait les dangers dont l'environnent et la nature et son organisme, s'il lisait dans tous les cœurs, s'il voyait face à face sa propre destinée et les mille fléaux toujours prêts à l'assaillir, et les maux sans nombre dont le germe est en lui-même? Pauvre Schmelzle! pauvre don Quichotte! on rit de vous! Ne seriez-vous pas par hasard, l'un le plus sagace, l'autre le plus vertueux des hommes?

« Toute la canaille de notre diligence, continue Schmelzle, descendit à l'hôtel du Tigre, la demoiselle, le géant, le nain, le sarcastique Jean-Paul et l'empoisonneur de rats. Le géant eut soin de

soulever le nain, et de le porter sur son crâne pour se grandir encore ; puis, couvrant sa propre tête de son manteau, il trompa ainsi la foule ébahie, qui crut voir entrer dans la ville de Flœtz un monstre de neuf pieds et demi. A l'aspect de notre hôtellerie, une question philosophique se présente à mon esprit. Comment l'aubergiste du *Tigre* avait-il pu choisir cet emblème? *Le Tigre!* N'est-ce pas un loup qui s'écrie : Je vais vous dévorer ; je suis le loup? Mon beau-frère le dragon me quitta pour aller trouver un marchand de chevaux. Il eut la délicatesse de retenir pour sa sœur (ma Teutoberga) la chambre voisine de la mienne. Cependant je demeurai seul dans l'auberge, livré à mon intrépidité, à ma résolution, à mes seules ressources.

» Assiégé de mauvaises âmes, qui peut-être tramaient quelque conjuration contre mon repos, j'eus constamment présente à ma pensée une image ardente et chérie, celle de ma Teutoberga. Femme forte, cœur vaillant et mâle, femme héroïque, dont la présence d'esprit eût été fort utile, en mainte circonstance, à un époux moins brave que moi ; femme qui eût pu le protéger

dans l'occasion, au lieu d'en être protégée. »

Le lieu de refuge du prêtre, c'est l'église. Schmelzle se hâte de se diriger vers cet asile sacré. Que de périls s'y trouvent cependant! le voisin n'a-t-il pas la petite-vérole? Le plafond ne peut-il pas se détacher, le poids de la congrégation enfoncer les dalles et précipiter toute l'assemblée dévote et meurtrie dans les catacombes du saint lieu? N'est-il pas prouvé que les clochers attirent la foudre? « Mais, dit Schmelzle, il vaut mieux qu'un chrétien périsse en face de l'autel. »

« Je m'acheminai donc vers l'église, et j'y entrai. Au milieu d'un psaume, je vis avec étonnement un heyduque traverser la nef, et s'approcher d'un jeune homme pour le prier de ne pas faire usage d'une lorgnette d'opéra, qu'il dirigeait obstinément sur les dames de la cour. Moi-même je portais une paire de lunettes convexes, qui étaient tout bonnement des conserves. Si j'eusse suivi les règles d'une stricte prudence, j'aurais ôté mes lunettes; mais il me fut impossible de m'y résoudre. Mes lecteurs me prendront pour une mauvaise tête. Je bravai la cour et les heyduques, et je ne cessai pas de tenir mes regards fixés sur

mon livre de Psaumes. Pendant que la cour défilait devant moi, j'eus bien soin de ne pas lever un instant les yeux. C'était comme si j'avais dit : « Ne craignez rien ; mes verres sont convexes !

» Du reste, le sermon n'était pas mauvais pour un sermon de cour. Le prédicateur mettait ses ouailles en garde contre une multitude de péchés. Il lui eût été tout aussi facile de parler des vertus nécessaires que des vices à craindre, et d'ailleurs ce dernier parti m'aurait semblé tout aussi moral et beaucoup plus prudent. Pendant le cours du service j'eus soin de prouver à tout le monde, par ma tenue décente et convenable, mon profond respect, non seulement pour la majesté divine, mais pour la majesté temporelle du prince illustre qui nous gouverne. J'avais mes raisons particulières pour cela. La cour est remplie de mauvaises langues qui tirent parti de tout, et j'avais besoin de repousser d'avance les calomnies auxquelles ont dû donner lieu mes deux dernières et téméraires publications. Personne n'ignore que dans le journal hebdomadaire de Flœtz j'ai publié une virulente satire contre l'empereur Néron, ouvrage hardi, où j'ai parlé de ce tyran comme un libre

Germain doit le faire. Un ennemi pourrait aisément se servir contre moi de cet acte d'imprudence, et me présenter aux yeux de la cour comme un libelliste effréné. Dans les temps où nous vivons, impossible, ô mes amis, d'écrire un almanach, sans que quelque diable de l'enfer ne vienne y découvrir et y dénoncer le portrait caractéristique de quelque ange couronné! »

Le service achevé, Schmelzle se tient à distance, pendant que le prince et ses courtisans montent dans leurs voitures; il se détourne avec soin, de peur que l'on ne remarque sur sa physionomie une expression de mépris, d'ironie, ou d'orgueil. Le moment du dîner est venu, suivons-le à l'auberge.

« Après avoir affronté d'aussi grands périls, je bravai ceux qui m'attendaient à la table d'hôte; car jamais, messieurs, figure d'homme ne m'a fait peur. Me voici donc assis à la table du *Tigre*. Au second service un valet me passe une assiette d'argent sur le dos de laquelle (ô surprise!) deux vers satiriques, dirigés contre le commandant de la ville de Flœtz, étaient gravés avec un couteau. Je vis d'un seul coup d'œil dans quel piége j'étais

tombé ; et avec ce sang-froid étonnant dont m'a doué la nature, je me levai, et présentant l'assiette à la compagnie :

« Messieurs, dis-je aux convives, soyez témoins que je n'ai pas touché à mon couteau, et que ces vers impertinens ne sont pas mon ouvrage. »

« Un officier échangea son assiette contre la mienne. Pendant le cours du repas, j'admirai la profonde ignorance de mes convives en médecine et en chimie. Un lièvre dans le ventre duquel on découvrit cinq ou six grains de plomb fut mangé tout entier, sans que personne fît attention au danger que courait la compagnie, sans que l'on remarquât que le plomb dont on se sert pour la chasse est toujours mêlé d'arsenic.

» Le dessert fut apporté ; on parla des coutumes de la ville. Une d'entre elles, qui devint l'objet de leurs commentaires, me frappa d'épouvante. Dès qu'une jeune fille, de bonnes ou de mauvaises mœurs, jure que vous êtes le père de son enfant, les tribunaux la croient sur parole, et votre paternité reste démontrée.

« Est-ce bien sûr ? dis-je à un convive.

» — Très sûr.

» — Horrible! m'écriai-je. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Quoi! continuai-je, un honnête ecclésiastique, un aumônier de régiment, avec femme, enfans, et une réputation de sagesse bien établie, n'aura qu'à rencontrer dans une auberge, à l'auberge du *Tigre*, par exemple, quelque servante de mœurs faciles; et quand même il n'aurait fait qu'entrevoir ladite servante, le balai à la main, dans le cours de ses occupations domestiques; le ministre de l'autel sera déshonoré par le serment d'une fille parjure. O abomination!

» — Allons, allons, interrompit l'officier, ne croyez-pas qu'une fille voulût par un faux serment se donner ainsi à tous les diables.

» — Quelle logique! Ah! mon Dieu, que de dangers!... Et supposez que je monte en diligence; mon compagnon de route porte des habits d'homme, je ne crains rien, je suis tranquille. Arrivé à Flœtz, mon homme change de sexe et va déposer chez le magistrat que je suis père de son enfant. Cela ne s'est-il pas vu? Un serrurier de Vienne n'a-t-il pas récemment accouché de deux jumeaux? Et la chevalière d'Éon? Miséricorde! Nul homme doué de quelque sen-

timent de pudeur n'osera plus s'embarquer en diligence. Pour moi, je déclare que si cela m'arrive, je ne manquerai pas d'interroger du regard le menton de tous mes voisins. Diable! quand vous êtes entré dans l'auberge, voir votre compagnon de route ôter ses bottes, chausser des mules de femme, vous montrer une jambe fine, et vous rendre père en dépit de vous!

» — L'orateur est éloquent, reprit un membre de l'assemblée; mais, à l'entendre parler si chaudement, on dirait que lui-même est à cet égard d'une doctrine un peu relâchée. »

» Le rouge me monta au visage; je ne savais plus ni ce que je mangeais, ni ce que je faisais. Pour m'achever, je découvris qu'à l'autre bout de la table on parlait de la guerre. On attribuait à l'armée française je ne sais quelle défaite, sans doute supposée. Moi qui venais de lire, au coin de la rue, une proclamation qui déclarait coupables et susceptibles d'être jugés par la cour martiale ceux qui entendraient ou propageraient des bruits relatifs à la marche des troupes!... Je déposai furtivement ma serviette, je pris mon chapeau, et je m'esquivai en homme prudent. »

Cependant il fallait se préparer à l'entrevue que Schmelzle allait avoir avec le général Shabacker. Un barbier était nécessaire à notre héros, dont le menton noir et hérissé indiquait les dispositions martiales.

« On introduisit près de moi le barbier de l'hôtel. C'était un visage polygone, une face en zigzag, évidemment prédestinée à la folie. Or je déteste incroyablement les fous. Jamais on n'a pu obtenir de moi que je visitasse une maison de fous. Le premier maniaque venu peut vous saisir entre ses griffes maudites et vous réduire en poudre. La folie n'est-elle pas contagieuse, et une cervelle sensée est-elle bien sûre de sortir de là aussi saine qu'elle y est entrée? Quand on me rase, je me sers d'une précaution très prudente; j'ai soin de fixer mes regards sur le barbier; mes deux mains sont libres et prêtes à agir; et au mouvement le plus léger de mon bourreau, dès qu'un signe équivoque m'inspire le moindre soupçon, je m'élance sur lui, je le prends par le milieu du corps, et le renverse comme un capucin de cartes.

» Je ne sais pas trop comment cela est arrivé.

J'étudiais curieusement les lignes hétéroclites et les angles saillans dont se composait le visage baroque de mon homme. Il me sembla que son arme redoutable appuyait un peu trop sur mon menton; mon poing fermé, exécutant un mouvement rapide, violent, spontané, attaqua si rudement sa région abdominale, que le pauvre diable, perdant l'équilibre et tombant sur le parquet, fut sur le point de se couper la jugulaire. Je m'armai d'une double cravate, contre mes principes et mes habitudes, et je cachai sous ce rempart de soie la barbe noire dont mon homme n'avait pas détruit toute l'étendue. »

Ainsi équipé, notre héros se rend chez le général, et remet à un valet de chambre la pétition qu'il avait préparée.

« Le laquais ne me fit pas long-temps attendre; il vint me rapporter à l'instant la réponse presque grossière du général Shabacker. J'espère que mes amis (par égard pour ce général) ne la divulgueront pas. « Si ce Schmelzle (me faisait dire Shabacker) » est l'Attila Schmelzle, ancien aumônier de mon » régiment, qu'il décampe vite avec armes et ba» gages, comme il l'a fait à la dernière bataille, et

» qu'il s'en aille à tous les diables. » Un autre que moi aurait été stupéfait en entendant ces paroles : eh bien ! je toisai le valet du haut en bas, et je lui répondis bravement :

« J'irai au diable ! »

» Rentré chez moi, je me demandai si ce n'était pas l'eau-de-vie de Cognac qui avait parlé à ma place. Mais comme l'eau-de-vie de Cognac n'examine jamais, il est clair que c'est mon courage qui a répondu. Après tout, me dis-je, le patrimoine de mon excellente femme ne vaut-il pas mieux que vingt places d'aumônier de régiment? n'est-ce pas elle qui a relié en maroquin rouge, avec fermoir d'or et d'argent, le livre de ma vie? Et qu'ai-je besoin d'y ajouter encore des titres et des armoiries? Allons, je prends mon vol, je bats des ailes, et je ris de l'avenir.

» Ces pensées m'exaltèrent ; mon imagination était allumée. Je devins démocrate, républicain, réformateur, Spartiate, puritain. Hampden, Caton, Brutus, n'étaient rien près de moi. Heureux temps où un grand homme pouvait recevoir la bastonnade et s'écrier noblement : Frappe, mais écoute ! temps où j'aurais dû naître ! Aujourd'hui

un soufflet, une parole, un regard, se paient lâchement d'un coup d'épée. Que d'images éclatantes se pressèrent alors dans ma pensée, que de trônes je renversai pour me faire de leurs débris une échelle vers l'immortalité qui m'est due! Les hommes étaient devenus à mes yeux des pygmées, les rois des propriétaires de marionnettes, les peuples des acteurs de bois et de carton. Mon héroïsme républicain grandissait de moment en moment, s'enivrait de ses propres rêveries (l'eau-de-vie de Cognac n'y était pour rien), et je finis par me promener à grands pas dans la chambre en gesticulant et me disant :

« Seras-tu chien de cour, carlin de prince, animal domestique, l'inutile instrument d'un instrument inutile, le joujou d'un joujou, le rien d'un rien? — Non. »

O grand démocrate! ô noble et sublime Schmelzle! qu'il est heureux que la place d'aumônier lui ait été enlevée! Ces sentimens sublimes n'eussent pas germé dans son âme. Nous regrettons bien de ne pouvoir pas le suivre dans la longue et terrible bataille nocturne qu'il eut à

livrer ensuite aux démons et aux farfadets, c'est-à-dire à son beau-frère le dragon, qui s'amuse à l'épouvanter. Le bruit haletant d'un soufflet de cuisine, la danse lugubre de tous les ustensiles de ménage qu'une ficelle réunit et fait mouvoir; la walse surnaturelle d'un pot de bierre et d'une soucoupe que le dragon met en branle, mériteraient bien que nous donnassions au lecteur un tableau exact de cette infernale mêlée, qui occupe, hélas! une dizaine de pages dans l'original. Hâtons-nous d'arriver à une scène non moins burlesque, mais d'un plus haut comique, et où l'une des faiblesses inhérentes à la vanité féminine est admirablement saisie. Teutoberga, femme du professeur, est venue retrouver son mari à Flœtz. Il s'agit de lui communiquer le refus du général Shabacker.

« Je ne voulais pas que ma pauvre femme subît toute la cruauté des paroles de Shabacker; c'était un fardeau qu'un homme seul pouvait porter. Je résolus donc de lui en cacher une partie, et d'épargner à son cœur naïf et joyeux une si pénible révélation. Je commençai en ces termes :

« Chère amie, mon affaire prend une autre tournure ; c'est une assez bonne tournure, il est vrai ; mais le diable de général (qui n'a jamais eu le sens commun) ne veut pas entendre raison. C'est un homme qu'il faut emporter de vive force, et je l'emporterai, aussi vrai que mon bonnet de coton est actuellement sur ma tête.

» — Ainsi, vous n'êtes rien, mon mari?

» — Pour le moment, mon amie.

» — Ce sera donc pour samedi soir?

» — Pas encore ce jour-là.

» — Ah! mon Dieu! que cela me fait de peine! Je sauterais par la croisée. »

» Et, cachant sa figure rose de ses deux mains, entre lesquelles des larmes s'échappaient, elle resta long-temps en silence ; puis, d'une voix tremblante et émue :

« Que Dieu me protège dimanche prochain, quand je serai à l'église de Neusattel, et que toutes les grandes dames de l'endroit me regarderont avec dédain, j'en mourrai de honte... »

» J'étais au lit; un élan sympathique me précipita vers elle; je la vis, cette chère Teutoberga, les joues toutes couvertes de larmes brûlantes. Je m'écriai :

» Âme d'ange! ne me torture pas! je veux mourir, si, même dans la canicule, dans ces jours étouffans, je ne deviens pas tout ce que tu peux désirer. Parle! Quelle place te faut-il? à quelle division veux-tu appartenir? Conseillère du cabinet? Conseillère du commerce? Conseillère des mines? Conseillère des bâtimens? Conseillère de législation? Conseillère de la cour? Conseillère de légation? Conseillère du diable, de sa femme et de ses descendans? Je te ferai tout ce que tu voudras; dis. J'achèterai tous les Conseillers et toutes leurs places. Demain j'envoie des courriers en Saxe, en Hesse, en Finlande, en Prusse, en Russie, à Katzenellenenllenbogenen, et je fais acheter mes patentes. Je vais plus loin : je veux toutes les places à la fois. Tu auras un mari Conseiller aulique à Flachsenfingen, Conseiller des douanes à Scheerau, Conseiller des beaux-arts à Haarhaar (1), Conseiller de la chambre à Pestitz. N'avons-nous pas l'argent nécessaire? Ainsi, moi, possesseur d'un seul *corpus* et d'un seul *podex*, je pourrai, sur mes deux jambes, former à moi seul

(1) Noms supposés.

un congrès de Conseillers d'État, une légion d'honneur ou d'honneurs, ce qui ne s'est jamais vu.

» — Oh ! maintenant tu es un ange, dit-elle ; et des pleurs de joie ruisselaient de ses yeux. Mais tu m'apprendras quels sont parmi ces Conseillers les plus beaux Conseillers. Nous choisirons, n'est-ce pas?

» — Non, continuai-je entraîné par l'ardeur du moment ; cela n'est pas suffisant. Je veux que tu puisses dire à la femme du vicaire : *Je suis Conseillère des affaires ecclésiastiques ;* à la femme du bourguemestre : *Je suis Conseillère de la cour ;* à la femme de l'ingénieur : *Je suis Conseillère des ponts-et-chaussées.* Je veux que tu puisses changer de titres comme de robes.

» — O mon ami, mon bien-aimé, mon cher Schmelzle !

» — Et je serai correspondant de toutes les académies, et associé de tous les athénées, et inscrit sur toutes les listes, et membre ( membre honoraire, il est vrai ) de toutes les sociétés savantes ; et tu seras membre avec moi (membre honoraire) de toutes les académies, institutions, associations, etc., etc., etc. »

Oh! la bonne scène de comédie!

Il faut voir ensuite Schmelzle faire parade de son courage à l'hôtel du *Tigre*, gronder les valets devant sa femme, parce que les femmes aiment la bravoure; la conduire à la ménagerie, à la parade, passer avec elle devant les canons et les baïonnettes du régiment. Teutoberga donne un soufflet au garde-de-nuit, qui veut arrêter le mari et la femme dans une de leurs excursions sentimentales. « Oh! lionne! s'écrie le mari; je voudrais à mon tour qu'un grand péril vînt t'assaillir; tu connaîtrais alors le lion ton époux! »

« Nous continuâmes notre route tranquillement et de bonne amitié. Nous rentrâmes; ma femme se coucha, et j'aurais pu être heureux cette nuit, si le hasard n'avait fait tomber mes regards sur la page 206 du volume IX des Œuvres du professeur Lichtenberg; j'y lus avec effroi ces paroles :

« Il n'est pas impossible qu'à une époque plus » ou moins rapprochée, les chimistes ne décou- » vrent le secret d'une substance décomposante, » qui dissoudrait notre atmosphère, et la réduirait » en eau, par le moyen d'une espèce de ferment. » Le monde périrait alors! »

» Ah! cela n'est que trop vrai! m'écriai-je, puisque la boule de notre terre est enveloppée d'une grande bulle d'air, qu'on appelle air atmosphérique : il ne faut qu'un mauvais drôle de chimiste, habitant quelque mauvaise île (du côté de la Nouvelle-Hollande, par exemple), pour inventer la substance décomposante, et nous anéantir tous. A peine le ferment fatal s'introduira-t-il dans l'atmosphère : une étincelle qui frappe un caisson rempli de poudre ne cause pas une éruption plus soudaine. Voici venir l'immense orage qui dévore le monde : en deux secondes il atteint la ville de Flœtz. La toile tombe; la grande scène est jouée, l'humanité fait la révérence; le globe n'est plus qu'un grand échafaud de mort, dont ce chimiste, que Dieu damne, est le bourreau involontaire. Grande souricière, piége immense, où les hommes et les bêtes viennent expirer à la fois! Saint-Barthélemi universelle, dont le diable seul recueillera les fruits!

» A l'heure convenue, nous remontâmes en diligence; tout le monde était gai, content, excepté moi. La destruction du globe, au moyen d'un ferment chimique, fermentait encore dans le globe

de mon cerveau : ce qui prouve bien que nos terreurs nocturnes n'avaient pas désorganisé mon intelligence, puisque je jouissais encore de toute ma faculté de réflexion. Le voyageur à manteau rouge monta aussi ; il me regarda comme auparavant, d'un œil effrayant ; mais je n'avais plus peur de lui.

« Toutes les terreurs étaient pour moi une mauvaise plaisanterie, une misère, dans un moment où je n'étais occupé que de la destruction générale des mondes. Que m'eût importé alors le sujet de craintes terrestres le plus naturel et le mieux fondé? Tous mes compagnons de route eussent lancé dans mon avenir et dans mon présent les brandons de la terreur la plus dévorante, que je n'y eusse pas fait la moindre attention. Cherche-t-on à se délivrer du bourdonnement des guêpes lorsque le canon tonne autour de nous? Sent-on les battemens de son cœur lorsqu'un chirurgien est occupé à vous couper la jambe? J'avais oublié tous mes compagnons de route, et ne pensais qu'à ce ferment qui pouvait, pendant que je faisais route de Flœtz à Neusattel, sortir des mains innocentes d'un savant d'Europe ;

ou d'Amérique, allumer l'atmosphère qui nous entoure, et faire sortir le trépas de l'univers du fond d'un misérable alambic. Chimistes, assassins futurs du monde qui vous a donné l'être, arrêtez-vous! Et vous potentats de la terre, dont les sujets peuvent, avec leurs cornues, confondre si aisément planètes, gaz et corps solides, hâtez-vous de rendre un édit qui leur défende de tenter à l'avenir d'autres expériences que celles qui ont déjà été faites!

» Cette triste méditation dura jusqu'à la fin du voyage; je n'avais pas cessé de tenir mes yeux fixés sur ma femme, dans l'espoir de mourir au moins en la regardant, lorsque le déluge universel viendrait nous balayer dans l'éternité, et m'enlever, ainsi qu'elle, à cette vie de terreurs et de douleurs, où la science elle-même sert à si peu de chose! »

Telle est cette étrange plaisanterie, cette burlesque narration, que Jean-Paul Richter a intitulée *Voyage de Schmelzle à Flatz*. On y trouve

empreint, avec plus de naïveté que dans le fragment sublime traduit infidèlement par madame de Staël, le génie caractéristique de Jean-Paul, sans parler de cette bouffonnerie originale, qui s'élève quelquefois, comme dans le dialogue nocturne du mari et de la femme, jusqu'au comique le plus vigoureux et le plus piquant. Quelle idée naïvement forte, quelle bonne création que celle de notre aumônier, qui déborde de science, qui connaît tout, sait tout, approfondit tout, et, en définitive, est le plus niais des mortels! cet homme qui ose rêver l'héroïsme et n'ose pas monter en diligence; ce républicain forcené que le regard d'un heyduque fait rentrer en terre; cet enthousiaste de la valeur en peinture, du courage mis en musique et du patriotisme rédigé en dithyrambes! Et toute la prudence surhumaine qu'il déploie, et sa commisération pour le monde qui va périr, et son sentimentalisme poétique, et ses grands mots à propos d'un clocher de cathédrale, et son élan misanthropique, lorsqu'il met le nez à la fenêtre de l'auberge! O Kotzebues! ô Baculards, parleurs de vertu, prédicateurs d'utopies, grands réformateurs, puissans esprits! la même ironie vous at-

teint, vous et toute civilisation factice, sentimentale sans passion réelle, savante et pédantesque sans résultat, rêveuse sans imagination, matérielle sans utilité, vaniteuse et fanfaronne, mais sensuelle au fond; sans énergie et sans courage; perdue dans les mots, enivrée de phrases!

Richter avait bien apprécié le ridicule de son temps; il a créé *Schmelzle*. Mais il faut lire *Titan*, *Levana*, et dix autres ouvrages du même Jean-Paul, pour connaître dans toute sa folie cette pensée, qui semble un carnaval, un travestissement puéril et gigantesque; cette imagination triviale, fantastique, bouffonne, immense, infinie, qui se moque de tout, et mêle les instrumens du ménage à la danse des planètes; qui plonge un regard dans les abîmes de l'être, et revient esquisser une caricature de Callot. Vous diriez un colosse qui se joue, tant ses mouvemens sont pesans et capricieux; il parcourt sans transition, par élans irréguliers, l'échelle entière des idées les plus disparates. A propos d'un aumônier en voyage, voici la lune qui bombarde la terre. Dans un autre de ses romans, Mars devient prédicateur et tient aux autres mondes un discours

hétérodoxe. Entre les mains de Richter, l'univers est un jouet frivole dont il brise et réunit tour à tour les fragmens; ses idées les plus métaphysiques revêtent un costume bouffon; il prête une marotte au Temps et à l'Espace. Débauche immense et incroyable, anarchie sans frein, Atelier magique, Forge cyclopéenne, où, au milieu des vapeurs et de la fumée, vous voyez apparaître de petites caricatures humaines, finement esquissées, telles que celle de Schmelzle l'aumônier; puis des formes vagues, sombres, inouïes, tantôt éclatantes, tantôt lugubres; puis des traits de sensibilité profonde, tels que nous les avons admirés dans *Siebenkæse*, l'histoire déchirante d'un pauvre étudiant qui s'est marié par amour.

Jean-Paul ressemblerait à Rabelais, s'il n'y avait pas chez l'auteur allemand une puissance d'émotion, une sympathie avec l'humanité qui manquait au grand comique du seizième siècle, au Pantagruel des bouffons. Richter est aussi profondément sensible à la beauté, à la grâce, à l'harmonie, qu'il est frappé de la laideur. Accessible à l'ironie, une tendresse de cœur intime l'associe à toutes les actions humaines, à toutes les mélodies de la nature. Il

nous intéresse même à la poltronnerie de Schmelzle et à la vanité de sa femme Teutoberga. Quand il a présenté l'humanité sous son aspect ridicule, il nous contraint à la plaindre et à l'aimer, toute ridicule et toute vicieuse qu'elle soit.

Dans l'histoire de l'aumônier esthétique, il se moque évidemment de tout son pays, de tant de travaux qui n'aboutissent à rien, de tant de rêveries scientifiques, républicaines, teutoniques; mais comparez cette douce ironie à celle de Swift et de Voltaire. Si l'on suivait jusqu'au bout la chaîne logique des idées, si l'on croyait aveuglément à Voltaire et à Swift, qui nous présentent le monde comme une prison remplie d'esclaves qui s'entretuent, on n'aurait qu'un parti à prendre : quitter bien vite cette caverne de brigands. Richter ne nous désespère pas ainsi. Comme eux, il aime à pénétrer dans les profondeurs, il analyse les détails, il cherche le ridicule du sublime et le sublime du ridicule. Voilà l'homme : ange et démon, néant et génie, ver de terre et intelligence, objet de compassion et de risée, le voilà; pleurez, raillez, plaignez-le, méprisez-le, pardonnez-lui. Sous ce rapport, Richter se rappro-

che de Cervantes; chez eux point de mépris, point de haine, ils ont un sourire et des larmes; leur gaieté émane d'une sensibilité vraie. Ne croyez pas qu'ils dédaignent leurs héros : ne voyez-vous point qu'ils les aiment avec tendresse, et qu'il y a dans leur moquerie un mélange de pitié et de douleur?

Si l'on considère Jean-Paul sous le rapport de l'art et de l'exécution, il reste inférieur à Cervantes. La fusion, l'ensemble, la cohérence, manquent aux productions de Richter. Leur lecture laisse une impression confuse et hétérogène; le *Voyage de l'aumônier Schmelzle* est une de celles où l'unité, la grande loi des œuvres de l'esprit, est le moins hardiment violée. De ce chaos de pensées et de sentimens jaillissent, comme d'un fer embrasé, des milliers d'étincelles ardentes, sublimes, comiques; mais c'est un chaos. Le style de ces incroyables œuvres est lui-même un phénomène : une forêt vierge, dont toutes les branches entrelacées forment un inextricable rempart, vous offrent un obstacle invincible. Langage, métaphores, orthographe, tout se revêt chez Jean-Paul de cet habit de saturnales. Il a des

phrases de trois pages sans virgule et des mots de trois lignes sans trait d'union. Il a des parenthèses qui enfantent des sous-parenthèses, mères à leur tour de petites parenthèses. Il vous jette des allusions sans nombre à ce que vous ne savez pas, à ce que vous ne saurez jamais, à une ligne égarée d'un auteur hébreu inconnu, à une expérience de physique tentée par un savant d'Odessa. Le ciel, la terre et l'enfer sont convoqués dans une période de Jean-Paul; non seulement les mots, mais les idées se heurtent chez lui d'une manière inouïe. Saillies épigrammatiques lancées au milieu d'une narration sentimentale; allusion grossière, licencieuse, au milieu d'une idée profonde ou mystique; mélange sans égal de calembourgs, de jurons, d'images gracieuses, de rébus, de citations savantes, de dissonances, de fantaisies. Il n'y a pas jusqu'à la géographie européenne que notre auteur travestit à son gré. Il invente des altesses, crée des marquisats, plante des rois à la Rabelais sur des trônes fictifs, fait des ministres pour se moquer d'eux, s'embarque dans des digressions qui usurpent des volumes, et fait un volume d'un *erratum*.

Nous avons vu dans les aventures de l'aumônier Schmelzle des cités inconnues, Haarhaar, Scheerau, Flachsenfingen. Les traités sérieux que Richter a composés (car il a écrit des ouvrages sérieux) sont eux-mêmes enveloppés de ces formes fantastiques : et partout, au milieu d'extravagances si répulsives, vous trouvez le même caractère, une tendresse secrète, un besoin de bienveillance et d'amour, une religion de cœur, une sympathie universelle, cachées sous le grotesque le plus bizarre. Ce parfum de bonté et de sensibilité devient enchanteur par le contraste ; les scènes de la vie bourgeoise la plus humble vous émeuvent ; les caricatures les plus grossières vous touchent : le sublime et le pathétique sont pris à rebours. Homère et Eschyle frappent le cœur d'une émotion grandiose, en faisant descendre du ciel les dieux sur la terre. Sterne, Cervantes, Richter, Crabbe, obtiennent le même résultat, en creusant pour ainsi dire les affections les plus communes, les scènes les plus vulgaires, pour y trouver l'émotion, le pathétique, l'intérêt, la philosophie, la profondeur.

Qu'un tel écrivain puisse être lu et goûté en

France (même dans de légers fragmens), voilà ce que l'on n'aurait jamais espéré il y a quinze années, et cet esprit de compréhension universelle et tolérante est le signe caractéristique d'un temps où les créations grandes sont rares, où l'intelligence éclectique domine.

# III.

## Une Exécution à mort.

*Heroes unknown to Fame.*

Héros que la gloire oublie.
BYRON.

✱

J'ai traversé les trois royaumes. J'ai vu la Grande-Bretagne, accablée du poids de son ennui, de sa dette et de sa richesse; l'Irlande, soumise au plus cruel esclavage par la patrone des libertés constitutionnelles: l'Écosse et ses savans, ses rochers et ses femmes blanches comme la neige

qui couvre ses monts. J'ai vu ces trois îles, aussi éloignées du reste de la civilisation qu'elles étaient isolées de l'ancien monde.

Plusieurs années de ma jeunesse passées dans ces brouillards, souvent pittoresques, toujours tristes, m'ont offert le moyen d'observer les seuls hommes qui, balançant l'aristocratie avec la royauté, aient fait du peuple le fléau de la balance. Là, malgré tout, c'est encore l'esprit national qui occupe le sommet.

Quelques vices moraux pèsent sur l'atmosphère anglaise (1).

Le premier est l'hypocrisie religieuse (*Cant*). On est dévot par ton et par mode, et la société est en proie à une sorte de pruderie incommode qui ne laisse un jeu naturel et libre ni aux sentimens ni aux idées.

Le second est une habitude de morgue muette, insociale et dédaigneuse, adoptée par le plus grand nombre des Anglais. A voir ces hommes si gonflés et si vides, vous diriez ces vastes perruques

(1) Ces observations se rapportent à l'espace de temps qui s'est écoulé de 1815 à 1825. Depuis cette époque, les mœurs de la société anglaise ont subi une variation sensible.

étalées sur une tête de bois, et dont la bouffissure insolente cache une vaste nullité.

Le premier de ces vices corrompt la franchise des mœurs, et le second en détruit le charme. Trop souvent une femme dans toute la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, mais silencieuse et réservée jusqu'à l'impertinence, ou un jeune homme apportant à la société son contingent d'ennui et d'arrogance sombre, vous feront regretter les salons de Paris, ou l'abandon de la société italienne.

Ne blâmez pas trop hautement ce peuple insociable. Cette insociabilité a ses vertus. L'originalité du caractère, l'entier dévouement à une opinion adoptée et choisie; la fermeté, la virilité, l'énergie, ne peuvent se former et se développer dans les pays où tout le monde dépend de tout le monde, où tout le monde est flatteur et flatté, où la gloire se fabrique à dîner, où l'on préfère à la vérité d'une affection bien sentie le mensonge d'une politesse agréable.

L'orgueil aristocratique est à son comble en Angleterre; et ce qui est très remarquable, c'est que l'esprit national n'en souffre pas. En Angle-

terre, la passion générale, c'est le besoin de liberté; en France, le besoin d'égalité.

La révolution française est née de l'indignation des classes inférieures qui se sentaient ravalées; la révolution anglaise est née du besoin général d'une sécurité établie sur des bases inébranlables.

L'orgueil anglais veut vivre indépendant; la vanité française veut vivre l'égale de tout ce qui l'entoure.

On comprend encore assez mal en France le principe constitutionnel; on y comprend très bien l'égalité naturelle de tous les hommes. En France, un tribun du peuple, pour produire son effet, rappelle d'odieux priviléges, nés de supériorités usurpées. Hunt, en Angleterre, entretient la multitude de sa sécurité réelle et personnelle, que rien ne peut, dit-il, établir si ce n'est la Réforme. C'est l'intérêt des masses qui a fait la Réforme anglaise; c'est l'amour-propre qui a fait la révolution de France.

Des exécutions silencieuses, des révoltes dirigées avec ordre, des fêtes populaires et muettes, une énergie républicaine sous le manteau de

la vieille aristocratie, peu de vivacité et de l'enthousiasme, peu de vanité et du dédain, des femmes angéliques, dont la société, les corsets et les mères prennent soin d'altérer les formes, les esprits et les âmes; l'amour du merveilleux, et le besoin de tout calculer; un état florissant et embarrassé, une machine que des roues d'or mettent en mouvement, roues qui s'embrouillent et s'arrêtent d'heure en heure; une puissance formidable d'industrie, une civilisation en avant de l'Europe sous le rapport politique, industriel, commercial, en arrière sous le rapport de la sociabilité élégante; une vie ennuyeuse et forte, qui nourrit la pensée et qui la fatigue : voilà, en peu de mots, le résultat de mes observations pendant mon séjour dans ce pays, que nul étranger n'habitera long-temps sans remporter de ces mœurs singulières une forte nuance et une teinte prononcée.

En mars 1817, je fus témoin d'une de ces exécutions silencieuses qui caractérisent profondément l'époque et le pays dont je parle. Un matelot, nommé Cashman, fut condamné à mort

pour avoir pris part aux troubles de Spa-Field : homme du peuple, homme simple, dont la renommée n'a point répété les dernières paroles, et qui a salué la mort avec une naïveté d'héroïsme bien digne d'être conservée. Mais quel écrivain daigne consacrer sa plume aux derniers soupirs d'un misérable sans fortune et sans famille? Quel homme appellera, sur ce simple martyr, les larmes des autres hommes? On écrit pour plaire, pour s'avancer, pour avoir des succès; on s'adresse aux passions, on fonde sa gloire sur la flatterie de ses semblables. Cashman! héros né dans les derniers rangs de cette société qui t'oublie, un des témoins de ta mort ne t'aura pas oublié.

Rien de plus triste que la nuit à Londres; celle des autres peuples est gaie, brillante, comparée à ce long cri des *gardiens nocturnes*, au bruit de ces lourdes charrettes, à ces exclamations de meurtre et de vol qui percent de temps en temps un air épais. Aussi l'insomnie anglaise suffirait-elle pour dégoûter de la vie. J'éprouvais ce supplice. Le 17 mars au matin, j'avais, de quart d'heure en quart d'heure, suivi dans leur modulation lugubre les gémissemens des *watchmen* : il était

deux heures. Tout-à-coup, le son de la trompette se fait entendre. Il partait de la caserne appelée *King's barrack*, et roulait avec le vent froid du matin, à travers les rues nombreuses qu'il avait à traverser pour arriver jusqu'à moi.

Ils appellent cet air militaire *le Réveillé*. Jamais nom ne fut plus impropre. C'est une succession de notes longues et ténues, qui se suivent de loin, et qui ne ressemblent pas mal aux modulations du vent qui s'engouffre dans un long corridor. Après avoir cherché long-temps le motif de cette subite terreur que le son de la trompette allait porter dans toutes les alcôves de la Cité de Londres, je me souvins que l'exécution de Cashman avait été fixée à ce matin même, et que c'était précisément devant les fenêtres du commerçant chez qui je logeais, et sur la place de Snow-hill, où j'avais été choisir un logement aéré et solitaire, que cette douloureuse cérémonie devait avoir lieu.

Cette pensée augmenta encore l'irritation nerveuse que l'insomnie avait excitée, et qui, pendant le premier hiver passé à Londres, est le lot ordinaire des étrangers doués d'une organisation faible ou

impressible. Elle redoubla quand j'entendis sonner le boute-selle. Le régiment des gardes-du-corps, qui devait protéger l'exécution, montait à cheval. Un homme allait mourir; un homme du peuple, entraîné par les séductions de gens puissans; un homme simple, que trois agens de la police anglaise avaient, pour la somme de quarante louis, jeté dans la prétendue conspiration qu'eux-mêmes avaient ourdie de leurs mains infâmes.

Ces pensées se pressaient dans mon esprit : le jour avançait; le soleil, en perçant le brouillard opaque, semblait éclairer à demi une masse jaune et livide. Fatigué, je me levai. A six heures le jour était né; il n'avait ni éclat ni chaleur : le soleil ne se montrait pas : il ne semblait envoyer à la terre qu'un pâle reflet.

La place se remplissait de peuple. Comme on élevait le fatal échafaud, et que cette vue me faisait horreur, je voulus quitter la maison. La foule avait déjà occupé toutes les avenues; notre porte était obstruée; impossible de sortir. On accourait de toutes parts, pour jouir de ce spectacle, une exécution à mort; la vengeance exercée par

la société sur un de ses membres; la justice, qui punit le sang versé, devenant meurtrière, et s'arrogeant le droit d'enlever au coupable la vie qu'il tient de l'Éternel.

Un grand bruit se faisait entendre. Une invincible curiosité me porta à la fenêtre. On eût dit une mer mobile; toutes ces têtes sombres et mécontentes, agitées en différens sens, paraissaient n'avoir qu'une âme. Le silence dans la multitude, et dix mille hommes animés du même sentiment, sont toujours un spectacle curieux. Les assistans se composaient de toutes les classes de la société; une cérémonie religieuse n'eût pas été attendue avec un recueillement plus profond. Cependant les ondulations de la foule annonçaient que ce grand corps nourrissait une agitation interne et un secret courroux.

Je restai là, m'oubliant. Un murmure parcourut tout les rangs, et annonça l'arrivée du condamné. Cashman était vêtu en matelot; il saluait avec cette politesse cordiale que l'on trouve dans les camps et sur les navires. Alors du sein de la foule des gémissemens sortirent. La pitié publique prenait une voix sombre, unique, terrible. Un

écho lugubre répétait de minute en minute : « *Shame ! shame !* » (Honte ! honte !) Vive Cashman ! vive Cashman !

Si le machinateur politique auteur de cette exécution destinée à effrayer les mécontens a entendu ce long jugement de la multitude, je ne m'étonne pas que, depuis cette matinée, ses nuits aient été peuplées de fantômes, et que la vie lui soit devenue cruelle. Cette révision de la sentence par le peuple dura une demi-heure. Un silence succédait à une sourde parole :

« *Pour quarante guinées !* » cria un homme.

*Quarante guinées !* répéta l'écho populaire !

Et cette phrase répétée, on se tut. Enfin, pendant que les apprêts du supplice s'achevaient, on n'entendit plus que le mot : « *Murder ! murder !* » répété lentement et dans tous les tons par cette masse énorme, et circulant avec une solennité dont mon imagination encore épouvantée gardera toujours la trace.

La terreur de cette cruelle et sombre tragédie m'arrêtait, suspendu et comme fixé, à la fenêtre dans une sorte d'étonnement stupide. De toutes les matinées de ma vie, celle-là m'a laissé l'im-

pression la plus difficile à effacer. Le matelot, victime de la Politique, marchait à la mort non pas courageusement, mais gaiement. Ses longs cheveux blonds, qu'agitait le vent du matin, son franc sourire, qui bravait l'horreur d'un tel moment, son vêtement singulier, sa jaquette bleue, son cou nu, la légèreté de sa démarche, et le son de sa voix, qui semblait prendre de la force et de l'éclat à l'approche de sa dissolution dernière; l'idée que cette victime n'avait ni forfait à l'honneur, ni tenté d'action coupable ; ce spectacle, ces idées, cette poésie si triste, cette réalité si amère, m'absorbaient et m'accablaient.

Alors, j'entendis Cashman parler à la foule qui était retombée dans le plus profond silence :

« Mes amis, j'ai été trompé ; après m'avoir séduit, ils me tuent. Vous savez que je n'ai ni volé, ni pillé. J'ai suivi les conseils d'un homme qu'on avait chargé de me séduire! J'ai passé dix ans à me battre pour mon pays : vive mon pays! vive l'Angleterre! J'aimerais mieux mourir pour elle sur mon bord, au milieu de la fumée du canon ; mais enfin, puisque tel est mon sort, puisque je suis innocent, puisque vous le savez, *vive la mort !*»

Il y avait de l'éloquence dans cette naïveté.

Par un mouvement spontané, tous les assistans ôtant leur chapeau, parurent s'humilier devant la grandeur d'âme du matelot près de mourir! L'insomnie m'avait-elle préparé à recevoir des impressions plus vives et plus inquiètes? je ne sais; mais l'effet des rayons du soleil, jaillissant des nuages déchirés, et illuminant tout-à-coup cette multitude agitée dont les yeux se levaient avec effroi vers un spectacle unique, me frappa singulièrement. Bientôt un gémissement, croissant et grandissant toujours, me poursuivit au fond de la chambre où j'étais allé m'asseoir. C'était le peuple entier qui laissait échapper et grossir cette longue plainte. Elle cessa: Cashman était pendu... La mort l'avait lancé dans l'éternité!

Après avoir rendu fidèlement compte des impressions violentes que me laissèrent ce spectacle, cette tragédie populaire, la mort, l'innocence et la simplicité de ce matelot, qui mêlait à l'insouciance de son état toute la force d'âme, toute la vivacité, toute la présence d'esprit, tout l'héroïsme que l'histoire admire dans les morts les

plus fameuses, je livre à l'observation un grand phénomène moral : ce peuple entier qui entoure de son admiration et de sa douleur l'échafaud de la victime, mais qui sait que si elle viole la loi elle détruira toute la société ; l'étrange et solennelle éloquence de cette masse, animée d'un même regret, d'une même pensée, assez forte et assez puissante pour arracher à la mort la victime qu'elle plaint, et répétant en chœur, aux pieds du gibet : « Pitié pour la victime ; anathème pour les bourreaux : mais respect à la loi !

# IV.

# Panurge, Falstaff et Sancho.

*L'Ame d'un siècle se révèle en eux.*
JEAN-PAUL.

Il nous faut, à nous, hommes du XIX^e^ siècle, pour stimuler notre langueur, du merveilleux et non du comique. Dans un temps si positif, tout est convenu d'avance : les institutions règlent les coutumes; la politique et la morale sont devenues des sciences exactes; un code de législation multiple et omniprésente nous enlace de toutes parts; une administration immense étreint la société de son

réseau. Rien n'échappe à ses observations, à la rigidité de ses chiffres, à l'activité de ses bureaux, à la classification de son cadastre. Tout s'exécute par un mécanisme dont la combinaison est connue, dont les résultats sont prévus.

Aussi, voyez comme l'imagination humaine, avec son besoin d'indépendance, échappe à ces habitudes régulières. Elle fuit cette civilisation positive qui la presse de tous côtés, et va se réfugier, dès qu'elle le peut, dans une sphère idéale et merveilleuse. La littérature et les arts deviennent fantastiques. On voit, par une étrange anomalie, une population scientifique et industrielle revenir aux contes de fées, admirer les arabesques poétiques de Gozzi, s'éprendre pour les visions de terreur inventées par George Lewis et Hoffmann, et sourire aux plus bizarres créations dont l'esprit de l'homme ait peuplé l'espace et le vide. Il s'établit comme une compensation tacite entre le positif de la vie et les jeux d'une imagination indépendante. Enfin, plus la civilisation devient matérielle, et se retranche dans les bornes de l'utile, plus on voit le goût de l'idéal acquérir de force et d'élan.

Que l'on étudie attentivement chacune des grandes ères sociales; on y remarquera toujours, d'une part, une idée-mère, une pensée-reine, qui se mêle à toutes les autres idées, circule comme le sang dans les veines de la société, l'anime de sa vie propre, détermine un mouvement général; d'un autre, une opposition constante destinée à contrebalancer l'influence domínatrice, et à rétablir l'équilibre; loi de réaction éternelle et inévitable. Aujourd'hui que la société a choisi l'utilité pour base, le merveilleux commence à reprendre ses droits. Quand Rome avilie ne songeait qu'au luxe et à la débauche, le Stoïcisme proclamait ses sévères doctrines. Pétrone et Thraséas étaient contemporains. Admirez par quelle apparente contradiction le berceau du christianisme, qui devait affranchir le monde, fut placé au milieu de la servitude la plus ignoble que le genre humain ait acceptée ou soufferte. Pendant que l'invasion des Barbares bouleverse le globe, la loi de pardon et de bonté s'établit: l'arbre de paix germe dans le sang.

Si l'on applique la même observation au moyen âge, on y verra se prononcer également un dou-

ble caractère : d'une part, une croyance idéale, exaltée, sérieuse; d'une autre, une raillerie vulgaire et audacieuse. L'une a empreint de christianisme tout l'espace de temps qui s'est écoulé depuis Constantin jusqu'au seizième siècle; l'autre a donné naissance à toutes ces créations bouffonnes et naïves, contre-poids nécessaire d'un idéalisme qui dépassait toutes les bornes, et transformait l'existence en vision. C'est à cette dernière source que les peuples modernes ont puisé leur génie comique; c'est elle qui nous a donné *Panurge*, *Falstaff*, *Sancho*, ancêtres immortels des Gilblas, des Figaro, des Pangloss.

Examinons l'état de la société depuis Charlemagne jusqu'au seizième siècle. La Reine de l'Europe était la pensée religieuse; les rois s'y soumettaient comme les peuples; elle planait sur les cours et sur les ateliers, sur les églises et sur les échoppes. Alors, pour me servir de cette vive expression appliquée par un contemporain à la démocratie moderne, l'*idéalité* coulait à pleins bords; tout était devenu Symbole. La foi chrétienne, couronnant d'une auréole lumineuse l'édifice de la société, en pénétrait les bases même

de son esprit et de sa vie. Quelle métamorphose plus merveilleuse s'accomplit jamais ! Rien ne conserva sa forme visible et matérielle : un reflet mystique se joua sur l'ensemble et dans les détails de la civilisation. L'Allégorie s'empara de la poésie, vécut dans toutes les institutions, fut adoptée par la politique, s'assit au foyer domestique, se fit jour dans les intelligences les plus grossières. Pour le chrétien, la vie de ce monde ne fut qu'un symbole de la vie à venir : le berceau et la tombe, le mariage et la naissance, perdant leur signification vulgaire, acquirent un sens emblématique et céleste.

Alors, le métier des armes, le génie des arts, l'industrie de l'artisan, devinrent des sacerdoces ; l'épée et la charrue furent des symboles ; les preux et les pairs se modelèrent sur les apôtres, s'assirent à la table mystique, virent, dans le culte des femmes un emblème vivant du culte de la Vierge sainte ; dans leurs expéditions périlleuses, une imitation des missions célestes ; et dans la poignée de leur glaive sanglant, la croix du martyre et de la délivrance.

Les corporations s'organisent ; les monastères et

les couvens essaient de réaliser sur cette terre, la cité divine de saint Augustin; tout, dans le monde visible, est soumis au monde invisible; médiateur entre le ciel et l'homme, le pontife souverain apparaît comme chef de cette monarchie spirituelle, sublime dans sa mytérieuse origine, et souillée de ces fautes que la faiblesse humaine mêle toujours à ses plus nobles élans.

Ainsi, un monde enthousiaste et spiritualiste a succédé à l'activité puissante de la domination romaine; mais quel sera le contre-poids d'une exaltation universelle? la réalité ne viendra-t-elle pas revendiquer ses droits? Quand tous les efforts de l'esprit humain tendent vers l'idéal et l'infini, au risque de rencontrer l'absurde : comment l'absurde, en se manifestant, ne provoquera-t-il pas l'ironie, cette grande vengeresse des ridicules? La réaction s'opère. Voici des symboles de gaieté railleuse qui se font jour et viennent se mêler à tous les symboles terribles ou touchans qui règnent sur la société chrétienne. Fatiguée d'adorer et de croire, elle se parodie elle-même. Les choses saintes sont tournées en caricature, et personne ne se scandalise. La *Fête des*

*fous* et celle de l'*âne* ont lieu dans les églises : la mort, objet de terreur et d'espoir sublimes, est en butte à la satire; on la fait danser; et le genre humain danse avec elle. Les cérémonies d'un culte révéré se transforment en mascarades; la naissance du Christ n'est plus qu'une farce; la messe devient une bacchanale : en face de l'autel cette parodie des choses saintes lève sa tête chargée de grelots. L'âne de Bethléem est un personnage ; les hautes voûtes des cathédrales retentissent du braiement des choristes ; on donne à l'animal grotesque, une litière abondante, de beaux habits.

« Du foin assez et de l'avoine à planrez ; »

Cardinaux et évêques sont remplacés par des masques indécens; les psalmodies solennelles de la Liturgie se changent en danses obscènes, où des hommes nus et mitrés, se jettent des seaux d'eau froide sur le corps. Ainsi, l'esprit humain reprenant son équilibre, se venge de sa foi crédule par sa licence moqueuse. Il ressemble beaucoup, dit Martin Luther, à ce paysan ivre, à cheval, qui cherche en vain à retrouver son aplomb, et qui retombe à gauche après être tombé à droite.

Voyez cette ironie symbolique prendre place

au milieu des robes rouges de Messieurs du parlement. La Basoche parodie la justice; elle a son Roi burlesque, et ses grands jours et ses priviléges. A la table des souverains s'assied le bouffon autorisé, vêtu de jaune, coiffé de sa barrette, armé de sa marotte, libre et impudent dans ses discours, chargé de faire rire les autres aux dépens d'eux-mêmes et à ses frais. Création singulièrement profonde dans sa burlesque gaieté; symbole piquant du néant de la grandeur, et de ce côté plaisant, qui, malgré toutes les prétentions humaines, vit toujours dans nos occupations les plus graves, dans les tourmens de nos ambitions, dans les angoisses de nos plaisirs.

Non seulement le *Fou du roi* tient sa placé à la cour; mais dès que les nations Européennes ont une littérature, il s'y glisse et y règne. Type de la gaieté du moyen âge; être idéal, mais fils du génie universel de cette grande époque; symbole de cette jovialité effrénée, excitée par une exaltation démesurée; on le voit, avant d'inspirer les chefs-d'œuvre, et de servir de modèle aux créations immortelles que je caractériserai bientôt, animer de son bizarre génie les

premiers essais de la prose et de la poésie. Pulci qui se moque de la chevalerie en présence des Médicis; l'auteur allemand du roman du Renard, satire devenue européenne; l'auteur non moins goguenard de la fameuse *Nef des fols*; Hugues de Bersy, qui se plaignait de voir les hommes de son temps se rapetisser sans cesse,

« Si bien qu'un jour ils tiendront en un pot
» Quarante au moins. »

Jehan de Meung, le blasonneur des dames; l'Anglais Chaucer son imitateur; ce Burchiello, barbier de Rome, dont la muse cynique

Combatteva col rasojo ;

Le Sotadique Arétin; le Macaronique Folengo, créateur d'un patois érudit, et d'une épopée trop peu connue (1); son imitateur Joseph de Aréna, qui raconte les exploits de Charles-Quint en style plus curieux encore :

Atque bombardæ tota de parte petabant (2).

Hulrich de Hutten; Érasme, dans son Éloge

(1) Baldus.

(2) Meygra Entrepreysa Catholiqui imperatoris, etc.

de la folie ; les uns bouffons, les autres spirituels, quelques uns seulement burlesques, ont reçu à différens degrés les inspirations de ce bizarre génie.

Enfin, trois grands hommes, Rabelais, Cervantes, Shakspeare, réalisant et personnifiant le fou du prince, chacun selon les vues propres à leur esprit ; lui donnant un corps, une âme, un visage ; le façonnant et le moulant à leur guise, réunissant dans cette création tout ce que leur intelligence avait de saillie et de profondeur ; mêlant, pour accomplir leur œuvre, la philosophie et la satire, la poésie à l'observation ; profitant de tout ce que la tradition des peuples leur offrait ; ornant ce fils de leur amour, de toutes les idées comiques dont leur imagination pouvait s'aviser ; mirent au monde *Panurge, Falstaff, Sancho ;* Trinité bouffonne, êtres vivans, que nous connaissons tous, que nous avons vus, que nous aimons, que tous les arts ont reproduits dans mille attitudes diverses, et dont l'existence immortelle et railleuse se gaussera des hommes, tant que l'Europe conservera ses Arts.

Ils se ressemblent en un point. Nés au Seizième

siècle, quand le moyen âge expirait, ce sont des types de la sensualité matérielle et de l'égoïsme voluptueux, opposés aux affaires sérieuses et aux croyances idéales. Tous trois, ils ont pour leur corps une tendresse profonde et durable : le bien-vivre et le bien-être, voilà leur philosophie. Ils forment un chœur goguenard, qui nous donne la critique complète et inexorable de tout ce qui entraîne l'homme au-delà des limites de la vie matérielle : amour platonique, besoin des conquêtes, ambition, mélancolie, mysticisme. C'est la volupté des sens qui raille les besoins de l'esprit; le corps qui se moque de l'âme.

*Panurge* nous arrive le premier, c'est l'aîné de la bande. A sa mine effrontée et narquoise, je reconnais ces valets de grands seigneurs, qui, de tradition immémoriale, étaient savans, poètes, gens de cour, buveurs, et un peu fripons. Ainsi vécurent nos Trouvères, ainsi vécut le gentil Marot. C'est la première source de notre servilité littéraire; là remonte cette habitude de suivre la cour et ce besoin de plaire aux grands, qui ont exercé sur les chefs-d'œuvre du génie français une si longue influence. Mais écartons ces ré-

flexions philosophiques : leur sérieux ne va point à Panurge. Parlons moins tristement de cet excellent garçon, aïeul de Figaro en ligne directe, prototype de Fatutto et de Pangloss, armé d'une belle impudence de valet, d'une sublime effronterie de filou, de dents toujours aiguës, de ventre toujours vide, d'appétit toujours strident et de gorge toujours sèche. Notre homme sait treize langues, et n'emploie qu'à regret sa langue maternelle ; car il est savant, et vit au seizième siècle. Expert en Villonnerie, fripeur, buveur, batteur de pavés, la terreur du guet, « *subtil de ses doigts*, comme feu Arachné, » escamotant les écus dans la patène, vidant poches, coupant bourses, attachant à l'église la robe de madame à celle de monsieur son voisin ; poltron, vanteur, querelleur, fourbe, amoureux de toutes les femmes, et inventant de sublimes vengeances contre les rebelles ; grand faiseur de dettes, emprunteur éternel, mangeant son blé en herbe ; d'ailleurs homme de ressource et fort habile, puisqu'il recoud les têtes coupées : tel est notre bouffon. Ajoutez à sa gourmandise et à sa bassesse, une souplesse, un esprit infini, de l'érudition, de

la malice, et l'art d'un courtisan accompli ; car Panurge est le *joyeux du prince*, Rabelais le dit lui-même ; et son rôle, si mal compris par les critiques, n'est que la satire de la vie mendiante de ces poètes de cour, à qui leurs vices ne faisaient pas toujours pardonner leurs talens.

Si Rabelais met des rois en scène, ce ne sont pour lui que d'énormes mannequins; il ose à peine les draper : vraies marionnettes gigantesques. Mais Panurge, de quel amour il l'environne, avec quel délice il le pétrit ! comme il le caresse ! Que c'est bien là *le fou du prince*, né en France, vivant au seizième siècle, parmi un peuple destiné à la sociabilité la plus haute, ami de la raillerie, pardonnant la ruse en faveur de la finesse, excusant les *gaudisseries* de Villon, en faveur de son adresse ! Quelle personnification vivante de la gaieté matoise des Parisiens, Tourangeaux et Normands, sous Louis XII et François I^er^ ! Dans cet unique caractère, respirent toute une race, toute une nationalité, toute une époque, non sans doute sous leur point de vue idéal et grandiose, mais sous leur rapport populaire et trivial.

Rabelais nous montre son Panurge sous des

formes extérieures qui ne manquent pas d'élégance : il est svelte, « et pourvu de bons linéamens de visage. » Il est actif, et le plaisir de faire des dupes est pour lui la première des voluptés. Il offre surtout la parodie de ces parasites escrocs et fripons, attachés de tous temps à une cour galante.

Occupons-nous maintenant de son rival et de son successeur. Falstaff est vieux, Panurge était jeune; Falstaff est baronnet, Panurge était roturier. Voyons les mêmes vices, poltronnerie, gloutonnerie, égoïsme sensuel, menterie habituelle, escroquerie déhontée, se diversifier chez l'un et l'autre.

Shakspeare vivait dans un pays aristocratique, où de tout temps les affaires politiques eurent beaucoup d'importance, et le rang héréditaire beaucoup de poids. Il a fait son *Falstaff* noble et homme de cour; ce qui ne l'empêche pas d'être lâche, et de se contenter du beau titre d'ami du prince. Doué d'une énorme corpulence, il ne s'occupe que de pourvoir cette grosse personne, qu'il aime tant, de tout ce qui peut la restaurer. C'est un homme *carré sur sa base*, comme disait Bo-

naparte. Ne le troublez pas dans ses jouissances matérielles; il ne vous portera aucun dommage ; ses tendres soins pour son estomac et son repos ne sont pas mêlés de méchanceté active; il n'est hostile que lorsqu'on le dérange. Toujours en train, toujours de bonne humeur, il possède un tact infini, et sait merveilleusement bien à quelle distance il doit se tenir des grands; jusqu'où il peut pousser la familiarité ; quels sont les gens auxquels il imposera par son ton de supériorité affectée ; comment il doit, à force de gaieté, jeter un vernis plaisant sur le mépris qui s'attache à ses vices. Il faut l'entendre développer la théorie de sa philosophie sensuelle, débattre avec lui-même les avantages et les désavantages de la bravoure, comparer l'éclat de la gloire avec le bonheur de jouir de la vie, discuter sur le point d'honneur, au milieu du champ de bataille, et tirer sa bouteille, qu'il nomme son pistolet de poche, en présence des cadavres que la guerre vient d'entasser à ses pieds. Jamais l'individualité d'un personnage comique ne fut marquée de traits aussi profonds et aussi précis. Panurge est bien plus fantastique et plus méchant à la fois. Falstaff

mène une vie active et brillante; il profite, en homme d'esprit, des évènemens politiques qui se déroulent autour de lui. Par sa présence d'esprit, il échappe à tous les dangers; par sa goguenarde indifférence, il échappe à toutes les haines. C'est encore ici le *fou du prince*, mais lancé dans une carrière orageuse, où il faut qu'il paie de sa personne, et où sa supériorité comique, la fertilité de son invention, son dédain pour tout ce qui n'est pas jouissance matérielle, font vivement ressortir la partie sombre du tableau de guerres civiles, au milieu desquelles Shakspeare a jeté cette admirable figure.

Cette opposition de la vie sensuelle et de l'existence spirituelle; cette donnée du moyen âge, réalisée avec verve, mais un peu vaguement par Rabelais, reproduite avec une profondeur si dramatique par Shakspeare; ce caractère bouffon, type du monde prosaïque, parodiant le monde poétique, se retrouve enfin chez Cervantes, qui l'a dessiné avec plus de grâce et d'élégance que ses deux rivaux.

On reconnaît ici notre bon *Sancho Pança*, paysan naïf, homme de sens, mais fort attaché

à ses intérêts; à la fois simple et madré, crédule et défiant; éclairé par son égoïsme, dupe de ce même égoïsme; sentencieux comme un Espagnol, grave comme un Alcade; tendrement épris des qualités de son baudet, et séduit par les promesses de son maître. Cervantes, dont le génie le portait à une ironie douce, voilée et presque aérienne, n'a point accumulé sur son écuyer tous les vices de Panurge; il ne lui a donné ni le titre, ni le rang, ni l'inépuisable gaieté satirique de Falstaff; mais simplement une bonne dose de fourberie et de logique naturelle, contrastant avec l'extravagance et la grandeur d'âme de son maître.

Chez Rabelais, c'est la science et la vie de courtisan; chez l'auteur anglais, ce sont les mouvemens politiques; chez l'écrivain espagnol, c'est l'héroïsme chevaleresque que combattent ces trois *Fous* du prince, qui remontent à la même origine, et que nous avons réunis dans un seul cadre. C'est partout, le monde idéal, la sphère de l'ambition, du savoir, de la grandeur, opposés au monde réel et vulgaire, tels que le temps et l'homme se plaisent à le faire.

De tels personnages sont plus qu'historiques; ils représentent des masses d'idées, des peuples et des époques.

Les empires ont changé de face; les croyances ont perdu leur force; les limites des royaumes ont été tour à tour reculées ou rapprochées : les querelles du seizième siècle sont sans intérêt pour nous; mais ces Créations de l'esprit, ces personnifications si comiques et si vraies ont survécu à toutes les révolutions politiques et morales. Admirable puissance de l'esprit qui, s'emparant d'une idée vaguement répandue dans un siècle, la change en une réalité éternellement vivante, donne à ses visions une existence impérissable, à ses chimères l'immortalité.

# V.

# Les Catacombes de Saint-Michan.

*Here's fine revolution, an we had the trick to see! Did these bones cost no more the breeding, but to play at loggats with them? mine ache to think on't.*

Jolie révolution, ma foi! si nous avions l'esprit de nous en douter! Ces os qui ont coûté cher à élever, étaient-ils destinés à jouer aux osselets? les miens frissonnent quand j'y pense.

SHAKSPEARE. *Hamlet.*

Dublin, 18 octobre 1816.

Vous me demandez sur l'état actuel de l'Irlande quelques unes de ces particularités nationales qui prêtent aux ouvrages modernes une teinte de vérité apparente et d'ingénuité factice... Songez-vous que je suis à Dublin depuis cinq

jours, que je repasserai dans trois jours l'Avon et la Saverne, pour me rendre à Bristol et revenir à Londres : et m'avez-vous pris pour un de ces touristes impudens, qui voyagent sur la terre comme les astrologues dans le ciel, devinant ce qu'ils ne voient pas, observant le monde des fenêtres d'une auberge, étudiant un peuple à la volée, et ne demandant qu'une semaine pour vous le jauger, pour ainsi dire, tout entier?

Ensuite, pensez-vous, avec quelques écrivains récens, que, pour être historique, il suffit de ramasser çà et là quelques lambeaux de l'histoire? Sont-ce des noms, des dates, des fragmens de coutumes, des débris de dictionnaires, qui constituent la vie intime d'un peuple? Quoi que l'on puisse faire, et quelque talent que l'on ait, jamais œuvre de mosaïque sera-t-elle une œuvre d'art? Walter-Scott n'a pas étudié l'Écosse dans les pages des voyageurs: Thomas-Hope n'a créé ce beau roman d'*Anastase* qu'en observant sur place l'Orient. Si je formais le projet de mettre en scène l'Irlande avec ses misères invétérées et inouïes, j'irais, ce me semble, camper pendant quelques années au milieu de ces uniformes

et de ces haillons, parmi cette population de sauvages et de grands seigneurs : paradoxe unique dans les annales du monde.

Prenez, croyez-moi, cette résolution : votre imagination s'éveillera plus puissante en face de la réalité. Entrez dans ces cabanes de jonc, sans toit, sans porte et sans cheminée, à demi couvertes par quelque vieille draperie en lambeaux, et où se pressent cinq ou six misérables, tout nus comme leur asile : laissez-vous servir des fragmens de ce pain que l'on cuit tous les six mois, et que l'on coupe avec une hache. Vous verrez cette famille d'hommes, de femmes et d'enfans, s'asseoir sur le sol humide, comme les bêtes dans leur tanière, et dévorer les pommes de terre mal cuites, seul aliment qu'ils réservent pour leurs jours de fête. Quand vous aurez ainsi observé le fond même de la société : son apparence extérieure, son écorce brillante, ses concerts, ses représentations théâtrales, ses bals élégans, les prétentions et les saillies de ses salons, les tirades pompeuses et les sourdes menées de sa politique, n'auront plus le droit de vous imposer. C'est alors que l'émotion vous saisira,

quand des voix virginales répèteront les mélodies patriotiques de Thomas Moore ; et peut-être, des fenêtres d'une résidence royale, entendrez-vous se mêler au bruit des instrumens, au murmure des danseuses, à l'écho de leurs pas légers, les gémissemens de ces Parias d'Irlande, battus de verges sous le balcon du gouverneur, ainsi que cela est arrivé en 1811, pendant le bal donné par lord Castlereagh (1).

Pour moi, qui n'ai pu étudier que chez quelques individus épars le caractère étrange de la nationalité irlandaise, si étourdie et si sauvage, si mélancolique et si passionnée, je ne vous obsèderai pas de mes inductions morales.

Un siècle de théories ne vaut pas un jour d'observation réelle. Pour observer, il faut voir, sentir, souffrir ; l'observation se compose moins de souvenirs froids que de sensations animées. Or, voici ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé hier, en visitant l'un des quartiers les plus pauvres et les plus déserts de cette ville. Un singulier hasard m'a fait retrouver tout vivans dans les tombeaux

(1) Voyez les éloquens discours de Charles Phillips, les journaux de 1811.

d'une église délabrée, le nom de la France et le souvenir récent de nos troubles. Vous allez venir avec moi sous les voûtes de Saint-Michan de Dublin, et vous ne me reprocherez pas de laisser vide le cadre plus sévère et plus brillant que vous m'aviez tracé. J'aurai du moins l'avantage de parler de ce que je sais, et mon histoire d'aujourd'hui, toute fraîche de mes souvenirs d'hier, passera, si elle vous ennuie, comme la colonne d'un journal.

L'église de Saint-Michan est vieille et laide : c'est l'architecture saxonne dans sa pureté : lourde, massive, épaisse, sans originalité, sans élégance ; emblème d'une barbarie qui n'a pas de grandeur. Un vieux sacristain catholique nous montra des images, nous conta des légendes, nous entretint des fondateurs et réparateurs de Saint-Michan. L'Irlandais qui m'accompagne dans mes excursions, l'écoutait avec patience : mais moi, j'avais peine à saisir quelques paroles de ce dialecte hibernois, où toutes les voyelles sont plus brèves, où les sons sifflans se multiplient et se succèdent avec une rapidité et un luxe dont vous

ne vous faites pas d'idée. Nous allions quitter Saint-Michan, et payer quelques pence au Sacristain-cicerone, quand il nous retint pour nous apprendre que nous n'avions pas tout vu, que sa paroisse possédait d'autres curiosités plus intéressantes; et que « par *Châzis!* (il prononçait ainsi le nom du Christ) nous ne quitterions pas Saint-Michan sans visiter son église souterraine, célèbre par la propriété de conserver intacts les cadavres que l'on y dépose. Le guide alla chercher sa lanterne, et tout en exaltant avec une vivacité irlandaise le pouvoir surnaturel du bien-heureux conservateur des morts, il nous fit descendre huit ou dix marches en débris, qui aboutissent à un long corridor, creusé sous l'église.

La voûte est basse, et cette allée oblongue suit exactement les dimensions du temple extérieur. La faible lueur échappée de la lanterne du sacristain ne dissipait pas l'obscurité qui régnait autour de nous. Sur les parois, sur le sable que nous foulions, aucune trace d'humidité. Rien ne rappelait cette odeur nauséabonde, cette affreuse saveur de la décomposition humaine, qui annonce au voyageur la proximité d'un cimetière.

Le guide repoussait de temps à autre avec son pied quelque crâne importun, qui embarrassait notre marche. Mon compagnon l'Irlandais, homme lettré, ne manqua pas de me rappeler la tirade d'Hamlet, si populaire en Angleterre :

*Hkow this knave jolts with this head* (1), etc.

« Voyez mon coquin ! comme il se joue avec nos pauvres restes! Qui dirait que cette tête, aujourd'hui à la merci d'un vieux sacristain, fut peut-être celle d'un grand politique, d'un profond diplomate, dont la ruse eût dupé l'univers, et circonvenu Dieu sur son trône? »

De grandes ouvertures, pratiquées à droite et à gauche, et correspondant aux chapelles de l'église, forment des chambres mortuaires, les unes fermées par des grilles, les autres remplies de débris humains confusément entassés. Je reconnus avec surprise que la destruction, en épargnant les cadavres, avait fait disparaître la plupart des cercueils. La maison du mort était vermoulue, mais l'habitant subsistait. Autour du corps, on voyait des monceaux de sciure de bois décomposé, sem-

(1) Acte V, scène 1.

blable à des cendres, et mêlé de quelques ferremens qui avaient clos le cercueil. Quelquefois il restait pour protéger le mort un débris de couvercle, une planche non encore détruite, à travers laquelle vous aperceviez la momie, avec sa peau bronzée, collée sur les os du squelette, et le dessinant tout entier.

Le guide éclairait de sa lanterne ceux qu'il nommait *ses morts*, cette population soumise à sa loi, et sur laquelle il prélevait tribut. En même temps il nous récitait sa prose; la Grande-Bretagne (vous le savez) a ses ciceroni de cimetières : cet amour du lugubre, commun aux races septentrionales, est ici dans toute sa vigueur, et chaque bedeau d'église a sa légende funèbre à vous raconter. Le nôtre répétait d'une voix monotone et criarde sa vieille leçon, que je n'entendais pas, que je n'écoutais guère. Eh! n'avais-je pas là, devant moi, quelque chose de plus éloquent : l'aspect de la mort, si terrible dans sa pitié même, et qui, si, par un phénomène rare, elle ne dévore pas nos restes, se venge en nous laissant reparaître, un ou deux siècles après l'enterrement, moitié squelettes, moitié momies, sans nom, sans

âge, sans autre histoire que la tradition menteuse d'un vieux sacristain, qui se fait un gagne-pain de ses cadavres?

Les sermons prêchés, depuis cinq siècles, dans l'église de Saint-Michan ne valaient pas celui-ci. La foule muette des momies nous environnait. Elles se ressemblaient toutes : noires, ridées, bien sèches. L'Irlandais prenait le soin de m'expliquer quelques unes des indications du sacristain, qui appliquait des noms et des dates à tous ces restes inconnus : ainsi leur biographie se faisait au hasard, à peu près comme l'histoire s'écrit tous les jours. Nous passâmes devant une abbesse « morte à cent-un ans, nous dit le cicerone, en odeur de sainteté. » A côté de cette religieuse, qui, pendant sa vie, avait fui les regards du monde, et qui restait exposée sans voile à tous les yeux, repose un meurtrier, assassin de son frère, homme athlétique, dont la longue barbe blanche s'est conservée, et dont le coude touche celui de la sainte, étendue auprès de lui.

Cette vertu préservatrice, propriété chimique du sol où sont creusées les cryptes de Saint-Michan, s'exerce d'une manière différente sur les

diverses constitutions et sur les divers âges. Les enfans chez lesquels le système lymphatique domine, s'y décomposent rapidement, et deviennent cendre au bout de quelques mois. Les vieillards, protégés par la solidité de leur système osseux, se soutiennent dans une intégrité parfaite. Il paraît que la sobriété du régime ou l'intempérance des habitudes n'influe en rien sur les variétés de ce phénomène. Le sacristain nous montra un buveur célèbre, chasseur effréné, baronnet pendant sa vie, et mort dans une partie de débauche : sa chair était d'une aussi belle conservation que celle du moine son voisin. Falstaff, M. Western ou notre ami Rabelais eussent trouvé là d'excellentes raisons pour boire sec.

Après avoir passé en revue une longue série de cadavres noirs et durs semblables entre eux, nous nous arrêtâmes devant une momie dont le bras se reploie encore sur sa poitrine, comme pour y presser un objet chéri. « C'est, nous dit le guide, une jeune femme morte en couches il y a environ cinquante ans. On l'a placée dans le cercueil tenant son enfant sur son sein. L'enfant n'y est plus, mais la mère est restée. » Dites, connaissez-

vous rien de plus touchant que cette attitude de la morte, ce bras sec et décharné qui se replie pour garder son trésor disparu ; énergique symbole de la puissance de l'amour maternel, bravant le cours des âges, et vivant au sein de la mort?

Au fond du souterrain, parmi les cercueils les plus nouveaux, se trouvait une sorte de lit ou de nacelle, creusée dans un gros tronc de chêne, encore garni de son écorce. Dans cette bière, plus large et moins longue que les autres, deux corps reposaient côte à côte. Quand la lanterne du sacristain se dirigea vers cet endroit je reconnus que les deux corps étaient sans tête ; ensuite une inspection plus attentive m'apprit que l'une des deux têtes avait été placée à droite, à côté du cercueil, et que l'autre, attachée au cou par un de ses ligamens, avait été rejetée pendante sur la poitrine du défunt.

Je fis le tour du cercueil, tandis que le sacristain lisait tout haut les mots inscrits sur une plaque de cuivre attachée à l'une des parois : « *Jean et Henri Sheares* frères, décapités à Dublin le 10 avril 1799. »

« Sheares! s'écria l'Irlandais, les frères Sheares! » Et je vis une pâleur subite s'épandre sur les joues colorées de mon compagnon de route. Il continua en français, langue qu'il parlait facilement :

» — J'ai été leur ami.... je peux ici, loin de la lumière du jour, donner des larmes à leur mémoire. Ailleurs, ces larmes sembleraient conspirer. Jamais âme ne fut plus généreuse, plus imprudente, plus fougueuse, plus téméraire, que celle de Jean Sheares, que vous voyez ici : je le reconnais à la hauteur de sa taille; c'est celui qui est à droite et qui n'a plus de tête. »

Et il toucha ce crâne humain avec une expression de curiosité inquiète et violente.

« Quant à Henri Sheares, qui se trouve de votre côté, c'était un homme bon et nul, qui a suivi aveuglément son frère, et qui l'a perdu. Je les ai connus tous deux; souvent je leur ai prédit leur sort; l'un devait aboutir à l'échafaud par sa fougue, l'autre par sa faiblesse.

» Qui n'a pas entendu parler de cette grande et redoutable association des Irlandais-Unis, fruit d'une exaltation prématurée ou tardive et d'une

illusion qui a dévoré tant de victimes! Voilà trois siècles que cette généreuse chimère nous possède, trois siècles que nous secouons notre chaîne; et plus nous l'agitons, plus elle pèse. Jean Sheares, fils d'un riche négociant du comté de Cork, fut le moteur principal de cette conspiration, étouffée dans le sang, mais mal étouffée, et qui se révèle encore par de si terribles accès. Tout le monde, en Irlande et en Angleterre, connaît la destinée des frères Sheares; mais ce qu'on ignore, ce sont les ressorts mystérieux qui ont mis en mouvement l'âme ardente de Jean, et ébranlé un moment le pouvoir dont l'Angleterre nous enlace et nous accable.

» Ces causes secrètes que je vais vous dévoiler, l'histoire ne les saura peut-être pas. C'est d'une femme française que nous est venu le complot démocratique auquel Jean Sheares a donné l'impulsion, et qui s'est exalté de tous les sentimens de haine, de vengeance et de fureur, nourris par une longue oppression politique et religieuse. A dix-huit ans, Jean Sheares se trouvait à Paris. Votre révolution marchait à pas de géant, et s'enflammait par la violence de sa propre course.

Une femme, une Bacchante, une Thyade enivrée de fureur patriotique, s'entourait de cette célébrité fatale qui lui coûta plus que la vie; la condamna à une infamie historique, et lui ôta la raison. C'était Théroigne de Méricourt : belle, effrénée, éloquente, furie de tribune, auteur de pamphlets, ne respirant que les troubles et les orages; douée de ce tempérament nerveux qui arrive si facilement au délire, et qui sait le communiquer; sans raison, sans pudeur, tant que son accès la dominait; mais douce, naïve, spirituelle, séduisante après ses paroxismes. Jean Sheares fut introduit chez cette femme, dans le salon de laquelle, comme dans l'antre de la Pythonisse, fermentaient et se concentraient toutes les vapeurs orageuses et électriques dont votre pays était surchargé. L'exaltation universelle fut contagieuse pour Jean Sheares. Cette imagination volcanique se livra tout entière aux rêves de la démocratie absolue et aux séductions de Théroigne. Désormais ce furent les uniques idoles de son fanatisme; elles embrasèrent toute sa vie; elles hâtèrent sa mort, et le précipitèrent où vous le voyez.

» Soumis aux inspirations de cette femme, et enflammé d'enthousiasme républicain, il prit part au siége de la Bastille, s'enrôla dans l'armée du Nord, fut blessé sur le champ de bataille; et comme un chevalier de l'ancienne Europe, il revint demander à Théroigne, pour prix de ses dangers et de ses hauts faits, le titre et les droits d'un époux. Les théories d'indépendance qu'elle avait embrassées s'étendaient jusqu'au mariage. Elle accepta Jean Sheares pour ami, pour amant peut-être, mais lui refusa sa main. Des scènes violentes troublèrent la liaison de ces deux personnages, d'un caractère si indomptable; et je tiens de Sheares lui-même, qu'un jour qu'il s'obstinait dans sa demande, et Théroigne dans son refus, elle saisit un pistolet placé sur la table, et le menaça de l'étendre mort à ses pieds s'il persistait à l'obséder de ses prières.

» Ce fut vers l'année 1795 qu'il revint en Irlande, le cœur rempli de cette passion, et déjà résolu à mourir ou à soustraire sa patrie à la domination anglaise. Je ne doute pas qu'il n'eût médité son plan de concert avec sa maîtresse, et que le succès d'une entreprise si téméraire ne lui

parût le seul moyen possible d'obtenir enfin la main de celle qu'il aimait. Pendant qu'il ourdissait cette trame, Théroigne tombait dans le mépris, et voyait ses doctrines et son parti frappés d'anathème. L'année même où Jean Sheares mourut, elle devint folle. A Paris, où je passai quelques jours pendant la courte paix d'Amiens, je l'ai vue dans une maison de santé, réduite au plus horrible état de démence, d'abjection et de fureur.

» Je ne vous ferai pas l'histoire de la conjuration irlandaise. Par son tempérament et ses idées, par sa longue éducation révolutionnaire, par son opiniâtre audace, Jean Sheares était un conspirateur redoutable. Bientôt une multitude, ou courageuse, ou imprudente, prêta le serment de l'Association. Des espions anglais furent lancés au milieu des conjurés. Henri Sheares, par sa faiblesse, trahit la cause qu'il avait étourdiment embrassée : son frère eut lieu de se repentir d'avoir engagé dans une telle entreprise l'homme du monde le moins fait pour en soutenir le poids. Arrêtés ensemble, ils furent conduits dans les cachots de Dublin. Curran, célèbre orateur (1), que notre pays place

(1) Jean-Philpot Curran.

immédiatement après Burke et Shéridan, fut chargé de défendre les deux Sheares. Ce fut alors que se déploya librement tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans l'âme de Jean. Il ne songea plus qu'à sauver son frère, et à séparer de sa propre cause la cause de ce Henri qui avait ruiné toutes ses espérances, et qui le poussait à la mort. Son plaidoyer ne fut qu'un éloquent appel aux juges, en faveur de son frère, entraîné, disait-il, *par son exemple*, et *innocent de toute intention*, *comme de tout acte séditieux;* mais en vain. Ils moururent tous deux, l'homme faible et l'homme énergique, sur le même échafaud, élevé devant le King's prison (1). Les voilà, tous deux, enfermés dans le cercueil des criminels, dans ce tronc de chêne, grossièrement creusé, dont la loi d'Irlande fixe les dimensions et la nature. »

Tel fut le récit de l'Irlandais; le sacristain, ennuyé de cette pause, occupée par un long monologue en langue étrangère, avait posé sa lanterne auprès du lieu de la sépulture des deux frères, et s'était tranquillement assis sur cette terre qui protègera

(1) Prison de Dublin.

bientôt ces restes obscurs. Ensuite, comme son tour de parler était venu, il reprit, en faisant le signe de la croix, le fil de son panégyrique, roulant sans doute sur la sainteté du lieu, et sur le miracle continu qui s'y opérait, grâce à l'intercession de saint Michan.

Si l'on veut analyser chimiquement cette espèce de prodige, c'est à l'absence de toutes les parties aqueuses, à la sécheresse éternelle des murs et du sol, qu'on doit l'attribuer. Les parois, enduites de carbonate de chaux et de terre argileuse; le sol, imprégné des mêmes substances, absorbent l'humidité nécessaire aux progrès de la putréfaction. Ainsi, la matière animale, déposée dans ces caveaux, au lieu de pourrir, se dessèche. La chair et les ossemens changent de nature; l'une devient semblable à du parchemin, les autres blanchissent sans s'amollir, et les proportions des cadavres se conservent.

Quelques unes de ces chapelles latérales, qui sont fermées par des grilles, servent de lieu de sépulture à plusieurs familles nobles. Des profondeurs de l'un des caveaux, je vis briller deux ou trois couronnes, posées sur les cercueils; c'étaient

les insignes héraldiques qui servent de symboles funèbres aux titres de baronnet et de comte. Elles étincelaient comme si l'ouvrier les eût polies la veille même. Le sacristain nous apprit que, depuis cinq ou six ans, personne n'était entré dans ces chambres mortuaires; et pour prouver son assertion, passant la lanterne à travers la grille, il nous fit voir toute la voûte couverte d'un tissu de toiles d'araignées, tombant sur les cercueils; elles occupaient un espace de quatre pieds de haut sur huit de large; singulier dais, fruit des labeurs de tant de générations d'insectes.

J'avoue, que ni les Catacombes de Paris, ni les cénotaphes et les tombeaux de Westminster, ni le vaste cimetière du Père-Lachaise, n'ont produit sur moi une impression comparable à celle que m'ont laissée les catacombes de Saint-Michan; et les frères Sheares; et toute cette association d'idées mélancoliques, qui me ramenait à la fois à l'histoire récente de ma patrie, et aux plus sombres pensées qui puissent agiter, humilier, confondre l'humanité, oublieuse de son néant. Chez les peuples du midi, la vie est trop féconde et trop active pour ne pas triompher

aisément de la pensée de la mort. Sur une colline qui domine Paris, vous voyez s'élever et scintiller, aux rayons d'un beau soleil de France, une foule de tombes, obélisques, statues, colonnes, cippes, aiguilles, autels, bustes, temples, tourelles de marbre ; c'est le *Père-Lachaise*. A son aspect, l'idée d'une fête vous saisit : celle de la destruction disparaît.

Dans vos Catacombes parisiennes, le contraste des soins puérils de l'homme et de l'éternel travail de la nature, qui détruit toujours pour toujours reproduire, est poussé jusqu'à un excès burlesque. Une combinaison fantastique et artificielle vient s'y jouer de la mort : c'est le mélodrame, importé dans les régions du néant.

Que de fois j'ai frémi de penser à cette gravité sombre de l'éternité, mêlée à une coquetterie d'ossemens et de squelettes! Des myriades de tibias anonymes sont là, rangés devant vous, croisés symétriquement, disposés avec une élégance qui fait mal. Les voici donc, nos aïeux du temps de Louis VI, nos gens de la Ligue, du parti de Bourgogne ou d'Armagnac, nos dévots ancêtres, nos bourgeois goguenards, forcés, après

leur mort, de composer avec leurs ossemens de mesquines décorations de théâtre! Le goût du joli est donc bien dominant à Paris, s'il a pénétré dans ses Catacombes!

Dans les caveaux de Saint-Michan, c'est la Mort, oui, la Mort vraie qui vous entoure : non parée, enluminée, toute riante et théâtrale; mais muette, inexorable, dépouillée de ce qu'elle a de révoltant pour les sens de l'homme; pétrifiée, pour ainsi dire, et devenue plus terrible. L'absence de toute espèce de soin pour ces restes qui se conservent d'eux-mêmes; les morts survivant aux épitaphes, les cercueils détruits avant leurs maîtres; et ce pauvre guide endormi, redisant machinalement son élégie traditionnelle, et cette parfaite égalité du lieu : moines, abbesses, assassins, buveurs, victimes politiques, courageux ou lâches; tous étendus là sans distinction, et ne servant plus qu'à faire vivre des générations de sacristains : tout cet ensemble formait une moralité frappante. Je ne sais vraiment si de toutes les leçons que l'humanité puisse recevoir, la plus forte n'est pas une telle promenade, une telle conversation, dans un tel lieu, avec un vieux sacristain imbécile.

## VI.

# Une Soirée de Machiavel.

> Il y a de ces âmes profondes et de ces esprits immenses que les siècles et tous les commentateurs ne comprennent pas.
>
> JEAN-PAUL.

## MACHIAVEL ET VETTORI.

Dans une campagne, auprès de Florence, Machiavel vivait pauvre. Quelques bouviers du canton étaient ses seuls amis. Vieux, débile, et sans

fortune, il pouvait à loisir méditer sur le monde et sur l'ingratitude des hommes, parmi lesquels il est rare de trouver ce que le Dante appelle :

L'amico mio, non della ventura :
L'ami de ma personne et non de ma fortune.

On avait semé les espions autour du lieu qu'il habitait ; et le cabaret où (1) pendant les jours de pluie, revêtu d'un grand sarreau de toile bleue (que les peintres lui ont conservé dans son portrait), il allait jouer aux échecs avec les paysans et le magister, était rempli d'hommes chargés de l'épier. Mais le subtil Florentin ne donnait point dans le piége. Il feignait la niaiserie, et contrefaisait l'imbécillité. On écrivait à la présidence de Florence, que l'ancien secrétaire était tombé en enfance, et qu'on pouvait attendre sans crainte le jour où cet esprit dégradé s'abîmerait dans ses propres ruines, et n'aurait plus besoin que des secours de la charité publique et d'un asile parmi les insensés.

Cependant c'était ce fou qui, en rentrant dans sa maison solitaire, jetait loin de lui le sarreau

(1) Voyez ses lettres familières.

de toile, et, enveloppé d'un manteau, veillait entre Plutarque et Tite-Live. Cette vie dura cinq ans. On eût dit qu'il éteignait, en passant le seuil de sa porte, le flambeau de son intelligence, et que, le ranimant dans la solitude, il trouvait, dans ce mélange de lumières et de ténèbres, le secret d'en augmenter la chaleur et l'éclat.

Là, en effet, il fit *le Prince*. *La Mandragore*, chef-d'œuvre, rival du Tartufe, le précéda, sortit du bouge misérable où il cachait ses lambeaux et son talent. Le *Traité de la guerre* y fut aussi composé : et l'*Histoire de Florence*, chef-d'œuvre encore, n'eut pas d'autre berceau.

Un soir, on frappa à la porte délabrée de sa demeure. Il vit entrer Vettori, homme sage, froid, républicain sévère, collègue de Machiavel dans ses missions, et le plus cher de ses compatriotes. L'âme de Machiavel restait indécise entre la nécessité de feindre et le plaisir de retrouver son ancien ami. Il hésitait entre le rôle d'insensé, qu'il jouait dans sa retraite, et l'épanchement qui allait suivre une entrevue, douce pour son cœur, et inespérée.

Vettori s'en aperçut, sa franchise désarma Ma-

chiavel. Ce dernier retrouva enfin l'expression franche de son âme, et déposa le masque. On parla de Florence, d'Italie et de liberté. L'œil de Machiavel, cet œil étincelant qui semblait toujours pénétrer l'avenir, sonder le passé ou scruter le présent, étincelait encore au mot d'indépendance. Mais Vettori jetait sur l'auteur du *Traité du Prince* un regard défiant, qui semblait lui dire : « Vous parler de liberté ! vous qui avez écrit *le Prince !* Non, non, vous n'êtes plus le frère d'armes de Soderini, mais le précepteur de la tyrannie. »

Cette défiance, cette incertitude, jetèrent de l'embarras dans la conversation, et les amis sortirent. Le soleil se couchait, et les belles plaines de Florence s'échauffaient, pour ainsi dire, des reflets d'un ciel enflammé.

C'est ici, dit Vettori avec émotion, que vous formâtes les milices nationales. Machiavel, vous n'avez pas réussi : mais quel beau souvenir ! mais quelle activité ! quel courage ! A vos frais, vous parcouriez le territoire entier de la république. Quelle éloquence ! quelle sagacité vous avez déployée !

MACHIAVEL.

Et quelle récompense j'ai reçue ! exilé ! dégradé ! J'ai subi trois condamnations ; ils ont torturé mes membres.

VETTORI.

Grâce à eux, grâce à leur injustice, on sait quelle âme courageuse anime le corps de Machiavel. Votre vie a eu un beau commencement : votre héroïsme dans les supplices, vos sacrifices sans nombre à la patrie. Avez-vous oublié cela, Machiavel? L'histoire ne l'oubliera pas.

MACHIAVEL.

Non, non, et je n'ai pas oublié leurs injustices. Voyez cette main. Le feu l'a dévorée. Le cardinal l'a fait brûler sans m'arracher le nom de mes complices ; eh bien ! c'est elle...

VETTORI.

... Qui a tracé *le Prince*, et *la Vie de Castruccio Castracani!* Est-il possible?

MACHIAVEL.

Je vous entends : trop d'enveloppes cachent mon âme et ma conduite. Je suis un problème. J'ai souffert pour la liberté ; j'ai tracé le Code du despotisme. J'ai pratiqué le patriotisme, j'ai en-

seigné aux princes à le détruire! n'est-il pas vrai? je vous étonne!

VETTORI.

Oui, vous m'étonnez! à soixante ans on ne vit jamais un homme de cœur et de génie avilir tant de gloire et d'honneur! non seulement défendre, mais prêcher, mais commander l'esclavage! Vous vous renfermez dans cette solitude qui ressemble à une tanière, uniquement pour apprendre à vos semblables que la vertu est chimère, l'honnêteté niaiserie, le parjure permis, la tyrannie un bien, et la cruauté nécessaire!

MACHIAVEL.

Et ne me l'ont-ils pas appris eux-mêmes? n'est-ce pas dans les choses de la vie que j'ai puisé les leçons que j'ai données? et si j'ai peint les hommes tels qu'ils sont, sans donner ce portrait pour l'image idéale, pour le type de ce qu'ils devraient être, quel crime ai-je commis? Borgia empoisonne, Castruccio étouffe ses ennemis, et tous deux règnent heureux! Le secret de leur bonheur, c'est l'audace de leurs crimes. J'explique l'un par l'autre : et voilà tout.

VETTORI.

Quelle misantropie, et quelle amertume!

MACHIAVEL.

Non. Voici le cours de mes opinions sur le genre humain : Jeune, je l'ai haï ; homme, je l'ai méprisé ; vieillard, je l'oublie. Il m'a semblé d'abord odieux, puis vil, enfin indigne de mes regards : dans cette dernière situation d'esprit, je me suis moqué des hommes, en leur prêchant la scélératesse, qu'ils se contentent de pratiquer.

VETTORI.

La Morale ne vous pardonnera pas.

MACHIAVEL.

Que voulez-vous dire ? Les hommes se disputeront sur ma tombe, et si mon âme conserve quelque sentiment, je rirai encore de leurs disputes. Quant à mon cœur, il m'absout. Je n'ai rien dit contre ma conscience. Oui, je pense qu'un tyran est nécessaire à ces hommes lâches, qui ne peuvent soutenir la liberté. Je pense qu'il est à désirer que ce tyran soit cruel, odieux, atroce, et qu'à coups de poignard il réveille dans leur sein flétri un sentiment de douleur et d'irritation, dont leur apathie est incapable. Je pense que l'Italie, si divisée, malheureuse, faible, dégradée, une oppression violente et terrible, qui la réu-

nisse dans une commune souffrance, qui l'abîme et la ramène a force de tortures au sentiment d'elle-même. Tel est le degré de bassesse et de malheur où je vois ma patrie ensevelie, que je vous invoque, monstres qu'elle a produits, Castruccio, Ezzelin, Borgia, et que je vous supplie de vous reproduire vous-mêmes, de vous multiplier s'il est possible, dans une existence nouvelle, et de frapper ce pays de tant de plaies, de tant de maux, de tant de crimes, que lui-même se révolte, se retrouve, et relève enfin la tête toute sanglante de l'ancienne Italie, mère des héros et souveraine du monde.

Voilà mes pensées; si elles avortent, permis aux hommes de calomnier à la fois mes paroles et mon silence. La première nécessité de toute hypocrisie sera de se révolter contre l'audace avec laquelle j'ai révélé leurs crimes. »

Vettori, presque épouvanté, revint à Florence, et confia au papier cette conversation singulière, qui expliquait naturellement un caractère, d'ailleurs inexplicable.

# VII.

# Mœurs dramatiques du 16e siècle.

Le Globe, Théâtre de Shakspeare, en 1613.

## SCÈNES DU PARTERRE ET DES LOGES, A LONDRES, 1613.

*All is true.* Tout ceci est vrai. — SHAKSPEARE.

### § I. — L'ENTRÉE DU THÉATRE.

*Henri VIII*, tragédie de Shakspeare. — Le Globe, vu du dehors. — Le drapeau rouge. — Affiches du théâtre. — Foule à la porte. — Les femmes. — Les apprentis. — Les crieurs de pamphlets.

Cette résurrection des temps passés, à laquelle

Walter-Scott a donné tant de vogue, n'acquiert de prix que par sa réalité. Découvrez-y une seule erreur, le prestige tombe, le peintre qui donne son tableau pour une ressemblance exacte n'est plus qu'un coloriste menteur. Il avait voulu s'élever jusqu'à l'histoire; il retombe au-dessous du roman.

Quelle chose curieuse, pour les esprits rares et bénévoles qui s'intéressent encore aux œuvres et à l'histoire de l'art, retrouvai dans un manuscrit perdu, dans un récit fidèle, le tableau complet de la représentation d'une pièce de Shakspeare, vers la fin du XVI^e^ ou le commencement du XVII^e^ siècles! Les mœurs, les habitudes de l'auditoire, son extérieur, ses émotions jetteraient un grand jour sur le fond et la pensée intime de ces drames admirés, blâmés et peu compris. La narration que j'indique ne se trouve nulle part; mais en réunissant mille fragmens épars et oubliés, on peut la reconstruire.

Malone, Chalmers, Douce, Hazlitt, Lamb, Payne Collier, Gifford, ont préparé, pour ce travail d'artiste et d'antiquaire, de curieux matériaux. Des manuscrits anciens (*Burghley papers*), incon-

nus, ensevelis dans les bibliothèques Harleienne et Bodleïenne, et encore inédits, nous ont fourni ce que l'on désespérait de trouver jusqu'ici, des anecdotes curieuses sur la vie privée de Shakspeare.

Le Journal d'un avocat du XVI^e^ siècle (*Journal of a Barrister. Harleian* MSS.), journal inédit, nous a offert d'autres traits caractéristiques. Henslowe, directeur de théâtres à la même époque, a laissé une description exacte de tout le matériel de la scène. Les poètes contemporains, la plupart satiriques, ont esquissé çà et là les caricatures qu'ils rencontraient. Réunissons ces documens; et pénétrons dans l'enceinte du Globe, un soir de grande représentation, le 12 juin 1613.

Ne vous y trompez pas: cette représentation solennelle a eu lieu au jour, à l'heure même que nous indiquons. Les évènemens que nous allons rapporter sont réels; une lettre de Wotton conservée dans les *Reliquiæ Wottonianæ* en fait foi; et rien ne serait plus facile que de la rapporter ici. Nous ne supposons rien; c'est assez pour nous de grouper les faits et les figures. La prétention d'embellir ces faits anciens et ces figures bizarres

serait un crime de faux envers le temps passé. Nous bannissons de ce récit l'hypothèse, la fiction, tout fait douteux ou équivoque. Traits caractéristiques laissés par les contemporains de Shakspeare, costumes, gravures, tableaux, manuscrits inédits, drames de l'époque, la reconstruiront tout entière. Échappons à cette façon vague et lourde de traiter le roman historique : mensonge suspendu entre la science et le conte ; qui n'apprend rien à personne, bigarre le vieux temps de nuances modernes, déçoit le bénoît lecteur par un portrait sans ressemblance, cite à faux, recrépit les mœurs antiques sous une couche de vernis à la mode, et blesse la sainteté de l'histoire sans conquérir le vaste essor et l'aile puissante de la fiction libre. Témoins de notre tableau, toutes les autorités contemporaines se rendront à notre appel ; et ce qu'il y a de pédantesque dans l'entassement des citations rejetées à la fin de ce récit trouvera son excuse dans cette horreur du faux, dans ce besoin de vérité complète, dans cette sévérité de détails, dans cet amour de l'exactitude, dont on sent mieux la valeur, aujourd'hui que la demi-réalité, le demi-mensonge,

chatoyante parure de tant d'essais tentés en Allemagne, en France, en Angleterre, ont fatigué le lecteur.

Traversons Londres, la ville de 1613, toute en bois comme dit Stow (1), et semée de grands édifices où le style italien lutte avec le style gothique. Admirez ce mélange de goût chevaleresque et de goût classique, double symbole du temps où nous voici transportés : arrêtez-vous devant *Holland-House*, le vieux domaine des Holland. Les grands murs crénelés, les bastions noirs, les fenêtres oblongues et semblables à des meurtrières, projettent sur le XVII^e^ siècle qui commence la grande ombre du moyen âge qui se meurt. Remarquez ces maisons de bourgeois et d'artisans, à la toiture pointue, et dont chaque étage, empiétant sur l'étage inférieur, projette sur la rue ses solives ornées de gros mascarons, ses longs jets-d'eau sculptés et son obscurité gothique. Comme elles s'abaissent, écrasées par quelques édifices suzerains, au front haut, couronné de machi-

(1) Survey of London.

coulis et de fûts décorés à l'italienne! Le vilain est toujours à genoux devant le seigneur.

Nous observerons mieux, quand nous serons au théâtre où vous allez me suivre, la population qui s'agite autour de nous. Vous pouvez reconnaître déjà les soldats à leur casaque brune (*cassocks*), les domestiques à leur livrée bleue, les apprentis à leur toquet plat, les soudards cassés aux gages, à leur épée et leurs haillons, les varlets ou sergens de ville à leur manteau de cuir tanné et à leur masse ou main de justice. Toute cette société est encore allégorique et symbolique; chaque caste est distincte, profondément isolée des autres castes. Aussi quel intérêt et quel caractère! Cet homme à la chevelure plate et à l'habit noir, qui marche distrait, et compte ses pas, c'est un puritain; il maudit les théâtres, fait l'usure, et vit dans le mépris; trente années encore, sa secte changera l'Angleterre.

Mais dirigeons-nous sur Southwark. L'église de Saint-Paul est occupée par tous les filous de Londres; traversez-la. Vous y verrez les *cockatrices* (filles publiques), les escrocs, les gens de mauvaise vie, les chevaliers d'industrie, conclure leurs

marchés devant l'autel, pendant qu'on fait le service (1). Ce *bedeau* qui reçoit de l'argent des jeunes visiteurs, prélève un singulier impôt sur leurs éperons (2). Comme ces éperons, aux molettes de quatre pouces, font beaucoup de bruit, on exige que les beaux messieurs qui viennent acheter, dans la cathédrale, des plaisirs, des vices et des repentirs, paient au moins le bruit et le trouble que causent leurs éperons retentissans. Cela s'appelle *spur-money* (l'argent des éperons). Les chanoines vivent de cet impôt.

Passons par le *New-Exchange*, que peuplent les lingères et les tailleurs. Ces professions sont fort en honneur et excellentes dans un temps de vanité extérieure. Enfin vous voici en face du *Bankside*. Apercevez-vous, là-bas, ce drapeau de soie rouge, flottant sur un bâton doré, et dominant une espèce de citadelle en bois?

Sur le bord de la Tamise, dans un terrain fangeux (3), s'élève cette charpente hexagone, peinte en couleur de brique, cône tronqué, un peu plus large à sa base qu'à son sommet, et découvert

(1) *Voy.* la note 1, à la fin de ce chapitre.

par le haut ; vous diriez une des tours avancées qui protégeaient les châteaux-forts ; un fossé boueux l'entoure : deux petits toits couverts de lattes, pointus et juxta-posés, sortent du centre de ce bizarre édifice, et le drapeau rouge planté dans l'intervalle qui les sépare annonce au peuple amoureux de spectacle que les portes du Globe sont ouvertes (4). On enlève cette oriflamme après la représentation. Chaque troupe d'acteurs a son drapeau ; bannière contre bannière, armée contre armée ; dès que l'étendard d'une salle de spectacle en vogue apparaît à sa cime, Londres est en rumeur. Ne remarquez-vous pas quelle affluence se dirige vers la charpente hexagone que je viens de vous montrer? Ces lourds carrosses qui roulent comme des maisons, ces chevaux couverts de longues tapisseries, ces litières qui, portées par deux hommes, simulent un cheval (5) caparaçonné, ces femmes suspendues au bras de leurs maris, ces juges sur leurs mules, ces apprentis en troupe bruyante, tout cela va s'arrêter devant le Globe ; ainsi se nomme le théâtre qui donne aujourd'hui, 29 juin 1613, une représentation solennelle du *Henri VIII* de Shakspeare. Les cos-

tumes sont neufs ; on a eu soin d'avertir d'avance que l'on tirerait le canon dans la pièce, et que cette représentation aurait lieu avec une pompe extraordinaire (6).

Venez-y, le temps presse ; il est bientôt trois heures (7), c'est à trois heures que le rideau s'ouvre.

Le *Globe*, ce pauvre édifice, la plus belle salle de spectacle de Londres, est un cirque à six pans et à deux portes. Les acteurs et les habitués entrent par l'une de ces portes : l'autre est destinée au vulgaire. Au-dessus de l'entrée, une statue d'Hercule, peinte grossièrement, comme l'étaient la plupart des statues de cette époque, soutient un Globe sur lequel sont inscrits les mots :

*Totus mundus agit histrionem.*

Le monde entier joue la comédie.

Fendez cette presse d'hommes, de femmes, de bourgeois, de nobles, de voleurs, d'apprentis groupés autour d'une affiche ; ils se battent pour la lire à leur aise. Cette Pancarte gigantesque est l'annonce du spectacle d'aujourd'hui, attachée à des poteaux de bois plantés autour du

théâtre. Déchiffrez ces caractères tout brillans de carmin (8); vous vous étonnerez de ne pas y trouver un mot de Henri VIII, héros du drame, mais seulement :

*ALL IS TRUE, an historical play.*

TOUT CELA EST VRAI, Pièce historique (9).

Guillaume Shakspeare a cru devoir, en imposant ce titre à son œuvre (10), prévenir favorablement le peuple, et désarmer la critique. Vous voyez à la porte du théâtre des apprentis, des bateleurs, des débitans de tabac et de fruits, des marchands de livres avec leurs petits étals remplis de pamphlets qu'ils vous offrent (11). On n'entend que ces cris : *Achetez un nouveau livre ! Qui veut un pamphlet ?* l'*Alphabet du nigaud* (12); l'*Almanach du corbeau* (13); *Pour deux liards d'esprit* (14); *Vénus et Adonis*, par Guillaume Shakspeare, gentilhomme; *A bas la chemise* (15); *Prière de Percie Bourse-Vide* (16); *Nouvelles de l'Enfer* (17); *les Sept Péchés de Londres* (18)! Quelques gentilshommes se munissent d'un in-12 (19), pour passer le temps pendant les entr'actes. Vous pouvez les imiter; il ne vous en coûtera qu'un Teston,

et vous vous laisserez emporter par cette foule, entre la bourgeoise vêtue de serge et la courtisane étincelante de pierres fausses.

Si ces gens habillés, ces artisans *unwashed* (20), ces apprentis insolens, vous déplaisent, si vous voulez être de bon ton; mêlez-vous aux acteurs, aux habitués et aux auteurs; suivez-les, entrez dans la salle par la même porte qu'eux. La canaille seule dépose son shelling, ses six sous, ou même son penny (21) dans la boîte du receveur, homme vêtu de noir, que vous voyez debout à l'entrée principale (22), son escarcelle à la main.



## § II. — INTÉRIEUR DU THÉATRE.

Thomas Nashe, le cicerone. — Les trépiéds. — Les gentilshommes de l'escabeau. — Les understanders. — Burbadge. — Le Prologue.

Mais il vous faut un guide, et je vous conseille de choisir Thomas Nashe, l'auteur satirique, que je vois là-bas, et qui, dans ses nombreux pamphlets, a peint avec une causticité bilieuse et

puissante les mœurs et les hommes de son temps. C'est lui que nous laisserons parler et vous conduire. Aussi bien la plupart des détails qu'il va vous donner se retrouvent dans ses Œuvres légères, fort rares aujourd'hui, et aussi spirituelles que cyniques.

« C'est aujourd'hui, nous apprend-il, une représentation extraordinaire, et le prix est double, selon l'usage (23). Entrez vite, car il ne restera plus de *trépieds;* ce sont ces petits escabeaux de bois à trois jambages qu'un valet de théâtre loue aux gentilshommes pour la somme surérogatoire d'un shelling, et qui leur servent à embarrasser de leur présence le lieu de la scène. Nous ferons de même (24). Dépêchez-vous; il n'en reste plus que trois, et les habitués trop tardifs seront forcés de s'asseoir par terre. Ayez bien soin de ne donner votre argent que lorsque vous tiendrez le trépied fatal (25). Le valet est sujet à caution. Aussi les hommes prévoyans font-ils apporter par leur page le siége dont ils veulent se servir.

» Vous entrez par la salle de répétition ou *tiring-room;* soulevez ce rideau de fond, qu'on appelle *traverse;* vous voici sur la scène; elle est garnie

de nattes, ce qui est extraordinaire. Communément, des feuilles et des branchages jonchent le sol (26); mais ce jour-ci est un grand jour, et l'on n'a rien épargné.

Déjà l'intérieur du théâtre est rempli de monde: coutume fort gênante pour les acteurs et humiliante pour la roture; mais on n'a pas pu abolir ce privilége des seigneurs, qui en abusent, comme vous allez voir. Tout est obscur autour de nous; la toile n'est pas tirée. Le rideau qui nous sépare du public, nous, placés sur la scène que vont occuper les acteurs, vous cache une autre scène assez piquante, dont le bruit tumultueux arrive jusqu'à vous. Ne vous étonnez pas de ces discordantes clameurs; ce n'est rien encore. Tenez votre chapeau prêt à vous protéger contre les projectiles que l'on nous lance, et qui déchirent quelquefois le rideau; tuiles, pommes, cailloux volent déjà : le peuple s'impatiente (27); et les gentilshommes qui nous entourent soulèvent de temps en temps la toile pour répondre à ces attaques par des injures et des projectiles lancés d'une voix criarde et d'une main ferme.

» Voici quelle est la disposition du théâtre. L'ex-

térieur en est hexagone; et l'intérieur, circulaire. La scène où vous vous trouvez est séparée du parterre ou *cour* (28) par une grille à hauteur d'appui (29) et par un rideau. La *cour* (*yard*) où se tiennent debout ces gens qui font maintenant tant de bruit, est exposée à toutes les intempéries de l'air. Ces messieurs, toujours debout, s'appellent en style de coulisses, les *understanders* (30), « les hommes du dessous, » le *parterre* : jeu de mots qui indique à la fois leur situation, et implique une raillerie assez amère contre leur jugement, *understanding*. La scène est protégée par ces deux petits toits en auvent, que vous avez aperçus au dehors. Le reste du théâtre est découvert.

Il existe entre les *understanders* et les *gentilshommes de l'escabeau* une guerre acharnée, souvent meurtrière. Mais silence! voici le valet qui suspend au-dessous du rideau, en dedans, l'écriteau qui indique le lieu de la scène : LONDON (31). Un autre attache à la vieille tapisserie une toile qui représente à peu près une fenêtre; vous devez supposer que c'est une maison. Cet homme, dont un manteau de velours noir couvre les épaules, c'est le *Prologue* (32). Le velours

noir et le prologue sont inhérens et inséparables.

» Richard Burbadge, le meilleur acteur de ce temps, et qui joue le rôle du cardinal Wolsey dans la pièce que nous allons entendre, est cet homme à demi vêtu, qui, traversant la double haie de nos gentilshommes, vient de passer sa tête à travers la fente du rideau qui doit se séparer et s'ouvrir des deux côtés de la scène, quand la pièce commencera. Ces hurlemens de joie que vous entendez, c'est la salutation du peuple qui a reconnu son acteur favori (33). Tous les chapeaux sautent en l'air. *Vive Burbadge! vive l'*ATLAS *du Globe!* crie un jeune seigneur qui fait de l'esprit (34). Assurément il y a autant de drame dans l'auditoire que l'on en peut mettre dans une pièce.

» Ces deux loges pratiquées dans le théâtre même, et sur ses deux ailes, renferment les musiciens (35); ils sont au nombre de dix : c'est la meilleure troupe de Londres. La plupart italiens, et au service de Sa Majesté, ils doivent à leur art une sorte d'impunité qui révolte les gens graves. Ce vieux violoniste, que vous apercevez, a séduit une jeune fille de la cour que l'on a trouvée dans son lit, et l'affaire a été assoupie par l'inter-

vention de quelques grands seigneurs influens (36).

» Mais la trompette a sonné trois fois, c'est le signal accoutumé, le rideau s'ouvre. L'acteur du *Prologue*, sa branche de laurier à la main, s'avance vers la grille ou rampe de fer; le calme se rétablit peu à peu. Quand nous aurons entendu le prologue, nous nous occuperons de l'auditoire. »

LE PROLOGUE AU PUBLIC (37).

« Je ne viens plus vous faire rire; aujourd'hui ce sont choses graves, puissans intérêts, affaires d'état, ce que le monde a de plus sérieux; d'amères douleurs, des réalités qui rident le front, de nobles scènes qui mouillent les yeux; voilà ce que nous vous présentons.

» S'il y a de la pitié dans votre âme, vous pouvez donner à ces malheurs une larme, le sujet en est digne. Ne venez-vous acheter qu'un plaisir vrai, ici vous ne trouverez que la vérité; ne venez-vous voir qu'une ou deux scènes pompeuses, vous serez satisfaits. Un peu de patience seulement; deux heures vont se passer; ne regrettez pas votre shelling. Il s'écoulera riche de splendides spectacles.

» Quant à vous qui ne demandez que licence, folie et cliquetis d'armures, vous, amoureux du fou antique, aux paremens jaunes, à l'habit de cent couleurs; je vous en avertis, vous serez déçus. Mes bénins auditeurs, sachez-le bien : confondre cette réalité choisie avec les inutiles spectacles où il n'y a que bouffons et batailles, ce serait nous accuser de sottise et vous-mêmes d'ignorance. Au nom du ciel donc, vous, les plus intelligens et les plus sages des auditeurs que Londres renferme, prêtez-vous à ce que nous voulons faire de vous; soyez tristes : les nobles personnages de notre histoire, ils revivent, ils vont paraître. Pensez-y bien, ce sont eux, eux-mêmes, de retour; grands comme jadis, comme autrefois puissans, suivis, caressés, enviés de la foule, assiégés d'amis... Un seul moment... vous verrez cette grandeur se heurter et s'anéantir en une affreuse misère. Riez ensuite, si vous en avez le cœur! »

## § III. — L'AUDITOIRE.

L'auteur de la comédie. — Ce que valait une tragédie en 1613. — Quarante mille drames en deux ans. — Le tabac et les pommes. — Les bourgeoises qui fument. — La jeune courtisane. — Le capitaine. — Le fat. — L'auditoire assis. — L'auditoire par terre. — La révolte. — La reine n'est pas rasée. — La pièce commence.

Le Prologue se retira ; un murmure s'éleva de cette foule bigarrée. Elle n'applaudit pas ; on n'applaudit guère le génie ; il étonne, on l'estime, on ne sait comment le juger : on passe outre.

« L'auteur de la pièce, reprit Nashe, est un nommé Guillaume Shakspeare qui depuis deux ans s'est retiré à la campagne, et qui ne manquait pas de talent; mais les connaisseurs estiment bien plus ses poèmes érotiques (38) que ses drames. Une pièce de théâtre n'est qu'un vain amusement. Nous voyons avec plaisir ces représentations scéniques, mais nous les prisons fort peu; Ben Johnson s'est donné récemment un grand ridicule, en faisant imprimer ses œuvres dramatiques sous le titre insolent d'Ouvrages, *Works* (39). On ne paie une pièce que six, sept ou huit livres

sterling (40) : quelquefois on accorde à l'auteur le bénéfice d'une seconde représentation (41); aussi nos auteurs sont-ils pauvres et nos acteurs riches.

» Qu'est-ce en effet qu'une pièce de théâtre? la chose du monde la plus facile à faire. On a imprimé depuis deux ans quarante mille exemplaires de ces pièces (42). Le peuple en est avide; mais il ne fait pas le moindre cas de ceux qui les écrivent. Aussi ne se gênent-ils guère. Ils pillent, ils volent, ils traduisent, ils amplifient, ils mettent en scène le ciel, la terre, l'enfer, ce qui est, ce qui n'est pas, l'évènement d'hier, chroniques, contes, romans (43). Ils se jouent de tout; et pourvu qu'ils nous amusent, nous ne leur en demandons pas davantage. Ce Shakspeare, dont je vous parle, n'est pas dénué de tout mérite, il s'est fait quelque réputation parmi les mille et un auteurs dramatiques de notre époque. Je vous conterai ses aventures (44) que je tiens de Burbadge, son camarade; auparavant achevez l'examen de la salle, profitez d'un moment pendant lequel le rideau ouvert nous laisse voir librement et la scène et les spectateurs

» Admirez ce pêle-mêle de têtes chauves, cré-

pues, chevelues, de tous les âges, qui ondulent comme les cimes de la forêt, et tous ces costumes différens qui distinguent les différens états. Scène pittoresque, n'est-ce pas?

» Le parterre ressemble à un trou profond creusé au-dessous du théâtre et les têtes des *groundlings*, *understanders*, « propriétaires fonciers, têtes basses, auditeurs de fondation » (tels sont les noms que les seigneurs leur donnent), s'agitent sur une ligne parallèle à nos genoux. On aperçoit au-dessus de leurs têtes le ciel de juin, tout éclatant de lumière, et le petit drapeau de soie qui flotte dans sa gloire. Parmi ces *understanders*, ce ne sont que manteaux de cuir, vestes de bouracan, surtouts de poil de chèvre, capes de *perpetuana* ou d'étoffe sempiternelle, bonnets plats et pourpoints de serge noire.

» *Gad's lid! Gad's eye! God damn!* tous les jurons qui blasphèment Dieu, dans toutes les parties du corps qu'on lui attribue, retentissent et se croisent; les seigneurs qui nous entourent font la moue au peuple et rient à sa barbe : voici les clameurs qui recommencent. Les *understanders*, les gens du parterre, les *cas-*

*seurs de noisettes* (45), ne nous épargnent pas, comme vous voyez, et la scène est couverte des débris de leur festin improvisé, de pelures d'orange, de bouchons, de fragmens de saucisson et de cailloux. Les marchands de pommes, de tabac et de vin (46), cherchent à dominer ce tumulte : *Pippin, pippin! nuts, nuts! Canary-wine! tobacco-pudding!* Les uns fument, les autres jouent aux cartes, d'autres trinquent ensemble. Au-dessus du *Yard* ou de la cour, sont deux rangs de loges où l'on se permet à peu près la même récréation. La fumée du tabac, les vapeurs du vin s'exhalent et forment un tourbillon épais qui s'élève en colonne torse au-dessus du théâtre ouvert par le haut. Ces dames qui fument sont des bourgeoises de la cité (47), des *femmes de fil d'archal*, comme on les appelle (48); elles conservent leur masque, et sous ce voile de soie on voit passer le tuyau de leur pipe. Tournez-vous un peu; ce gros homme aux sourcils épais et froncés est une des réputations de notre temps : c'est Ben Jonhson (49). Il a coutume de se pencher en dehors de la galerie pour se montrer au peuple : fils d'un maçon, autrefois maçon lui-même, puis soldat,

homme savant, et dont on rit parce qu'il met de la science dans ses pièces.

» Plus loin, cette femme éclatante de parure mérite votre attention. Son nom, que lui a donné quelque jeune seigneur érudit, est Amanda; son métier est de faire plaisir aux gens. Elle brille à Londres entre toutes les femmes de sa profession. Admirez sa vaste fraise, sa chaîne de Venise, son collier de *pomander* (50), sa taille svelte, son gorgeret de velours bleu, son éventail de plumes *à miroir*. Thomas Cranley, mon ami, long-temps son amant et sa dupe, a écrit sa vie en fort jolis vers. Vous la verrez demain sous le costume d'une bourgeoise, le petit bonnet de velours rond sur la tête; après-demain, vêtue comme une étrangère, et le jour d'après comme une princesse(51). Les gentilshommes qui nous entourent l'interpellent à haute voix; mais il faut aussi que je vous les fasse connaître. Voici Southampton, le protecteur et l'ami constant de Guillaume Shakspeare (52) : c'est lui qui lui a conseillé d'écrire ses drames historiques; les autres sont des fats de la cour. Tenez, en voici un qui entre; examinez-le : la caricature est complète (53).

» Il a eu soin de ne se montrer qu'après le prologue pour trouver le rideau ouvert et faire admirer son costume magnifique. Il se glisse derrière la tapisserie; paraît, le feutre sur le sourcil et la plume d'autruche sur l'oreille, son escabeau à la main droite, son teston (prix de sa place) élégamment suspendu entre deux doigts de sa main gauche; salue le parterre du nom de *canaille*, s'assied, tire son épée, rapproche, au moyen de la lame de son arme, une bougie allumée à peu de distance(54), demande sa pipe à son page, et s'étend insolemment, aux cris des *understanders*, immobile sous la pluie d'oranges et de pommes qui l'accable.

» Vous en voyez une vingtaine d'autres, étendus à terre, parce que les escabeaux ont manqué (55). Ils jouent aux cartes, et dissertent sur les différentes manières de fumer. Leurs pieds alongés s'avancent jusqu'au milieu de la scène. On crie, on les maudit; ils s'en embarrassent peu et continuent. Celui-ci, le poignard sur la cuisse, au manteau noir, bariolé de ganches d'or transversales (56), aux manches pourpres en ailes, profondément tailladées, au chapeau pointu, que

surmonte un panache de dix couleurs, c'est *Brisk*, le héros de la mode. Son page est derrière lui, qui charge sa pipe (57). On le connaît et on le nomme; il tire de sa poche quelques angelots qu'il jette au peuple en lui criant : *Au diable la monnaie* ! On se bat dans l'*Yard*, pour recueillir l'argent semé. Les bourgeoises demandent : « Quel est ce jeune gentilhomme? » Il laisse tomber son manteau de cinquante guinées, découvre son beau pourpoint bleu, broché d'argent, ses chausses de velours noir, et expire tranquillement au nez de ses admiratrices roturières la fumée du tabac. Voilà le bon ton.

» Ce balcon placé au fond du théâtre, et sur lequel un rideau est étendu, sert à représenter les montagnes, le toit des maisons, les fenêtres où se placent quelquefois les acteurs (58). Au-dessus est la *traverse*, rideau qui s'ouvre assez souvent pour laisser voir le fond de la scène. C'est entre la traverse et le mur que l'on joue la tragédie ou interlude, placée dans la pièce d'*Hamlet*. C'est là que l'on place le lit de Desdemone, c'est sous le rideau de la traverse que l'on cache les objets hideux, que l'on dépose les cadavres tués sur la scène.

» Pendant que nous parlons, nos *understanders* perdent patience ; l'intervalle qui sépare le prologue du premier acte a semblé trop long; matelots, bateliers, cordonniers, bouchers, apprentis, menacent de recommencer le pillage du théâtre, ce qui leur arrive assez souvent, et je ne m'étonnerais pas de les voir monter sur la scène pour châtier les acteurs, détruire la salle et mettre en fuite la troupe comique (59). Il n'y a pas d'année où cet intermède n'ait lieu. »

Cependant Burbadge s'avance l'air humble et contrit. « Gentilshommes, dit-il aux *understanders*, pardonnez ce retard involontaire, la reine Catherine n'est pas *rasée* (60), elle va l'être.

A ces mots vous eussiez vu tout le tumulte s'apaiser et un rire fou s'emparer des furieux. « Les rôles de femmes, reprit Nashe, étaient tous confiés à des adolescens que l'on payait beaucoup plus cher et qui, devenus nécessaires, se faisaient attendre.

» Mais j'aperçois le souffleur (61) : le barbier de la reine a terminé son œuvre; le cor, le violon, le luth et la basse de viole ont joué un so-

lennel andante (*solemn dump*) : laissons passer le premier acte. J'ai hâte de vous raconter mes anecdotes sur Shakspeare (62), auteur de la pièce, sur ses amours, sur sa vie, sur ses malices d'auteur, anecdotes que je tiens de bonne source et qui ne manqueront pas de vous intéresser. »

## § IV. — LE PREMIER ACTE.

**Les haillons du théâtre et la pompe de la poésie. — Wolsey. — Henri VIII. — Anne de Boleyn.**

Connaître les amis, les maîtres, les serviteurs de Shakspeare, vivre avec eux, c'est approfondir ses œuvres. Quel homme de génie vécut dégagé de sa nationalité et de son époque? Vous qui n'avez pas entendu jargonner les fats de la cour d'Élisabeth, comment comprendriez-vous le fat-pédant d'*Hamlet*, le *Parolles*, le *Mercutio*, le *Benedick*, les *Clowns* de ses comédies? Ce qu'il y a de grossier, de spirituel, de brillant, de recherché, dans ce dialogue étincelant, n'a pas besoin d'autre explication qu'une soirée passée au milieu de ses auditeurs accoutumés. Leurs costumes et leurs mœurs

vous initient à leurs idées; leurs idées éclairent les créations du poète. L'Allemand Jean-Paul l'a dit, avec cette sagacité originale qui lui est propre : *Vous qui approfondissez les œuvres de l'art, venez observer la foule qui les a vues naître ; cette masse d'hommes vivans, avec leurs habitudes et leurs folies sans nombre, ce sont les* NOTÆ VARIORUM *qui commentent la poésie* (63).

Restons donc en face de la canaille du parterre, qui, debout à nos pieds, vêtue de pourpoints de *fustian* et de houppelandes velues, siffle et miaule à grand orchestre ; restons assis au milieu des beaux seigneurs en chapeaux de castor et en écharpes de soie qui garnissent la scène du Globe, au moment où un dialogue entre deux courtisans (Norfolk et Buckingham) commence l'exposition de la tragédie, intitulée *Henri VIII* dans nos éditions modernes, mais annoncée aux understanders du Globe sous le titre (64) de *Tout est vrai* (*All is true*).

Ces acteurs sont vêtus avec la même recherche que les seigneurs dont nous sommes entourés (65). La splendeur des habits contraste avec cette vieille tapisserie du théâtre (66), les costumes du

temps de François Ier sont exacts, le satin et les paillettes y abondent; l'un d'eux décrit à l'autre la magnificence du champ du drap d'or. Dans ce pauvre théâtre du globe, si dénué de parure, la baguette poétique fait naître l'or, étinceler le diamant, chatoyer la moire, rouler les perles et les rubis; opulence orientale qui saisit votre pensée, à défaut des yeux de votre corps, et s'augmente de l'indigence réelle qui vous environne. Étonnez-vous de cette merveille; l'auteur, forcé de suppléer à tout, fait ressortir sa description magnifique sur le fond obscur de la scène, la pompe de son vers lyrique dans cette salle chétive, sur les haillons de son théâtre la pourpre de sa poésie.

LE DUC DE NORFOLK (67).

« Vous n'avez pas vu ces fêtes; vous avez perdu ce qu'il y a d'éclatant dans la gloire terrestre. Ces deux magnificences accouplées dépassaient ce que l'imagination peut inventer. Chaque jour s'élevait au-dessus du jour écoulé; chaque lendemain faisait honte à la pompe de la veille, et le dernier les éclipsa tous. Aujourd'hui les Français étince-

lans de pierreries, tout or, toute soie, demi-dieux terrestres, nous écrasaient de leur splendeur. Demain l'Angleterre avait l'avantage, et reparaissait plus orientale que l'Orient. Il fallait voir chaque seigneur, sous son armure, briller comme une statue d'or, et les nains et les pages resplendir comme leurs maîtres, et les grandes dames, si délicates et si mignonnes, ployer sous le double faix de leur orgueil et de leur parure; les deux rois, égaux de splendeur, astres jumeaux, confondre leurs rayons par leur présence, ou se faire oublier l'un l'autre, lorsque l'un des deux s'absentait. Il n'y avait pas de langue calomnieuse qui osât remuer, pas d'œil qui ne fût ivre de ces spectacles; puis il fallait voir le tournoi, et les hérauts d'armes, et les prouesses de chevalerie qui furent faites. La vieille histoire de nos romanciers a cessé d'être fabuleuse; oui, je croirai désormais à tout ce que les conteurs nous rapportent. »

La causerie des lords Buckingham et Norfolk continue, varie, se promène entre tous les sujets, et dans son jeu rapide elle nous reporte au règne de Henri VIII dont elle met sous nos yeux tout le

mouvement. C'est bien le babil des gens de cour, respectueux pour le monarque, jaloux, caustiques, acérés contre la faveur. Nous voyons poindre et grossir l'orage dont le cardinal Wolsey sera victime. Tout ce qu'il a fait est blâmé. Une haine impuissante et sourde, une terreur profonde règne dans les discours de ces nobles. Mais voici venir Wolsey lui-même, *le plus hardi des mauvais hommes* (68), comme dit Shakspeare. Il entre suivi d'une escorte presque royale; le directeur du théâtre a eu soin d'emprunter des costumes à la garde-robe de la cour (69). Il aperçoit Buckingham et Norfolk, et passe, leur lançant un regard de mépris. Déjà nous avons ici tout le drame, tout l'intérêt, sans exposition, sans effort, par un art profond, naïf, celui du génie.

Le peuple qui écoute la pièce ne saisit point ces finesses de l'art; mais ce qu'il y a de pompeux dans la poésie éveille en lui un énergique sentiment; il y assiste comme à une procession de costumes; symbole de l'autorité, c'est-à-dire de la force, *le costume* est vénérable pour le peuple. Il se souvient aussi de ce grand nom du cardinal Wolsey, nom qui faisait trembler les

seigneurs et la roture à l'égal de celui de Richelieu un siècle après. L'intérêt est pour lui dans ces livrées qui environnent le cardinal, dans ces estaffiers qui le suivent, dans cette robe rouge si puissante au moyen âge. Il regarde, écoute, se tait.

Un seul regard de Wolsey vous a dit ce qu'il allait faire de Buckingham : notre acteur Burbadge représente avec talent le *cardinal-ministre.* La vengeance et la mort étincellent dans ce coup d'œil. Wolsey sort après avoir donné quelques ordres; les courtisans, débarrassés de sa présence, reprennent leur conversation interrompue; ils continuent de maudire le pouvoir qui les écrase et qu'ils ne peuvent secouer; ils s'animent contre le vice-roi despote, dont le caprice souverain obéit à un caprice plus redoutable ; leurs accusations, leurs plans, leurs murmures, leurs espérances, exprimés avec réserve par Norfolk, avec impétuosité par Buckingham, vous laissent entrevoir non seulement l'Angleterre, mais l'Europe, la vassalité, la féodalité étouffées par la main de Henri. François Ier apparaît sur le dernier plan : les com-

munes agenouillées devant les seigneurs ; les seigneurs frémissant sous Wolsey ; Wolsey maître et esclave, autre Séjan d'un autre Tibère ; c'est un tableau digne de Tacite ; et le drame roule, il court, il émeut déjà : il attache, dès le premier acte, cette foule peu littéraire, sans que l'observation philosophique s'y montre, sans qu'elle s'en exile jamais.

Le coup d'œil lancé par Wolsey n'était pas un vain présage ; à peine l'éclair a brillé, la foudre tombe. Buckingham est arrêté. Voici l'officier de justice, l'avant-coureur du bourreau, l'envoyé du cardinal ; on conduit le lord en prison. Comme ce peuple d'*understanders* est attentif et pénétré ! Il sait si bien que ce ne sont pas des fictions de poète.

Ce peuple a vu décapiter Marie Stuart et le comte d'Essex, il n'ignore pas que la seconde représentation des mêmes scènes peut avoir lieu. Nation turbulente et asservie, qui se révolte contre des acteurs trop lents à tirer le rideau, et pour se rendre au spectacle, passe tranquillement devant quinze têtes sanglantes (70) plantées sur la tour de Londres ; religieux trophées d'Élisabeth, digne fille de Henri VIII !

Admirez la naïveté de cette époque! Sous les yeux d'un pouvoir qui ne pardonne jamais, Shakspeare calque ce pouvoir dans un temps où l'auteur qui déplaît risque ses oreilles, ses poings et sa tête; Shakspeare plus hardi que Tacite, jette la vérité nue sur le théâtre en face du grand-chancelier et de l'exécuteur des hautes-œuvres!

Écoutez ces tristes adieux de Buckingham enchaîné :

BUCKINGHAM.

« Allons; mon intendant est un traître! Ce cardinal gigantesque (71) lui a fait voir de l'or, mes jours sont comptés! Me voici, pauvre ombre de lord Buckingham! mon astre est éclipsé, ma vie se perd sous un nuage. Seigneur, adieu!... » (72).

Mais la cour, les intrigues secrètes d'un palais au XVI^e^ siècle, doivent nous être dévoilées; Shakspeare l'a dit sur l'affiche : *All is true*, « Tout ceci est vrai. » Une corde qui se détache du cintre, fait descendre une tablette qui cache le premier écriteau; les lettres de carmin, peintes sur cette nouvelle planche de couleur blanchâtre, nous apprennent en quel lieu nous sommes; on y lit :

COUNCIL-CHAMBER (*Chambre du conseil*).

Une mauvaise table est traînée sur le théâtre ; et le roi entre, environné de ses conseillers, appuyé sur l'épaule de Wolsey. Le voilà, ce roi qui portait une âme brutale dans un corps de géant : sultan scrupuleux et barbare, métaphysicien et sensuel, mystique et implacable ! Il y a dans la salle des vieillards qui ont vu ses derniers ans et qui le reconnaissent; ils frémissent. Wolsey s'assied à ses pieds, fier, sombre, attentif; il est étendu sur un coussin de velours rouge.

A peine est-on placé, un bruit se fait entendre : *Place pour la reine !* Catherine, vêtue de deuil, couronnée, mais suppliante, se jette aux pieds de son maître et de son mari. Organe de l'Angleterre opprimée par Wolsey, elle apporte à ce terrible monarque les doléances de son royaume. Dans quelle autre scène, dites-moi, la pétition est-elle devenue plus sublime ? Une épouse, chaste et timide, vient affronter ce roi, épouvantail pour son peuple qu'il spolie, et pour ses favoris qu'il gorge de richesses ! Elle vient intercéder en faveur de sujets misérables : elle risque tout, et tout lui sera enlevé, l'amour de son mari, la couronne, le repos, la vie ! Le caractère de la

Femme, dans son développement naturel, dans l'élan de la pitié charitable, ne fut jamais placé sous un plus beau jour :

CATHERINE, *à genoux, et que le roi veut relever.*

Non, je reste à genoux ; car je suis suppliante.

HENRI.

Levez-vous ; votre place est ici, près de moi.
Vous partagez le trône et le sceptre d'un roi,
Madame ! Sur mon cœur votre puissance est grande.
La grâce qu'aujourd'hui votre bouche demande
Recevez-la, d'abord comme un don de ma main,
Puis comme un droit acquis au pouvoir souverain.
Quel est votre vouloir?

CATHERINE.

Sire, aimez votre trône !
Ne laissez point pâlir l'éclat de la couronne.
C'est ma requête.

HENRI.

Bien, madame, on vous entend.
Continuez.

CATHERINE.

Hélas ! chaque jour on m'apprend
Que de nouveaux griefs font gémir l'Angleterre,
Que d'énormes impôts y sèment la misère ;
Roturiers, grands seigneurs, fermiers, marchands, bourgeois,
Tout le monde s'agite et se plaint à la fois.

La vieille loyauté, tristement expirante,
Sous les exactions se débat palpitante.

(*A Wolsey, en se tournant vers lui.*)

Écoutez ! Monseigneur, c'est vous seul, oui, c'est vous
Que le peuple irrité nomme dans son courroux.
Sur vous tombe d'abord ce terrible anathème ;
Mais il n'épargne pas, Seigneur, le roi lui-même.
La douleur, au front pâle, au langage effronté,
De son reproche amer flétrit la royauté,
L'antique dévoûment diminue et chancelle ;
Oui, ce peuple loyal est à demi rebelle.

. . . . . .

. . . . . .

WOLSEY.

Pourquoi sans me juger flétrir ce que j'ai fait ?
Ces beaux historiens, chroniqueurs de ma vie,
Dans ses motifs secrets l'ont-ils approfondie ?
Sans savoir qui je suis, ils réclament mon sang.
C'est le sort des vertus et le malheur du rang.
Des monstres de la mer, comme l'on voit l'armée
Suivre au loin le vaisseau, dévorante, affamée ;
Ils s'attachent à moi. Leur proie est le pouvoir ;
Vais-je, lâche et soumis, fléchir dans mon devoir ?
Paralyseront ils un acte nécessaire ?
Vais-je croiser les bras, afin de leur complaire ?
Ne connais-je donc pas leurs secrets, leurs détours,
L'art d'empoisonner tout, la science des cours ?
Qu'ils suivent leur chemin, moi je suivrai ma route (73) :
Je servirai le roi.....

Ainsi continue ce grand procès. La reine accuse: Wolsey se défend. C'est alors qu'il faut entendre ce *Ah!* de Henri VIII, cette particule qui retentissait comme un tonnerre, et les interrogations pressées du monarque, et ses exclamations qui font deviner son naturel implacable. Il faut assister à cette captieuse défense de Wolsey, dont l'art profond est de compromettre le pouvoir dans ses crimes, dont la ruse triomphe de l'irritation du roi, et déjoue les efforts de la reine. Elle demande en vain la grâce de Buckingham; l'intendant dénonciateur comparaît devant le monarque; espion vil, dont la bassesse sert de pivot à cette partie du drame. C'en est fait; l'espion est écouté : Buckingham mourra; la reine est perdue; Wolsey reste aux pieds du roi, plus puissant que jamais.

A cette grande scène politique, mue comme la plupart de ces farces lugubres, par de misérables ressorts, succède une scène d'intérieur; un autre coin du palais se dévoile; l'écriteau vient de changer. Voici des courtisans d'espèce ordinaire, non plus des gens de parti et de cabale qui jettent leur vie et leurs domaines pour enjeu dans la lutte des intrigues; mais des hommes de soie et

de tabis, comme dit Shakspeare, effleurant tout dans leur babil léger, admirateurs du crédit, adorateurs de la fortune, parlant modes, chevaux et femmes, au pied de l'échafaud où leurs égaux périssent. Ils vont à la fête que donne ce soir le cardinal. Dans ce grand mouvement, ils n'aperçoivent qu'une fête; ils ne voient en Wolsey que sa grandeur extérieure; ils admirent d'avance le repas splendide qu'il donne, et qui va signaler le nouveau bail de sa faveur ressuscitée.

LOVELL.

Votre seigneurie est invitée chez le cardinal?

CHAMBERLAIN.

Oui. Ce sera un magnifique festin, la fleur des dames et des chevaliers, tout ce qu'il y a de beauté et de noblesse dans le royaume.

LOVELL.

Pardieu! cet homme d'église est d'une générosité sans bornes, d'une magnificence sans égale; sa main est prodigue et libérale, et verse les trésors comme la terre donne ses fruits.

CHAMBERLAIN.

Assurément c'est un noble seigneur, on ne peut dire le contraire.

LOVELL.

Généreux, très généreux; ses fêtes sont splendides.

CHAMBERLAIN.

Ma barque est à votre service. Allons, le temps nous presse (74).

La cour s'est montrée à vous dans sa frivolité, sa terreur, ses caprices, ses embûches; la voici dans sa pompe et sa splendeur. Le peuple, qui a écouté avec intérêt la bonne Catherine parlant en faveur des communes, et qui ne sait trop s'il doit aimer ou détester ce Wolsey, si brillant, si fier, si haut, si habile, attache toute son âme au spectacle brillant qui termine l'acte.

La traverse (75) ou rideau de fond s'entr'ouvre; on voit une table chargée de mets et de candélabres; on lit sur l'écriteau accoutumé :

YORK-PALACE.

Vous êtes chez Wolsey, dans son palais d'York, où il reçoit et traite avec une magnificence toute *princière* les grands seigneurs qui eussent applaudi à sa chute et qui flattent son pouvoir. Vous entendez les légères reparties, les conversations élégantes, mais inoffensives et toutes superficielles,

qui retentissent à la table du cardinal. Anne de Boleyn est là, déjà coquette, déjà remarquée, et joyeuse des hommages de plus d'un seigneur. Bientôt Henri VIII, masqué, vient rendre visite à son favori. Cet homme, à la gaieté lourde et impétueuse, à la théologie de bourreau, à la tendresse de tigre, se mêle joyeusement à la fête. Il danse, il est galant, il est jovial, il rit, il veut que l'on rie : il a vu Anne de Boleyn ; ses désirs se sont allumés.

HENRI.

Mylord chambellan, venez-ci, je vous prie. Quelle dame est-ce là?

LE CHAMBELLAN.

Sire, c'est la fille de sir Thomas Bullen, vicomte de Rocheford.

HENRI.

Par le ciel! c'est un beau morceau. Mon cher cœur, je serais un roi sans chevalerie si je vous choisissais pour la danse sans vous demander l'accolade.

Pauvre Catherine !

## § V. — DÉTAILS DE MŒURS.

Assistans. — La grande cuve. — Sir Harrington. — Brûlez du genièvre. — Le prédominante et les avant-postes. — L'euripe, le whiff et l'ébullition cubéenne. — Les barbes. — Les chemises de dentelle. — Le savant. — Le critique. — Vie de Shakspeare. — Anecdotes sur sa vie. — Ses aventures galantes. — Sa mélancolie. — Accusation contre son caractère. — Sonnets. — Richard III.

L'acte est terminé; le rideau reste ouvert. « N'avez-vous pas remarqué près de nous cet homme grave, qui prenait des notes avec une attention si scrupuleuse, et chargeait ses tablettes (76) de vers empruntés au drame? C'est un critique de profession, un savant, ce que l'on nomme de ce temps un *useur de chandelles* (77). Observez-le; c'est encore un caractère à connaître. Il n'écoute un drame que les bras croisés (78), le chapeau sur les yeux, l'air sombre et préoccupé; tantôt, si le passage lui plaît, saisissant ses tablettes; tantôt branlant la tête et poussant un long miaulement qui témoigne sa sévérité d'aristarque (79). Le critique n'a miaulé qu'au plus beau passage, pendant le discours de Catherine, qui lui a semblé

trop simple. Quelquefois il fait mieux, il quitte le théâtre au milieu de la pièce, et témoigne bruyamment, par la violence de son départ, l'anathème qu'il jette sur l'ouvrage.

Replacez-vous sous la direction de Thomas Nash pendant qu'on se prépare à jouer le second acte. « Le tumulte recommence. On joue autour de vous au *tick-tack* et à la *fayalle*, deux espèces de trictrac fort compliquées. *Cavaliero* Shift, celui dont le pourpoint brillant et râpé touche au vôtre, le Panurge de notre pays, est un homme fort adroit dans tous les jeux; il est escroc, bateleur, professeur de belles manières et d'escrime. Prenez garde à vos poches (80). Il gagne dans ce moment-ci l'argent de M. Fastidious, jeune seigneur mélancolique, euphuistique et pétrarchisé, qui frise sa moustache, la relève avec un peigne d'or, se contemple dans le petit miroir placé au fond de son chapeau(81), et joue avec les cure-dents que son page lui présente dans une boîte d'argent. La canaille, que ces airs impatiente, ne le ménage pas. *Burgullian*! *Coneycatcher*! *Viliaco*! *Camuccio*! *Bragadoccio*! *F...*! *Nupson* (82)! injures qui n'ont point de sens, et

composent un admirable dictionnaire d'inexplicables grossièretés, retentissent de côté et d'autre. Les seigneurs disent leurs injures en italien; le peuple leur répond en bon anglais.

» Vous vous étonnez de la détestable odeur qui s'est répandue dans la salle; portez vos regards vers cette immense cuve (83), vers laquelle la foule se dirige; réceptacle immonde, adossé au parterre, et qui sert à l'usage commun; vous ne vous étonnerez ni de cette saveur infecte, ni des cris qui s'élèvent de toutes parts: *Brûlez du genièvre* (84)! Un petit réchaud est apporté sur la scène, et le genièvre brûlé mêle à cette atmosphère malsaine sa fumée lourde et pénétrante. On a essayé de faire disparaître cette sale et indécente coutume; les *terribles garçons* (85) s'y sont opposés: ce sont les plus mauvais sujets et les plus déterminés bandits de Londres, la plupart apprentis, grands amateurs de théâtre, et gens fort redoutables pour les acteurs.

» Sir John Harrington, qui proposa récemment de remplacer par quelque invention plus convenable ces tonneaux immondes, en usage dans le palais même de la reine, paya cher son audace

et son amour de la propreté. Élisabeth l'exila dans ses terres, pour avoir osé dévoiler cette circonstance ignoble et parler irrespectueusement du *privé* de son palais. Toute cette histoire, la suppression de l'ouvrage (86) publié par Harrington, l'emprisonnement de son libraire, le déluge d'esprit et de calembourgs dont ce fut le prétexte, formeraient un curieux fragment des annales du seizième siècle, si le sujet était moins dégoûtant, et si la déesse Cloacine n'en réclamait pas tous les détails.

» Détournons notre attention de cet objet peu agréable. La conversation de ces beaux seigneurs vous intéressera-t-elle? Écoutez-la un instant; elle est mêlée de mots italiens qui sont très à la mode, et vous vous instruirez de choses assez burlesques si vous prêtez l'oreille à ces discours, que Ben Johnson, s'il les entendait, ne manquerait pas de reproduire dans ses pièces.

» *Cavaliero Brisk*, écoute un peu!

» — *Œil de Dieu* (87)! je m'occupe de Saviolelta, que je vois là-bas, et je t'adjure de me laisser *in pace*.

» — Quoi! *paupière del Salvatore!* cette petite

bourgeoise à bonnet rond, vraie coque de noisette! *Oime signior!* bon pour la galerie à deux sous. Vois, *Carino* notre *Amanda*, dont la *rose* bleue est plantée dans mon oreille.

» — *Amanda!* fi donc! une *cockatrice!*...

» — Petit page, viens çà, ma *prédominante* tombe, accommode-moi donc...

» — Et toi, garçon, parfume un peu mes *avant-postes*, et redresse mon toupet (88)... Éloigne-toi maintenant; ton haleine va dégeler ma fraise.

Ce jargon vous fatigue. Cependant ces seigneurs sont la fleur de la cour. Voilà les paroles parfumées, *perfum'd words*, dont il faut faire usage Leurs pages viennent de jeter de l'eau de rose sur cette chevelure pointue, qu'ils appellent leur *prédominante* et leurs *avant-postes;* maintenant, las d'envoyer des baisers peu discrets aux dames de leurs pensées, ils entament une savante dissertation sur l'art de fumer. L'un tient pour l'*Ébullition Cubéenne*, l'autre pour l'*Euripe*, et le troisième pour le *Whiff*. L'*ébullition* consiste à faire séjourner long-temps la fumée dans l'estomac; l'*euripe* est une émission alternative de la vapeur par les narines et par la bouche; le *whiff* est un procédé

plus scientifique et plus complexe (89). Londres a ses professeurs de ce grand art. A ces bizarres frivolités il faut joindre la taille de la barbe ; c'est une affaire importante. Regardez autour de vous ; il y en a de toutes les formes : en grattoir, en lame de canif, en éventail, en haie vive, en pointe, en corne, en pinceau, en herse, en bêche, en T renversé. La plupart sont passées à l'empois, afin que leur forme se conserve. La barbe en T est aujourd'hui adoptée par tout ce qu'il y a de mieux. Ayez la barbe en T, un manteau de satin pourpre, une chemise de dentelle, travaillée, brodée, ouvragée comme un voile de Malines, de vastes ailes (90) aux épaules, une glace de Venise sur le feutre gris, une ceinture de velours brodée de perles, des bas fleur de pêcher, des bottes de cuir d'Espagne, à franges d'or, retombant comme les bords évasés d'une coupe antique ; des gants bruns, teints dans l'ambre gris ; des éperons dorés qui bruissent, de petites jambes minces (signe distinctif du gentilhomme), une rose de ruban dans l'oreille, deux énormes rosaces de cinq livres sterling chacune sur le coude-pied, une épée à pommeau d'argent, une culotte à lar-

ges *slops*, bleus, noirs et rouges, et un pourpoint tailladé, de couleur fauve ou bleuâtre, vous serez un homme accompli, un *galant à douze carats.* »

Mais Nash a promis de vous donner sur Shakspeare quelques anecdotes curieuses; laissez-le parler : il a connu le poète.

« Puisque vous me demandez, dit-il, quelques détails sur l'auteur de cette pièce, dont les beautés vous frappent, et dont vous exagérez le mérite, je vous dirai ce que je sais de lui.

» Voici bientôt deux ans qu'il a quitté la scène, qu'il a fort habilement exploitée comme acteur et comme auteur. Né à Stratford-sur-l'Avon, il est venu jeune et pauvre à Londres; et, comme tous ces jeunes écoliers qui accourent offrir à nos directeurs de théâtres leurs services intéressés, il a, pour quelques shellings, corrigé les pièces des vieux auteurs, composé des prologues, des épilogues, résumé des *jigs* ou intermèdes. Ses essais en ce genre eurent du succès. Les directeurs l'employèrent à l'envi. Il débuta comme acteur, plut au public, et jusqu'à l'année 1592 il se contenta de remettre à neuf les comédies et tragédies de ses prédécesseurs. On ne vit pas sans jalousie cette

réputation fondée sur des ratures et des vers ajoutés. Le vieux George Green l'attaqua violemment dans son pamphlet intitulé *Pour deux liards d'esprit*, tourna son nom en ridicule, et l'accusa de vanité, de plagiat et d'outrecuidance. C'est ainsi que l'on traite ceux qui ont le malheur de réussir. « Voyez, disait le vieil auteur, voyez ce parvenu, ce Shake-Speare, *geai paré de nos plumes*, embelli de nos dépouilles. Sous son costume d'acteur il y a un cœur de tigre. Il croit pouvoir lancer le vers tragique avec autant de force que le meilleur d'entre nous; c'est un *factotum* véritable, un (91) *shake-scene* (ébranle-scène) universel (92). » En dépit de ce mauvais calembourg, Guillaume Shakspeare du Shake-Scène publia des poèmes élégiaques qui eurent du succès, obtint une part de propriété dans les théâtres du Globe et de Blackfriars, et devint auteur en titre. En ce genre il ne fut pas toujours heureux. La chute de son drame intitulé *Périclès*(93)fut si bruyante et si complète, qu'elle est devenue proverbe; on dit « tomber comme *Périclès*. » La plupart de ses autres ouvrages réussirent. Il s'exerça dans tous les genres, et finit par amasser une fortune considérable, avec

laquelle il vit aujourd'hui dans la retraite et profondément oublié.

» La suavité de ses manières était remarquable (94); dans les ouvrages de ses contemporains vous ne le trouverez guère désigné que sous le nom du doux Shakspeare. Cependant on n'a pas vu sans jalousie la faveur particulière qu'Élisabeth et James lui ont accordée (94), et l'existence brillante et paisible qu'il mène aujourd'hui à la campagne. On lui a reproché son économie : « Sois frugal comme Shakspeare (95), dit un auteur de pamphlets dans ses *Conseils aux acteurs ;* ne laisse personne vivre à tes dépens, et vis à ceux de tout le monde. Quand ta bourse sera bien garnie des écus du public, achète-moi quelque bon manoir seigneurial, et va vivre comme un gentilhomme, maître suzerain de guinées bien trébuchantes. Tu serais venu à Londres sans souliers, tu peux un jour retourner chez toi chargé d'écus et d'honneurs. »

» Comme poète, j'admirerais assez son talent, s'il n'avait pas composé des drames pour vivre ; ce sont les drames qui l'ont perdu. Oh ! les belles poésies que *Vénus et Adonis* et *le Viol de Lucrèce*, et même un *Recueil de Sonnets* trop simplement

écrits, et dédié à son protecteur Southampton! Il n'y a pas à Londres de femme galante qui n'ait sur sa table *Adonis* et *Lucrèce* (96). C'est du pétrarchisme raffiné; toutes les pensées y scintillent, tous les mots y étincellent, rien n'y est exprimé simplement; Barnefields a eu raison de dire que la plume qui a écrit *Adonis* est une plume de miel et de lait (97). Mais notre auteur voulait faire fortune, et il s'est jeté dans le théâtre, ce qui l'a privé d'une partie de la gloire due à son talent. S'il avait toujours écrit des strophes à l'italienne, il serait au moins l'égal de notre Daniel (98).

» Son caractère personnel est doux et tendre; il a passé sa jeunesse comme la plupart de nos jeunes seigneurs, et surtout de nos gens de théâtre, dans des liaisons féminines d'ordre assez subalterne et qui ne lui ont pas fait honneur. Il témoigne dans ses sonnets un regret extrême de s'être livré à ses amours qui lui ont nui dans l'opinion publique ; cependant il caresse ces souvenirs, et il s'y complaît; on voit trop que l'amour (*Love's soft lazy languishment*), comme le lui reproche un de nos auteurs (99), a occupé une grande partie de sa vie. Je vous réciterai une ou

deux de ces pièces fugitives, pendant que messieurs *du tabouret* se battent à coups de pommes avec messieurs *de la basse-cour*.

Leur plaintif accent vous étonnera peut-être. Shakspeare a toujours senti avec douleur l'humiliation de sa vie de théâtre; c'est la pensée qui revient le plus souvent dans ses sonnets, les seules poésies où il ait épanché son cœur. On y voit qu'il aimait une personne d'un rang différent du sien, et qu'il se consolait au sein de cette affection, blâmée par ses amis, du mépris que sa profession lui inspirait pour lui-même. Ces secrètes douleurs du poète vous paraîtront touchantes. Écoutez le sonnet mélancolique de Shakspeare :

LA CONSOLATION (100).

D'un regard sans pitié les hommes me flétrissent;
Seul, rebuté du monde et maudissant mon sort,
Mes inutiles cris dans les airs retentissent:
Le ciel est sourd : je pleure, et désire la mort.
D'autres ont des amis, d'autres ont la richesse ;
Ils ont reçu du ciel, le repos, d'heureux jours,
Les honneurs, la beauté, la gloire, la sagesse;
Inestimables biens qui me fuiront toujours.
Dans ces pensers amers, quand tout mon cœur se noie,

Je pense à toi ! — Mon âme, heureuse en son réveil,
S'élance et fait jaillir l'hymne ardent de sa joie,
Comme part l'alouette au lever du soleil !
Doux souvenirs ! amour ! mon bonheur ! ma couronne !
Tu suffis à ma vie, et tu vaux mieux qu'un trône (101).

En voici un autre dont la teinte mélancolique est plus grave et plus douce encore :

LE DÉCLIN DE LA VIE (102).

Voici venir pour moi le déclin de l'Automne,
Où la feuille jaunit, où l'on voit tous les jours
Le bois perdre un fragment de sa belle couronne ;
Temple où le rossignol soupirait ses amours...
Temple en ruine, hélas ! — Voici venir cette ombre
Qui couvre l'univers, quand le soleil s'enfuit ;
Quand la terre et les cieux attendent la nuit sombre,
(Image de la mort, cette éternelle nuit) !
Sur ce foyer éteint, les cendres de ma vie,
Je rêve tristement. J'aimai, je fus aimé ;
Quelques instans encor, ma carrière est remplie :
Ce feu qui m'a nourri m'aura donc consumé (103) !
Tes yeux voyent pâlir le flambeau de ma vie,
Et tu m'aimes toujours, mon ange ! Ah ! sois bénie (104).

« Ses maîtresses le trompaient, ses sonnets en font foi ; c'est un malheur qui arrive aussi aux

hommes de talent. Plus d'un récit comique courut par la ville et nous apprit les douleurs de Shakspeare, les tours qu'on lui jouait, et les vengeances qu'il savait en tirer (105). La jeune aubergiste du grand hôtel d'Oxford passa long-temps pour avoir accepté son hommage (106), et l'on regarde généralement William Davenant (107) comme son fils. Burbadge et Shakspeare étaient souvent rivaux, dans ces aventures galantes, qui s'associent si bizarrement avec les penchans mélancoliques de notre auteur.

« Un jour que je me trouvais sur la scène du Globe, après la représentation de *Richard III*, un émissaire, l'un de ces escrocs qui abondent parmi nous et se chargent de toute espèce de message, s'approcha de Burbadge, qui venait de remplir le rôle principal de la tragédie. Je vis Shakspeare, qui avait aussi paru dans la pièce, se glisser derrière la tapisserie de la traverse (108), de manière à pouvoir écouter la conversation de Burbadge et de l'émissaire. Il s'agissait d'un rendez-vous d'amour. Une jeune femme de la Cité, dont le mari était absent, s'était éprise d'une passion violente pour l'acteur favori du peuple anglais. Si Bur-

badge consentait à se rendre le soir même, à neuf heures, au logement de la dame, il trouverait un accès facile, en prononçant : RICHARD III. Shakspeare ne perdit pas une parole de ce curieux entretien. Peu de minutes avant neuf heures, il se rendit au logis de la *citoyenne* (109), frappa, et prononça à demi-voix le mot d'ordre. La porte s'ouvrit, l'obscurité dont la pudeur mourante s'était environnée favorisa la conquête, ou plutôt le vol du camarade de Burbadge ; déjà le crime était consommé, connu et pardonné, quand le véritable Richard III souleva le heurtoir de la porte.

Shakspeare alla ouvrir.

« Qui êtes-vous? demanda-t-il.

» — Richard III!

» — La place est occupée.

» — Richard III, vous dis-je, répétait Burbadge.

» — Et moi, s'écria Shakspeare en ouvrant la porte, je suis *Guillaume le Conquérant* (110). »

## NOTES.

(1) Ben Johnson. Execration upon Vulcan.

(2) Dekker. Raven's Almanack 1383.

(3) Ben Johnson. Cynthia's revels. 3. 407.

(4) Reliquiæ Wottonianæ, p. 425. 3. 298.

(5) V. Giffort, sur la Danse mauresque.

(6) Malone's Shakspeare, by Boswell, III, 67.

(7) Th. Cranley. Amanda.

(8) Shirley's cardinal.

(9) TOUT CECI EST VRAI, pièce historique.

(10) Reliquiæ Wottonn. *ib. ib.*

(11) W. Fennor, Descriptions, III, 392. — Cartwright, Ordinary, *ib. ib.*

(12) Gull's Hornbook.

(13) Raven's Almanack.

(14) Grotworth of wit.

(15) Untruss of the time.

(16) Supplication of Pierce Pennyless.

(17) News from hell.

(18) Seven deadly Sins of London.

(19) V. Ben Johnson.

(20) Unwashed citizens. Shakspeare.

(21) Prologue de Henri VIII. Il y avait des places d'un schelling, d'un demi-schelling et d'un penny.

(22) Mouse-Trap. Epigrams, by H. P.

(23) Marmyon. Fine Companion.

(24) Taylor's Works. P. 146.

(25) Dekker. Gull's Hornbook.

(26) *Ib. ib.*

(27) J. Tatham's Prologue.

(28) Yard. — Black-Book.

(29) Shirley. Doubtful heir.

(30) Hommes qui se tiennent dessous.

(31) Brome's Antipodes.

(32) Woman-Hater, by Fletcher.

(33) Gentleman's Mag. June, 1825. Elegy on Burbadge.

(34) Davenant. Unfortunate Lovers.

(35) Marston's Antonio's Revenge.

(36) Lansdown MSS. Reports, by Fleetwood.

(37) Prologue de Henri VIII.

(38) Greene's funerals.—Return from Parnassus.—Th. Cranley's Amanda.

(39) Fitzgeoffrey. Certain elegies. L. I, sat. 1.

(40) De 132 à 160 francs. Collier's Annals of the stage, III, 419

(41) Davenant's Playhouse to be let.

(42) Prynne. Histriomastix. Epistle Dedicatory.

(43) Th. Heywood. Royal king and royal subject, prologue.

(44) Anecdotes inédites tirées du journal manuscrit d'un avocat.

(45) Ben Johnson. Staple of news.

(46) Hentzner's travels.

(47) Dekker. Satyromastix.

(48) City-Wires. — Toutes les parties de leur ajustement étaient soutenues et rattachées par du fil d'archal.

(49) Dekker, *ib.*

(50) Pâte de roses.

(51) Cranley's Amanda.

(52) Brome's City-wit.

(53) Dekker : Gull's Hornbook. (*Voyez* plus haut.)

(54) Scornful lady.

(55) Gull's Hornbook.

(56) Skialetheia.

(57) H. Hutton, Folly's Anatomy.

(58) Dans Roméo, dans Henri VIII, etc.

(59) E. Gayton. Festivous notes on don Quixote.

(60) Chapman' May-day.

(61) Bookholder.

(62) *Voyez* plus bas.

(63) Fixlein.

(64) Landsdowne MSS. N. 2.

(65) Skottowe's life of Shakspeare.

(66-67) Act. I, sc. 1., v. 15.

(68) A bold bad man.

(69) Payne Colliar, tom. 2, p. 300.

(70) Hentzner's Travels.

(71) *O'ergreat* cardinal.

(72) Act. I, fin de la scène II.

(73) Act. I, scène II.

(74) By heaven! tis a dainty one.

(75) Marston's Parasitaster. Induction. — Shirley. Bird in a cage. — Dekker, Satiromastix.

(76) Candle-Waster.

(77) Ben Johnson. The Alchmist.

(78) Ben Johnson. Cynthia's revels.

(79) *Ib.* Bartholomew-Fair.

(80) V. Gifford's notes to B. Johnson.

(81) *Ib. ib.*

(82) B. Johnson. Nash's letter to R. Cotton.

(83) Every Man in his humour.

(84) Terrible boys. V. Silent Woman.

(85) *Métamorphose de la cuve.* (Metamorphosis of Ajax.) *Ajax* signifie une cuve : Harrington, profitant du calembourg incomplet qui s'offrait à lui, intitula *Metamorphosis of Ajax* (Métamorphose d'Ajax) son œuvre, où il réclamait la suppression des *cuves urinales*, ou leur métamorphose.

(86) Gad's eye! — Saviour's lid!

(87) Toute cette scène est traduite de Ben Johnson. — Cynthia's revels.

(88) *Ib. ib.*

(89) Les gigots de notre époque.

(90) Jeu de mots sur le nom de Shakspeare (ébranle-glaive).

(91) *Groatsworth of wit.*

(92) V. *The Hog has lost his pearl*, vieille comédie dont le prologue se termine par ces mots : « Que notre drame ne soit pas heureux comme Périclès. »

Et les Lusoria d'Owen Feltham, où se trouvent ces vers :

*It throws a stain*
*Through all the unlikey plot, and do displease*
*As deep as Pericles.*

« Cela jette sur le plan invraisemblable une tache qui le flétrit, » et qui causera une disgrace profonde comme celle de Périclès. »

(93) Skottowes. V. Ben Johnson, Fletcher, etc.

(94) V. Ben Johnson.

(95) Ratsey's Ghost. On ne connaît qu'un seul exemplaire de ce pamphlet; il se trouve dans la collection du comte Spencer (earl Spencer).

(96) Ce fait est rapporté par Cranley, dans son *Histoire de la Courtisane.*

(97) Poems, in divers humours, 1598.

(98) Poète maniére, pétrarchiste, de l'époque.

(99) Return from Parnassus.

(100) Love's Consolation, 31th sonnet.

(101) Cet admirable chant de douleur renferme trois vers sublimes de pensées et de rhythme que notre imitation a faiblement reproduits :

Haply I think on thee, — and then my state
(Like to the lark at break of day arising
From sullen earth), sings hymn at heaven's gate, etc.

Voici le sonnet dans son intégrité :

LOVE'S CONSOLATION.

« When in disgrace with fortune and men's eyes
I all alone beweep my outcast state,

And trouble deaf Heaven with my bootless cries,
And look upon myself, and curse my fate,
Wishing me like to one more rich in hope,
Featur'd like him, like him with friends possess'd;
Desiring this man's art, and that man's scope
With what I most enjoy contented least:
Yet in these thoughts myself almost despising,
Haply I think on thee, — and then my state
(Like to the lark at break of day arising
From sullen earth) sings hymns at heaven's gate;
For thy sweet love remember'd such wealth brings,
That then I scorn to change my state with kings.

(102) Life's Decay. S. XI.

(103) Ces vers, dont la pensée profonde renferme toute la sensibilité pensive du poète,

Le feu qui m'a nourri, m'aura donc consumé,

est traduit mot pour mot de l'original:

*Consumed with that which it was nourish'd by.*

(104) LIFL'S DECAY.

«That time of year thou may'st in me behold
When yellow leaves, or none, or few do hang
Upon those boughs which shake against the cold,
Bare ruin'd choirs, where late the sweet birds sang.
In me thou seest the twilight of such day,
As after sun-set fadeth in the west,
Which and by black night doth take away,
Death's second self, that seals up all in rest.
In me thou seest the glowing of such fire,
That on the ashes of his youth doth lie,
As the death-bed wheron it must expire,

Consum'd with that which it was nourish'd by.
This thou perceiv'st which makes thy love more strong,
To love that well which thou must leave ere long. •

Que de tendresse et quelle profondeur dans cette âme de Shakspeare! Le même homme a écrit *Macbeth*, *Coriolan* et *le Rêve de la mi-août*; le même homme a fait parler Richard III, couvert du sang de tous ses proches, Puck le sylphe, et Falstaff le Figaro du moyen-âge! Devant une compréhension si vaste, une sensibilité si vive et une froideur de sagacité si puissante, on ne sait quel génie humain ne s'effacerait pas; ni quelles fautes d'exécution ou de costume, imputables à ses œuvres, affaibliraient l'admiration qu'elles inspirent, l'enthousiasme dont elles pénètrent la raison la plus consciencieuse et la plus sévère.

(105) MSS. d'Aubrey.

(106) Skottowes.

(107) Athenæ Oxonienses.

(108) *V.* plus haut.

(109) Femme de Citoyen, habitante de la Cité.

(110) Journal manuscrit d'un avocat de Londres conservé dans les MSS. harléiens: cette anecdote curieuse s'y trouve sous la date du 23 mars 1601. L'écrivain qui recueillait comme Bachaumont et Guy-Patin tous les bruits de la ville, donne son autorité; c'est l'acteur Tooley, un des camarades de Shakspeare.

# VII.

# Changemens dans nos Mœurs (1).

Catching the flitting shadows as they pass.

ADDISON.

## § I. LA FISCALITÉ (1825).

Les masses comme les individus sont soumises à des métamorphoses que le temps, l'habitude, les influences étrangères, les vices acquis, les exemples funestes ou utiles concourent à produire. L'Indien qui s'assied devant sa pagode, dans la plus gênante des postures, finit par la trouver commode. Le supplice devient naturel, la contorsion devient habitude.

(1) Ces trois fragmens, esquisses fort légères, se rapportent à des époques différentes, et ne sont déjà plus de nos mœurs.

On a vu la Grèce et l'Italie changer de mœurs, et offrir au philosophe le spectacle de nations plus différentes d'elles-mêmes dans l'espace de quelques siècles, que si l'Atlantique eût séparé la Grèce de Pélopidas, de la Grèce des ducs d'Athènes; et l'Italie de Caton, de l'Italie papale. L'histoire aperçoit ces changemens; elle voit le temps, grand moteur du drame des sociétés, préparer de loin ces révolutions d'idées plus étonnantes et plus puissantes que les bouleversemens des royaumes.

Les peuples eux-mêmes ignorent le but vers lequel ils se dirigent; ils sont aveugles sur leur propre marche. Tandis que le torrent les emporte des coutumes antiques aux coutumes nouvelles, tandis que leurs pensées et leurs mœurs se modifient, ils ressemblent à ces passagers, qui, dans le calme du vaisseau, ne savent point vers quel lieu le vaisseau les emporte, et se croient stationnaires parce qu'ils sont assis.

Philosophes, cherchez le but vers lequel on tend, assurez-vous de la position où vous vous trouvez. Dans le fracas des intérêts, dans l'éternelle mobilité des passions, quelques esprits plus

froids ou plus désintéressés, considérant ce qui les entoure comme un spectacle auquel ils ne se mêlent que pour mieux en connaître tous les ressorts, essaient de se rendre compte de la marche de la société, et de la direction que prennent les mœurs. »

Il est des changemens faciles à apprécier. En France, par exemple, deux trônes n'existent plus ; la frivolité est sans puissance et le ridicule sans empire. Le ridicule ! il suffit de jeter les yeux sur tous les rangs pour le voir marcher sans crainte. Il voyage anonyme ; il n'est reconnu ni frappé de personne ; notable changement du caractère français. Pour un peuple, dont la netteté d'esprit est le mérite le plus généralement reconnu, chez qui la légèreté, la finesse et le bon sens combinés ont si long-temps commandé à l'Europe ; quoi de plus ridicule, je le demande, que le pédantisme admis dans l'administration et dans l'éloquence ; que le vague adopté dans la littérature et dans les arts ; que le mysticisme introduit dans la politique et dans les sciences ?

Non, le ridicule ne craint plus rien parmi nous : il choisit pour se montrer les formes les plus gros-

sières. Il est sourd, il est bas, il se penche, il se courbe vers la terre, il y ramasse le trois et le quatre pour cent; il se cachait jadis sous la grâce et la frivolité. C'était un ridicule si léger et si mobile, que toute la finesse de l'esprit national réussissait à peine à le saisir. De ce tact, de cette habileté, excités et perfectionnés par la difficulté même, naquit l'esprit français proprement dit, si riche en nuances déliées, et si cruellement inexorable.

Aujourd'hui, plus de ridicule, et plus de comédie; l'épigramme a perdu son aiguillon. Une patience judaïque sous la corruption, une ardeur violente pour le gain, dont la nudité ne prend pas la peine de se déguiser; toutes les frénésies de l'agio, toutes les inquiétudes de la Bourse s'avancent le front levé dans les salons et sur la place publique. Les mœurs ne sont plus ni chevaleresques, ni soldatesques, ni littéraires, ni politiques; elles sont *fiscales* (1).

Demandez à John Publicfee ce qu'il entend par une grande administration; il vous répondra:

(1) Ceci fut écrit sous le ministère Villèle.

« C'est une armée de plumitifs qui attendent patiemment, en tenant la plume et en gardant le silence, le jour mémorable où le paiement de leur solde vient rémunérer exactement ces tableaux à l'encre rouge et à l'encre noire, ces accusés de réception, ces formalités chinoises, qui absorbent le temps et le travail de tant de pensionnaires de l'État. Une chaîne de dépendances s'établit et pèse, des chefs aux sous-chefs, de ceux-ci aux employés, des employés aux surnuméraires. Machine à mille roues, tournant toujours sans rien produire, employant mille bras à ne rien faire; c'est le plus puissant auxiliaire d'un système fiscal, qui, en attachant au trésor public le sort des individus et les familles, obtient de tous les stipendiés et de leurs relations le sacrifice d'un temps inutile, et le don d'un silence passif, en échange d'un salaire. »

La même influence fiscale est facile à découvrir dans toutes les branches de la société actuelle. La littérature en offre tous les jours les preuves les plus révoltantes et les plus nombreuses. Les étoiles pseudonymes sous lesquelles se cachait l'homme d'un parti passent tout-à-coup dans le

parti opposé, et illuminent à l'improviste les colonnes du journal contraire : c'est un achat du fisc. De quelles conditions mercantiles dépend, auprès de quelques théâtres, la mise en scène d'un ouvrage dramatique? La littérature n'a-t-elle pas ses courtiers comme la Bourse ? et le manuscrit, acheté trois cents francs, puis décoré du nom de l'acheteur, qui a donné mille francs en sus pour prix du courtage, ne va-t-il pas, sous un faux titre, briguer les suffrages des journaux et l'admiration des niais ?

Certes, le ridicule abonde : et ces ministres qui s'élèvent et retombent, comme on voit les enfans bernés sur la couverture, amuser les spectateurs de leur essor et de leur chute; et ces vaines espérances des spéculateurs, toujours à l'affût des variations politiques, et dont les fortunes incertaines brillent et menacent, pour fuir et disparaître; et ces écrivains qui, dans le désespoir d'être jamais remarqués, prennent le parti d'écrire *à rebours*, comme dit Sénèque, *retrorsum scribere* : que de sujets comiques! Mais le siècle est absorbé par une idée : le fisc s'est emparé de la souveraine puissance, et dans ce temps d'un en-

can universel, je ne sais si le véritable ridicule n'est pas de résister au cours des mœurs publiques et d'essayer de le flétrir.

### § II. LE SIÈCLE EXPÉDITIF (1828).

Aujourd'hui, notre symptôme spécial, c'est une précipitation singulière de jouir et de vivre. C'est le siècle de l'impromptu. Gloire, fortune, génie et puissance, tout s'improvise. Dans toutes les carrières, sur toutes les routes, s'élancent, avec une violence que rien n'égale, une foule de chars aux roues brûlantes, qui ne tardent pas à s'embraser sur le chemin et à incendier leurs maîtres.

La vie paraît ne pas suffire; on dirait que la mort est toujours là, maîtresse terrible, hâtant de ses menaces et de sa présence nos jeux, nos plaisirs, et nos travaux. Les longues espérances, les pénibles études, les laborieux efforts nous répugnent. A voir une activité si fébrile, un empressement si convulsif, on est tenté de penser comme madame de Genlis, que la fin du monde approche, et d'observer attentivement le ciel, pour y découvrir la queue de cette comète qui doit nous balayer dans l'espace, et jeter parmi les

mondes détruits le cadavre de notre planète. Le mot d'ordre universel est celui-ci : *Usons la vie : pressons-nous d'exister.*

Le hasard d'une matinée de la Bourse ruine ou enrichit le pâle spéculateur. Partout on joue quitte ou double, et la société est une martingale perpétuelle. L'entrepreneur d'un quartier nouveau voit tomber les fondemens de sa fortune, pendant que s'élèvent les pilastres de ces galeries qui devaient augmenter sa richesse de trois millions et demi.

Deux feuillets d'un abbé foudroient la France : une nuit lui a suffi pour préparer son tonnerre, qui va s'éteindre dans un tiers de colonne. Tel distille sa gloire dans une élégie ascétique, et tel détaille son génie dans les feuilles d'une publication quotidienne. Ce ne sont pas les médiocrités seules qui sont atteintes de cette contagion hâtive. Tour à tour, à la tribune des journaux, on voit monter, descendre, et remonter tous les talens de l'époque. Grands esprits qui ne demandez au public que la vogue de la seconde, l'avenir qui ne vous occupe point se vengera de vous. Tremblez : il vous rendra mépris pour mépris. Si

la tragédie s'improvise comme le vaudeville, le vaudeville et la tragédie auront même valeur et même sort.

Il faut bien que les plus hautes intelligences se plient à cette misère du temps et acceptent les inconvéniens de leur époque. Tandis que l'abbé de Pradt dissipe en fusées politiques un esprit sagace et brillant, Rossini et Horace Vernet donnent à la peinture et à la musique la même impulsion violente, la même incroyable rapidité d'exécution. Représentans du génie de leur temps, dans le domaine des arts, leurs séductions s'adressent au moment précis de notre existence. Cependant un homme d'esprit exploite le théâtre à la course. Maître du secret de composer vite et spirituellement, toujours nouveau, toujours le même, toujours applaudi, toujours sur le point d'être oublié, il lance ses petits drames sur l'océan dramatique, nacelles légères, qui voguent un moment et se pavoisent d'un succès populaire et mérité. Les jeunes muses font des essais, les peintres font des ébauches; la lithographie, méthode facile et prompte, se prête à la fécondité frivole des artistes.

Entasser dans le plus étroit espace, plaisirs, travaux, jouissances, est le seul besoin des âmes: les inventions économiques, les méthodes expéditives se multiplient; on a mis l'art d'être un Paësiello dans une boîte de nacre, et les secrets de la peinture dans un dé à coudre. Le mélodrame, le vaudeville et la tragédie ont leur moule, où tout esprit doué de quelque facilité peut les jeter sans peine et créer sa gloire, admissible entre deux mille gloires de grandeur égale. Si l'on voulait donner une vulgaire et juste idée de ces alimens nécessaires à un public oisif, qui les méprise et qui les demande, qui veut sembler grave et qui décore d'un maintien solennel sa frivole avidité, on comparerait tous ces essais sans force et sans substance, aux pâtisseries légères dont le déjeûner le plus modeste absorbe six douzaines.

Les petits prodiges abondent: car tout aujourd'hui se met en serre-chaude. La souplesse des organes de la jeunesse se prêtant à certaine habileté dans les arts, on aime à voir un bambin triompher d'une Basse plus haute que lui, ou verser une grêle de notes sur un immense clavier.

C'est encore une victoire remportée sur le temps; c'est une gloire que le siècle expéditif chérit et protège.

Ne croyez pas que ce mouvement si rapide des esprits soit l'indice d'une société pleine de vie et de force : hélas, qui ne serait tenté de voir dans une vivacité si extraordinaire plus de terreur et de malaise que de vigueur et de confiance ! L'inconstance de la fortune nous a été apprise cruellement ! Le sable mobile sur lequel la société repose, a tant de fois croulé sous nos pas, que la pensée d'une ruine possible nous poursuit et nous agite encore.

### § III. UN QUART D'HEURE APRÈS LE COMBAT (1830).

Le 29 juillet 1830, à quatre heures, Paris était calme. Trois jours de violence avaient tout accompli. Un vieux trône gisait renversé. Quarante années de lutte, dix révolutions successives, une république, un directoire, un empire, une monarchie détruite, ressuscitée, anéantie, deux fois enfin suicidée : tout ce rêve sanglant d'un demi-siècle avait son dénouement. Spectacle

inouï! Les mousquets fumaient encore; dans les rues dépavées, on trouvait des cadavres; le peuple, joyeux, était paisible; il saluait d'un sourire vaniteux les places où il venait de vaincre. A voir ces figures rayonnantes, c'était fête populaire: les blessés et les morts qu'on emportait, les murs noircis, les murailles abattues, les habits sanglans, les femmes en pleurs, disaient ce qu'avait coûté le triomphe. Si l'aspect de la ville, tranquille et muette quinze minutes après la conquête, était étrange pour les yeux, l'âme méditative y trouvait un sujet d'étonnement plus profond. Légèreté, violence, exagération, désordre, impatience, vieux vices des esclaves, n'ont pas influé sur cette révolution, la première en France où le peuple ait conquis le sentiment du devoir, la seule force des nations libres.

Ces idées s'agitaient confusément dans tous les esprits, même les moins cultivés: on entendait sortir des groupes en haillons ces paroles: *Point de vengeance! point d'argent!* Les vieux saints de pierre, gardiens des portiques de Saint-Eustache, tout mutilés par la mitraille, étaient témoins de ces mots, expression d'une nouvelle vertu populaire.

Cependant la voix solennelle de l'orgue s'exhalait des voûtes de l'église ; le clergé n'avait pas interrompu ses rites et ses pompes. Le catholicisme, libre dans la célébration de ses mystères, attestait, par cette célébration même, la puissance d'ordre et de tolérance qui, née tout-à-coup, servait de modératrice à la révolution nouvelle. Nous entrâmes, plusieurs, sous ces grandes voûtes où semblait régner, au milieu des agitations du présent, la paix profonde du passé. Là s'offrait à la pensée, avide de se recueillir et de se concentrer après l'ivresse de ces trois jours, un asile favorable. L'excitation ardente du moment ouvrait les âmes à une émotion plus vive. Les étoles brillaient, l'encens fumait ; une fête spéciale de la paroisse était solennisée ; les vieux hymnes catholiques traversaient la longue nef et allaient se perdre sous les arceaux séculaires. Au dehors bourdonnait le murmure du peuple victorieux : peuple hostile, dit-on, à la foi chrétienne et affamé de désordres. Son silence et son repos, tandis que le sacerdoce continuait à remplir ses devoirs, répondaient à ces calomnies. Mais d'autres pensées jaillissaient de ce mouvement fécond!

La liberté réconciliée avec l'ordre ; la liberté réconciliée avec la religion. Sœur et mère de toutes les émotions généreuses, la liberté avait péri pour les avoir méconnues. Tout a changé : l'ouvrier se bat pour les lois, le prêtre prie à l'autel.

A voir ces jeunes gens de toute classe, le front poudreux et grave, la main noircie par les cartouches, réunis dans l'église, et rêveurs, il était aisé de deviner que les mêmes sentimens, indistincts peut-être, mais intimes, les agitaient. Le seul contraste des pensées éternelles et pieuses avec le tumulte populaire, de la foudre qui venait d'écraser le parjure, avec ces chœurs de paix et d'espérance, était assez grand pour ébranler les âmes. Frédéric II, après sa première victoire, s'enferma seul, dit-on, dans la cathédrale de Berlin, où il fit chanter un *Te Deum* dont il fut l'unique auditeur. Le recueillement sacré, le retentissement triomphal de l'église déserte, étaient assurément, après le fracas et le triomphe du champ de bataille, une volupté digne de son génie. Mais comparez, si vous l'osez, le roi qui gagne une province et le peuple qui gagne une patrie ! Dans ces chants consacrés à un saint de la liturgie

romaine, le *Te Deum* de la liberté se faisait entendre pour nous. Dans cette longue perspective des pilastres et des voûtes aériennes s'élevait le passé, sombre, lugubre, vénérable. L'éclatant souvenir de la théocratie papale régnait dans la splendeur de ces cérémonies; mais il y avait là aussi l'image d'un Dieu devenu homme, d'un Dieu populaire et sanglant, martyr de l'égalité qu'il prêcha, de la liberté qu'il apporta, de l'Évangile qui foula aux pieds l'esclavage et fonda la civilisation moderne.

Et qu'est-ce en effet que notre liberté si chèrement achetée, si noblement défendue, sinon l'accomplissement des destinées chrétiennes? Nous voulons que le pauvre soit homme et citoyen. Nous voulons l'ordre dans l'indépendance. Nous voulons la paix unie à la liberté. L'orgueil du pouvoir nous pèse, et la force de l'industrie nous plaît. Ces métiers que les Romains avaient en mépris, ces vertus humbles que la Grèce dédaignait, cette fraternité de la famille humaine que nous embrassons avec tant d'ardeur et que toute l'antiquité réprouvait, nos doctrines, nos symboles, notre civilisation, ces droits pour lesquels nous

combattons, le christianisme les a consacrés; c'est l'héritage des nations modernes; c'est le développement nécessaire de cet Évangile trop méconnu. Guillaume Penn l'a bien compris; et sur cette base il a fondé la liberté de l'Amérique. Moins heureux, moins vertueux, forcés de payer les vices de nos ancêtres, nous n'avons droit qu'à une indépendance mitigée. Mais elle nous appartient; et à mesure que s'effaceront les souillures de notre passé, cette liberté grandira.

Certes, on ne peut en disconvenir, l'ancienne existence de la France humilie la pensée de qui s'échappe à ces illusions puériles, mensonges et parures de notre histoire écrite. Dans nos institutions, violence et faiblesse; dans nos mœurs, mobilité déplorable, débilité enfantine ou furieuse; quelque chose de frivole et de théâtral, une vanité toute monarchique, se mêlant à nos plus nobles exploits. En vain le ciel nous favorisait; nos moissons étaient belles, et nos vignobles féconds; le génie, l'esprit, le talent, étaient populaires parmi nous. Mais la patrie, où était-elle? mais le respect des lois, la conviction, la vérité, la stabilité des idées, où les trouverez-vous? Sous

la féodalité convulsive de nos premiers siècles? sous nos régences sanglantes et confuses? sous l'ignoble sceptre de Louis XI? sous le sceptre chancelant des Valois? La tutelle paternelle de Henri IV, la tutelle despotique de Louis XIV, ont jeté de l'éclat sur nos annales; mais qu'espérer d'un peuple qui attend tout de la hasardeuse bonté de ses monarques? d'un peuple idolâtre de ses rois au maillot, et qui les emprisonne comme Charles VI, les abreuve d'outrages comme Charles VII, les poignarde comme Henri III, Henri IV et Louis XV? Quel mélange insensé de légèreté et d'enthousiasme, de loyauté et de révolte, de dévouement fanatique et de rébellion tumultueuse, d'anarchie et d'oppression! C'est là ce qu'il faut espérer des nations les plus spirituelles, les plus généreuses, les plus brillantes, quand une étourderie sans excuse, un manque de force morale, que Dieu châtie, leur ôtant la conscience de leurs devoirs et de leur dignité, ne leur permettent ni de fonder des institutions sages, ni de les conserver quand elles sont établies, ni de les défendre quand on les attaque.

Nous avons changé. Au lieu de s'insurger pour

détruire, sans doute la nation ne se lèvera plus que pour conserver. Ouvrez l'histoire : c'est ce sentiment de conservation qui a créé la puissance des Provinces-Unies, et fait flotter son libre pavillon sur toutes les mers; c'est lui qui a maintenu l'indépendance de l'Helvétie, république enclavée dans l'Europe monarchique; c'est lui qui, répandu par Locke et Guillaume Penn dans les âmes américaines, nourri comme une flamme sainte par Washington et Franklin, a transformé une faible colonie en une république vigoureuse. On peut donc espérer pour la France. On peut croire qu'elle quittera pour toujours ses habitudes d'idolâtrie aveugle et de haine insensée. Il est dans la vie des hommes et dans celle des peuples des actes qui changent une destinée, qui décident d'un avenir; engagemens sacrés que les hommes et les peuples prennent envers eux-mêmes. Éblouis par ce mélange adultère de gloire et de servitude qu'un grand homme offrit à nos imaginations enivrées; humiliés par l'invasion de l'Europe et par les honteuses bénédictions qui l'accueillirent; témoins de tous les mensonges du *Moniteur*, de toutes les bassesses des régimes que nous venons de

contempler et de maudire; jeunes gens, qui les avons poursuivies d'un dédain si amer, toutes ces misères, toutes ces variations de la France asservie et trop faible pour se délivrer: relevons-nous donc. Il y a pour nous une patrie; et ce n'est point le sol qui fait la Patrie : c'est l'unanimité des citoyens, c'est leur commun respect pour leurs droits communs, c'est le sentiment de la dignité de l'homme, s'insinuant dans les derniers rangs du peuple.

Le service divin était terminé, et la foule s'écoulait d'un pas lent, le front baissé, comme si les mêmes méditations sur le sort futur de la patrie eussent occupé tous les esprits. Dans les rues aucun désordre, aucune agitation. Tout, dans l'aspect du peuple, favorisait ces douces et consolantes pensées qui succédaient à une explosion si terrible.

Cependant, pour corriger cet excès de confiance dans l'avenir, charme et danger des esprits ardens, quelques traces de ces misères et de ces défauts qui ont flétri la France s'offraient aux regards de l'observateur. Déjà, un quart d'heure

après la victoire, au milieu des spectateurs paisibles, on revoyait encore se presser d'accourir les éternels valets de tous les pouvoirs futurs. Les jours suivans, la vieille plaie de la France se découvrit tout entière : il fallait voir les avenues des ministères encombrées, et toutes les servilités d'autrefois orgueilleusement tapies sous la livrée tricolore. Voici les débris et l'écume des anciens régimes ; voici des nuées de solliciteurs qui fondent sur les places. Auprès de la France nouvelle, admirez la France ancienne, avec ses traditions d'intrigue et sa lèpre incurable de cupidités et d'amours-propres. Toutes les révolutions de nos mœurs n'ont pas détruit ce vice moral que madame de Staël signalait il y a vingt-cinq ans, la *Manie des places.*

# IX.

# L'Assassin des enfans.

CRABBE.

Il est plus difficile de peindre une de ces petites vieilles qui apparaissent dans les tableaux flamands, qu'une figure de saint, de grandeur naturelle.

HENRY HEINE.

George Crabbe, auteur anglais peu connu en France, jouit en Angleterre d'une réputation méritée. C'est peut-être de tous les poètes modernes le plus original : il a pris, si l'on peut le dire, la poésie à rebours, et cherché ses moyens de succès dans ce qu'il y a de plus contraire à l'idéal poétique. Fier et pauvre, condamné à passer sa

vie dans un misérable village des côtes d'Angleterre, au milieu des contrebandiers, des pêcheurs et des fabricans de barques : il est whig ; sa muse est toute populaire. Mais ce peuple au milieu duquel il a vécu, il le connaît trop bien pour le flatter ; il voit sous le haillon du mendiant, sous la jaquette bleue du matelot, tous les vices des salons et des palais. Son observation profonde, amère, impitoyable, ne pardonne ni à la misère les crimes qu'elle enfante, ni à la société la misère qu'elle impose à des masses d'êtres humains. De cette situation d'esprit naît un genre de poésie ironique, vulgaire, vraie, terrible, et dont l'analogue ne se trouve nulle part.

Crabbe ne peint jamais, il dessine. Son trait est pur, arrêté, complet ; l'éclat et le prestige manquent à ses compositions. Il y a de la froideur et du sarcasme au fond de son esprit. On voit que le monde l'a oublié : il se venge, non par des injures et des violences misantropiques, comme Jean-Jacques, mais par des portraits dont la fidélité fait mal, dont la simplicité et la naïveté prouvent l'exactitude cruelle. Penseur plutôt qu'artiste, observateur plutôt que poète,

portraitiste mais non coloriste, il ne demande rien à l'art. Jamais il ne songe à mettre en relief ses caractères, à les faire valoir, à présenter son récit sous l'aspect le plus dramatique; on est désappointé, mécontent de se trouver trompé dans son attente, de voir que l'auteur a tiré un parti si faible et si incomplet d'une admirable esquisse.

Tel est le bizarre emploi d'une intelligence sagace, puissante, amoureuse du positif, et inaccessible à l'illusion. Ses poèmes pourraient être reliés sous ce titre : *Extrait des rapports annuels des comités de mendicité et de police.*

C'était pourtant une noble, une généreuse idée que de demander de la poésie, et une poésie réelle, aux classes inférieures et même infimes de la société. On verra, en lisant la traduction suivante, de quelle manière Crabbe s'est acquitté de cette tâche. Il nous montre une âme tyrannique dans une condition vulgaire; le besoin de faire souffrir son semblable, devenu monomanie; et cette monomanie aboutissant au délire et à la mort, quand l'homme né bourreau manque d'alimens à sa frénésie. Il y a dans cette esquisse une profondeur étonnante, une éloquence forte, mais

aussi cette sécheresse amère et cette absence totale de coloris qui caractérisent l'écrivain dont nous parlons.

## PIERRE GRIMES

### ET LES ENFANS DE LA PAROISSE.

Le métier de pêcheur était celui du vieux Jacques Grimes. Dans sa cabine vivaient sa femme et son enfant. Sa vie était laborieuse, et il semblait jouir de son labeur. Homme paisible, qui portait au marché de la ville le poisson recueilli par ses filets; on l'accueillait partout avec plaisir, on lui souhaitait du bonheur, car il ne voulait de mal à personne.

Il avait un fils, Pierre, qu'il menait à l'église le dimanche. Pierre s'ennuya bientôt du service divin, refusa d'accompagner son père, l'accabla d'outrages, et brava son pouvoir. Quand le vieux Jacques mourut, Pierre était ivre; il pleura, car le vin attendrit. Puis arriva le moment du réveil, où sa raison, sortant de la langueur où l'ivresse l'avait plongée, lui apprit qu'il n'avait plus de père. Un moment, un seul moment, le jeune

Pierre se représenta la figure bienveillante du vieux père ; il se rappela le dédain et la colère avec lesquels il avait accueilli ses remontrances. Un éclair de honte traversa cette âme dure et brutale. Il se souvint d'avoir répondu par des juremens sacriléges aux prières de Jacques ; il se souvint du coup, plus sacrilége encore, dont il avait frappé cette tête vénérable ; il se rappela les mots du vieillard, mots qu'un gémissement profond accompagnait :

« Pierre ! Pierre ! si tu deviens jamais vieux et que tu aies un fils, tu te souviendras de moi. Ta mère est morte à temps ; elle a bien fait : tu l'aurais tuée, tu aurais commis deux crimes. Je bénis le ciel qui t'en épargne un. »

C'était au fond du cabaret obscur et sale que Pierre Grimes pensait au vieillard, et ruminait son remords mêlé de courroux. Ces pensées le fatiguaient : il but ; elles le poursuivaient : il se remit à boire ; il oublia.

Cependant Pierre grandit. Le sang bouillait à flots ardens et épais dans ses veines de jeune homme. Il était pauvre : il voulait être libre ; il n'était qu'un pêcheur, et il voulait jouir. Au lieu

d'une barque, donnez-lui un trône ; ce sera Néron. Mais hélas ! pour s'enivrer d'*ale* (1) et chercher des plaisirs, il fallait travailler. C'était une destinée dure et pénible. Pour s'enfoncer dans les joies du cabaret, il fallait agiter d'abord la lourde rame. Quel ennui ! Tant de jouissances devant soi, et si peu de moyens pour les atteindre ! Le jeune pêcheur ne connaissait ni lois ni moralité ; son œil ardent et avide dévorait d'avance tout ce qui lui promettait un plaisir. Il se riait des juges, il maudissait les riches. Plus hardi, Pierre se fût fait voleur ; mais, après plusieurs essais de ce genre, on le soupçonna dans le voisinage. Les vergers avaient perdu leurs pommes ; les fermiers se plaignaient de voir disparaître les pièces de leur basse-cour. Pierre Grimes n'osa pas braver le monde ; mais il regarda tous les hommes comme ses ennemis ; il ne songea plus qu'à s'isoler et à mal faire. Alors il éleva sur la plage une tanière d'argile, où les fruits de son pillage furent cachés avec soin. Il y resta seul, il y vécut seul ; quelque chose lui manquait cependant.

(1) Bière forte.

Une victime lui manquait : la nature l'avait fait bourreau.

Donnez-lui donc une créature sensible, un être vivant et humain auquel il commande; que ce puisse être son instrument de bonheur, l'objet de ses tortures; qu'il puisse satisfaire sa cruelle âme, il sera heureux; car ce pêcheur pauvre, c'était un tyran.

Il y avait alors à Londres, hélas! il y a aujourd'hui encore, des hommes qui remettent à la fois entre les mains du premier venu une légère somme d'argent et l'enfant de la paroisse, le fils abandonné du pauvre et de la veuve; ils se débarrassent ainsi de ceux qu'ils devraient nourrir. L'orphelin devient esclave; le misérable enfant enchaîné au maître qui se charge de lui, et devient sa bête de somme et sa victime. Pierre Grimes le sut, il n'eut pas de peine à trouver quelque pauvre enfant qu'on lui livra. Il toucha la somme et emmena l'esclave : alors on vit dans la hutte du pêcheur un garçon à jaquette bleue, avec un bonnet de laine rouge. Voilà tout ce que l'on apprit dans la ville, et l'on ne songea pas à s'enquérir si son maître lui donnait du pain;

on ne sut pas quels sillons noirâtres la verge fatale de Pierre imprimait sur ses flancs nus; on ne sut pas quelles nuits terribles furent celles de l'apprenti, quand Pierre, au milieu de l'hiver, le rejetait hors de son asile; ni sous quelles violences il tombait accablé, ni quel coup avait courbé son dos et brisé ses membres. Personne ne vint dire à Grimes :

« Cet enfant, le nourris-tu? Vivra-t-il? Pour te servir, il faut qu'il existe; traite-le bien, il te sera utile. »

Les voisins passaient, les pêcheurs amarraient leur barque près de la cabane; on entendait les cris du malheureux, et l'on disait sans s'émouvoir :

« Allons, Pierre est encore à l'ouvrage. »

Le sauvage maître était heureux; la voilà cette créature qui souffre sous sa main. Il peut menacer, frapper, torturer, battre, multiplier, diversifier les supplices; il sent son pouvoir, il n'est pas sans influence; devant lui, tout tremblant, éveillé dans son premier sommeil, privé d'alimens, attendant le caprice de son despote, ce pauvre enfant le console de sa pauvreté. S'il pleure, on

le frappe; s'il est calme, on le frappe encore. Il dépérit, il languit, il sanglote, et le maître est pénétré d'une affreuse joie; la société lui accorde, à lui rebut de la société, toutes les jouissances d'un tyran.

Ainsi vécut l'enfant dans la torture, dans la douleur, dans l'angoisse. Ses larmes méprisées, ses supplications vaines, son esprit affaibli, son corps exténué, la faim qui le contraignait à voler, la peur qui le contraignait à mentir, ses nuits sans sommeil, ses repas sans plaisir, tout le poussait à la mort. Pendant trois ans il souffrit, puis il cessa de souffrir.

« Pierre, votre apprenti est mort. »

Pierre essayait de soupirer; un râle sourd sortait de sa poitrine.

« Je l'ai trouvé mort dans son lit. » Le sauvage essayait d'adoucir sa voix, et il ajoutait :

« Pauvre garçon, c'est fini. »

On murmurait, on n'était pas sans soupçons. Comment Pierre avait-il nourri l'orphelin? Comment l'avait-il traité? Les voisins l'accusaient; mais où étaient les preuves? D'ailleurs qui s'intéressait à l'enfant, sorti d'une école de charité?

Personne. Pierre ne fut point inquiété; on le laissa tranquille.

Un nouvel orphelin remplaça le premier. Cette emplette est faite. Pierre touche son argent, emmène sa victime; et quelle fut sa destinée? Un matin, l'enfant tomba, dit-on, du mât de la chaloupe dans le réservoir où le pêcheur jetait ses poissons. Cette mort étonna le monde; on raisonna; on ne voulut pas croire qu'un enfant pût se noyer dans un réservoir si peu profond. On demanda compte à Pierre de cet accident étrange.

« Oui, répondit-il, cela est vrai. C'était un paresseux; il jouait sans cesse : en grimpant, pour s'amuser, au mât de la chaloupe, il est tombé; voici son cadavre. »

Le jury s'assembla. Le pêcheur montra un front calme; il brava l'orage et fut absous. « Une autre fois, lui dit-on, vous aurez soin de fermer l'écoutille. » Voilà toute la remontrance qui fut adressée à Pierre.

Sa conscience fut frappée; le rouge lui monta au visage devant le juge; mais le verdict l'avait disculpé. Il alla redemander un esclave à cette

boutique infernale qui lui en avait déjà fourni deux.

On lui donna l'apprenti, la victime, l'être malheureux qu'il cherchait. Enfant timide, pâle, doux et faible ; toutes les femmes des pêcheurs de la rive le virent avec tristesse tomber sous la loi de Pierre. Les pauvres regardaient sa peau blanche et fine, son teint délicat, son front poli, ses yeux plein de larmes, et croyaient voir en lui quelque fruit infortuné de nobles et illégitimes amours, quelque rejeton méconnu d'un sang illustre, quelque fils d'un riche séducteur et d'une jeune fille trompée. Triste, pensif et soumis, il supporta long-temps l'agonie de la cabane de Pierre. Comment un corps si frêle ne se brisa-t-il pas sous de si pesans fardeaux, des insultes si grossières, des traitemens si barbares ? C'est que le malheureux enfant inspirait la pitié ! On lui donnait du pain, du vin, des alimens. Puis l'avarice et l'égoïsme apprenaient à Pierre à économiser sa cruauté. Il s'armait encore du câble et du fouet terrible, il était barbare, mais avec prudence ; il conservait sa proie ; il prolongeait le supplice, et ménageait la douleur pour la perpétuer.

Un jour vint cependant, où les filets du pêcheur se chargèrent de poisson; le vendre sur la côte était impossible. Il fallut aller à Londres pour en effectuer le débit. Qu'arriva-t-il dans ce voyage? Pourquoi Pierre revint-il seul? Que fit-il de l'enfant? Nul ne le sait. Seul, Pierre pouvait le dire. Est-ce que, dans un moment d'ivresse, il aura oublié son expérience et ses principes? Pierre ne le dit pas. Seulement il se plaint de l'orage qui l'a surpris, de la bourrasque qui a renversé sa chaloupe, et de l'imprudence de l'enfant qui n'a pas su résister à la vague qui l'emportait. Les femmes ne voulaient pas croire Pierre sur parole. « Tu l'as tué! lui disaient-elles. Tu as noyé ton jeune apprenti. »

Alors l'homme farouche fut appelé devant les magistrats. On lui ordonna d'expliquer comment cet accident avait eu lieu. Il le dit sans rougir, sans pâlir, sans trembler; sa figure de bronze ne trahit pas une seule émotion.

« Je l'aimais cet enfant! s'écria-t-il d'une voix rauque.

» — Jamais, reprit le maire, tu n'auras d'apprenti dans ta cabane. Désormais cela t'est défendu. Si

tu veux un serviteur, choisis-le parmi les hommes faits. Ceux-là, tu les paieras, et tu ne pourras point les battre. Ils dormiront, ils résisteront à tes coups. Prends garde! si tu retombes sous la sentence des juges, ta punition sera sévère; elle sera dure comme ton âme. »

Le tyran fut privé de toute sa joie. Comment trouver un serviteur? Il haïssait les hommes, qui le haïssaient à leur tour. Seul, il battit les flots de sa rame; seul il côtoya la rive; seul il jeta ses filets dans l'onde; seul il jeta l'ancre sur la plage. Seul, toujours seul. Plus de misérable enfant à torturer; plus de passe-temps pour son oisiveté atroce. A qui fera-t-il entendre l'accent de ses menaces? A qui fera-t-il sentir la morsure de son câble chargé de nœuds? Il fallut travailler seul, souffrir seul, blasphémer seul. C'était pour lui le désespoir et l'enfer. Il réalisa le supplice de ce roi d'Orient, forcé par des génies vengeurs à dévorer ses propres entrailles et à s'acharner sur lui-même.

Le voilà donc forcé de vivre sans victime. Chacune de ses journées, il la passe en présence de sa propre cruauté. Il lui faut attendre la marée montante. Chaque matin, chaque jour, même

aspect de la nature, même labeur, même ennui. C'est toujours le limon de la plage et l'arbre-nain qui jette ses racines flétries entre les fentes des rochers. Pas un ami au milieu de ces objets sans charme. Il ne voit que l'eau quand la mer est haute; la boue verdâtre au moment du reflux. Ici la poix qui bouillonne sous l'ardeur du soleil; là quelques débris de palissades inégales et demi-brisées; plus loin des masses noires de mousses marines qui flottent avec lenteur et escortent dans son passage la chaloupe qui fend paresseusement la vague endormie.

Quand la marée était haute, lorsque dans les jours de chaleur les eaux se frayaient avec peine un passage à travers le limon de la rive, Pierre trouvait un plaisir solitaire et triste à jeter l'ancre au milieu de cette onde chaude et noirâtre; personne ne l'observait. La tête penchée, il regardait avec une sorte d'attention stupide le flot décroître lentement; c'était là son amusement. Il ne pensait, il ne rêvait pas; il ne songeait qu'à fuir les hommes et à dévorer son ennui; il se plaisait dans ces lieux qui n'offrent rien que de lugubre. Sous ses yeux jouaient les noirs anneaux des

anguilles qui se plaisent dans l'eau limoneuse ; les moules béantes rampaient jusqu'à la mer, qui les avait laissées à sec ; les crabes à la marche tortueuse imprimaient sur la grève humide un sillon oblique ; et Pierre, sans espoir, sans bonheur, sans désir, regardait tout cela. Il écoutait le cri de la mouette sauvage, la plainte retentissante et lugubre de la dorade. Tout était triste autour de lui ; il se plaisait au milieu de ces scènes de douleur. Il attendait le retour des oiseaux de mer ; le vol lourd du butor qui, perçant les airs d'une longue clameur, quittait les joncs marécageux. Pierre savourait l'amertume d'une solitude si désolée. Il aimait à s'arrêter près de l'écluse. C'est là que les eaux, resserrées dans un étroit espace, murmurent avec un bruit lent, sourd, monotone, continu ; vous diriez un mourant qui gémit. Misère, terreur, douleur, voilà ce que cherchait Pierre. La beauté, le plaisir, la grâce, eussent blessé cette âme cruelle.

Mais trois lieux différens... trois endroits où la barque de Pierre ne s'arrêtait jamais... Quand il en approchait, il détournait les yeux, il tremblait, il faisait force de rames, il s'en éloignait.

Vous eussiez dit que dans ces endroits un démon sortait du sein des eaux, et que Pierre fuyait épouvanté.

Le tyran trouvait donc son supplice. S'il allait à la ville, on se sauvait, on le prenait pour un voleur; et les femmes des matelots s'arrêtaient pour lui dire : « Pierre, tu n'as plus d'enfans à battre. » A son approche les enfans qui jouaient dans la rue prenaient la fuite en se disant l'un à l'autre : « Prends garde, voici le méchant homme. » Une imprécation lente et sourde sortait de sa poitrine; il maudissait la ville et regagnait son repaire.

Toujours seul, toujours les mêmes tristes lieux, les mêmes aspects, le même ennui. Il abhorrait les hommes, mais leur absence lui pesait. Comme il blasphémait quand ses filets restaient vides! de quels juremens il poursuivait la mouette qui, plus heureuse et plus habile, saisissait la proie échappée au pêcheur!

Bientôt un frisson nerveux, un froid tremblement saisit le robuste corps de Pierre Grimes. Un mal..... il ne savait lequel, l'accabla. Ses rêves étaient atroces. Souvent il se levait dans la nuit,

éveillé par d'horribles spectacles. Ces fantômes, le cœur le plus courageux ne les eût pas vus sans se resserrer d'effroi; ces horreurs, l'enfer aurait été jaloux de leur épouvante. Le démon de la solitude et du remords avait enlacé Pierre; il sentait son isolement, il en gémissait, il en mourait; et si quelqu'un approchait de lui, il s'élançait ému de frayeur.

Pendant un hiver tout entier il ne reparut pas à la ville. L'été revint : on aperçut, tantôt à l'ancre, tantôt flottant sur l'onde, une chaloupe qui toujours parcourait le même espace et revenait au même endroit. Là était assis, l'œil fixé sur les eaux, un homme, un pêcheur, les bras croisés, immobile. A contempler son attitude béante, douloureuse, vous eussiez dit qu'une malédiction l'enchaînait dans la barque. Il ne jetait point de filets dans l'eau; son regard terne et fixe semblait celui du somnambule dans ses rêves. C'était Pierre. On accourut sur le rivage quand cette étrange circonstance fut connue. Curiosité, pitié, sentimens de haine, attirèrent sur la plage la foule des oisifs.

« Te repens-tu, Pierre? » lui demandaient les

femmes des pêcheurs. Il tremblait, et ne répondait pas. Bientôt fatigué d'entendre ces mots, il quitta sa chaloupe, et, furieux, il courut à travers la campagne. On le saisit, et le lit de l'hôpital de la paroisse reçut ses membres fatigués. Il maudissait encore, il savait encore haïr. Mais cet homme à jamais perdu, abîmé, détruit, comment le punir? les femmes eurent pitié de lui; des secours lui furent donnés, mais son délire augmentait. Enfin on fit venir un prêtre, son âme comme son corps était en proie à un mal incurable. On tremblait de terreur en le voyant; et ses discours étaient empreints de l'épouvante qui s'attache au crime.

« Cette chute de l'enfant, s'écriait-il..., je l'expliquerai; je dirai comment... Non, je ne l'ai pas frappé... cela n'est pas vrai... mon père... Jacques! cela n'est pas vrai... Qu'on me laisse... Pas de prison; pas de torture! Cela n'est pas vrai! »

Cependant l'agonie arrive : de larges gouttes de sueur découlent de son front pâle. Ce tissu terne qui couvre les yeux du mourant voile par degrés son regard. Il parle encore et semble s'en-

tretenir avec un être placé hors de ce monde. Il ne nous voit pas ou fait semblant de ne pas nous voir. Il dit son crime et veut s'excuser. Écoutez ses paroles terribles; le récit d'un fou et d'un coupable qui mêle le délire à la vérité, le souvenir au mensonge, la justification à l'aveu du crime.

« C'était mon père qui le voulait; mon vieux père qui m'a toujours tourmenté, mon vieux père qui m'a maudit. C'est lui qui m'a donné ces enfans; c'est lui qui m'a dit de... Non, je ne les ai pas tués.

» L'autre jour, tout reposait; il était midi, il faisait chaud. J'ai vu mon père se lever du milieu des ondes, tenant les trois orphelins dans ses bras décharnés; il me les montrait. Oh! quel plaisir pour un père de torturer ainsi son enfant! Les orphelins glissaient lentement sur les eaux, qu'ils ne touchaient pas. Je voulus les punir, les frapper; j'étendis ma rame, vain effort; ma rame ne put les atteindre. Ils sourirent; ils disparurent; et mon père sourit aussi.

» Depuis ce jour, toutes les fois que je voulus jeter mon filet, je revis mon père surgir pour

m'épouvanter. Je revis avec lui les orphelins. Je priai, je pleurai, je voulus les apaiser. Mais non; ils restaient là. Ils me dirent de sauter par-dessus la chaloupe, mais je ne voulus pas mourir. Matin et soir ils reparaissaient. Soir et matin ils me persécutaient. Viens, viens, me disaient-ils; et je retombais dans ma barque.

» Ah! les pères devraient avoir pitié de leurs fils. Je ramais de toute ma force pour échapper au vieux Jacques; il me suivait toujours, avec ses bras étendus vers moi, ses cheveux gris, ses trois enfans pâles et maigres, et sa malédiction épouvantable. Autrefois quand j'étais prêt à le frapper, il me demanda grâce... je l'épargnai : il ne m'épargne pas.

» Il y a trois endroits, trois places terribles; la mer n'a rien de pareil, au milieu de tous ses gouffres. C'est là que je les vois, que je les contemple durant de longues heures; qu'ils rient de moi, et que je les brave; qu'ils me font des signes, et que je leur réponds; qu'ils me poursuivent de leurs injures, qu'ils jettent sur ma tête ces flots de plomb brûlant qui la dévorent... C'est là... »

Il s'arrête, il se tait. On l'entoure avec effroi.

Une foule tremblante de femmes émues se presse au chevet du lit. Un moment il semble plus calme; puis du fond de ses entrailles une voix mugissante se fraie un passage : « Les voilà ! ce sont eux ! » et il meurt.

## X.

# L'Hôtesse de Virgile.

Virgile au cabaret !
*Note d'un professeur.*

C'était une petite femme brune et vive, née en Syrie, d'une mère ionienne. Elle dansait si bien! Elle souriait avec tant de charmes !... — Mais vous allez prendre pour un conte fait d'hier mon récit simple et antique. Dans ce temps où la fiction elle-même, pour réussir, a besoin du passeport d'une naïveté controuvée, hâtons-nous de dire qu'il s'agit ici, non d'un roman, mais d'un fragment d'histoire; non d'un tableau frivole, mais d'un document antique, monument curieux et ignoré des mœurs romaines, morceau détaché de

la biographie de Virgile, que le poète écrivit en se jouant.

Vers les dernières pages du *Virgile* de Heyne, édition que tout homme de goût doit conserver comme un trésor d'érudition, sans pédantisme, vous trouvez une trentaine de vers presque inconnus, et scrupuleusement éliminés de toutes les éditions ordinaires. C'est une scène bachique, sans trivialité, où la volupté se montre pleine de grâce, d'élégance et de délicatesse. Le principal personnage est notre jolie hôtesse, dont Virgile trace le panégyrique avec une vivacité fort expressive. Le second, c'est Virgile lui-même, qui groupe autour de lui d'autres acteurs comiques et poétiques, et consacre aux délices de la taverne syrienne un talent plus naïf, plus abandonné, plus vrai, si nous osons le dire, que celui dont nous trouvons la preuve dans ses Églogues, imitations admirables, mais constantes, des poètes idylliques grecs, et spécialement de Théocrite.

Voici ce délicieux tableau. L'élégance et la netteté, la précision pittoresque et la mélodie Virgilienne de sa facture, révèlent, à chaque vers, la main de l'auteur, quoi qu'aient pu dire ces

prudes scoliastes qui ont tremblé de voir la gravité de Virgile compromise au cabaret.

Nous essaierons de reproduire, sinon avec tout son coloris si naïf et si brillant, du moins avec quelque fidélité, ce fragment antique, plein de grâce, de vérité, de rapidité, de chaleur, cette scène bouffonne et élégante, à laquelle le rythme irrégulier du distique hexamètre et pentamètre prête une grâce piquante, qui disparaîtra dans notre prose.

« C'est aujourd'hui que notre petite hôtesse de Syrie, celle à qui le diadème blanc va si bien, celle dont les mouvemens sont si vifs et si lascifs, quand le Crotale sonore accompagne ses pas, doit danser dans la taverne, où son vin et sa beauté nous attirent. Venez! Qu'auriez-vous de mieux à faire pendant l'ardente chaleur du jour? Venez reposer chez notre hôtesse, et savourer son nectar. Elle a des coupes et des amphores; elle a des roses et des violettes; elle a des lyres et des flûtes : un treillage de jonc entretient la fraîcheur de son jardin, et vous offre un doux abri. Vous entendrez de loin la flûte rustique, dont le murmure s'échappe d'une obscure ca-

verne, et vous vous croirez au sein des bois, que le pâtre fait retentir de ses accens. Vous boirez d'un vin vieux, que la poix enveloppe; près de vous un ruisseau bruissant vous charmera par son murmure; vous aurez aussi des guirlandes bleues et jaunes, du safran et des roses, et de beaux lis, aussi blancs que ceux dont les nymphes de l'Achéloüs remplissent leurs corbeilles; des fromages dans des paniers de jonc; et des prunes savoureuses, fruits exquis de l'automne; et des noix et des pommes empourprées. Venez; Cérès, et l'amour, et Bacchus vous invitent. Je ne veux oublier ni les mûres sanglantes, ni le concombre azuré, ni ce dieu gardien des maisons, armé de sa faux taillée dans le saule, et peu redoutable d'ailleurs.

» Viens donc, Alibida; ton âne, couvert de sueur, chancelle sous ton poids; ménage-le, cet âne, tes chères amours, et viens, si tu es sage, boire ce vin frais, qui sourit dans le cristal. La chaleur est étouffante; la cigale fait retentir au loin son cri redoublé; le lézard même cherche une retraite. Allons, étends-toi mollement sous l'ombre de ces pampres, couronne de roses ta

tête alourdie. Viens : cette jeune fille est si jolie, et sa bouche est si fraîche! Meurent tous les gens austères dont le sourcil froncé nous condamne! Réserverons-nous ces fleurs odorantes à des cendres insensibles? Quand notre tombe en sera couverte, en serons-nous plus heureux? Allons, apportez du vin et le jeu de dés! Qui sait si nous aurons un lendemain? — *Je viens, je viens*, nous dit la Mort, qui nous tire l'oreille, *vivez en m'attendant !* »

Ce n'est là sans doute qu'un fragment littéraire peu considérable, qu'un simple camée antique, à demi burlesque, : aussi tous les savans l'ont-ils dédaigné. Virgile au cabaret! Plus d'une sévérité classique s'en est indignée. On a tenté de prouver que ce morceau, inséré dans les *codices* les plus anciens, et cité par tous les vieux commentateurs, n'appartient pas au chantre du pieux et perfide Énée. Mais la preuve de l'authenticité du fragment me semble écrite dans tous les vers. Vous y retrouvez la plupart des formes de phraséologie que Virgile aimait et reproduisait :

*Sunt cupæ, calyces, cyathi*, etc.

Vous y reconnaissez ces douces assonances dont aucun poète romain ne fait un usage aussi heureux :

*Sertaque purpureâ lutea mista rosâ.*

Enfin le caractère même de Virgile, ce mélange de paresse et de délicatesse qui le distinguait, est, pour ainsi dire, imprimé vivement dans chacun de ces distiques si ingénieux, si doux et si précis, que nul autre des poètes romains dont nous possédons des fragmens, n'eût été capable de les écrire.

C'est un tableau de petite dimension, mais complet. Vous voyez l'hôtesse syrienne, si séduisante dans son costume africain, et la tête ornée du diadème grec, blanc comme la neige, enrichi de perles, qui relevait encore l'éclat de ses cheveux noirs. Sa mère n'avait-elle pas fait partie de la suite de Cléopâtre, et transmis à sa fille la science de volupté, recueillie à l'école de la reine d'Égypte? Quoi qu'il en puisse être, il paraît certain que la Syrienne dansait admirablement bien le *fandango* de l'époque; et que lorsqu'elle faisait retentir sous ses doigts légers les castagnettes d'é-

bène, elle attirait dans sa taverne ou *popina* des bords du Tibre, tout ce que Rome avait de jeunes voluptueux et de sybarites élégans. Je voudrais savoir quels évènemens amenèrent à Rome l'hôtesse de Virgile, soit qu'un centurion amoureux, imitant l'exemple d'Antoine, eût déposé son épée aux pieds d'une fille de l'Afrique, soit que l'esclavage l'eût transplantée des rives du Nil aux rives du Tibre. Je me plais à entrer dans sa taverne, située loin du Forum et des Comices. C'est une petite maison carrée, à laquelle une statue de Silène sert d'enseigne. Traversez cet atrium assez vulgaire; vous arriverez au petit jardin recouvert d'un treillage. Virgile lui-même est étendu sur le gazon épais au milieu des fleurs éparses dans un parterre irrégulier, des concombres mûrs, des outres pleines et vides, des amphores et des coupes jetées pêle-mêle sur la pelouse. Ces deux jeunes gens couronnés de violettes et de roses, ce sont Varius et Plotius, ses amis. Horace fait sa cour à l'empereur Auguste.

Vous entrevoyez une statue de Bacchus là-bas, dans cet enfoncement de la galerie qui entoure le gazon; et à l'extrémité opposée, un dieu des

jardins, que les regards les plus modestes peuvent contempler, en dépit de sa mauvaise réputation trop méritée.

Pour animer cette scène charmante, les sons d'une flûte de Pan retentissent du sein de cette grotte éloignée, d'où vous voyez sourdre un petit ruisseau qui se perd dans le gazon. Là est caché un jeune musicien grec, dont les accens lointains guident et soutiennent la danse de la Syrienne, non ces mouvemens légers et onduleux que les Grâces décentes ont adoptés, mais, comme le dit Virgile, l'élan de la bacchante :

*Ebria fumosâ saltat lasciva tabernâ,*

ses bonds rapides, pleins d'abandon, de poésie et d'ivresse amoureuse.

Or, voici venir un nouvel hôte : c'est une caricature antique, et les jeunes gens poussent de longs éclats de rire à son aspect. Le poète nous a conservé son nom : il s'appelle *Alibida*. C'est assurément quelque marchand d'esclaves, qui demeure sur la *Voie sacrée*, et qui s'est enrichi par son commerce ; il vient tous les jours de fête, monté sur son âne, partager les délices de la ta-

verne syriaque. Son gros ventre et sa monture rappellent les groupes antiques de Silène et de son favori. On lui crie : « *Venez donc, Alibida; ménagez votre âne.* » Il prend place sur le gazon. La Syrienne, qui a interrompu sa danse, recommence à former des pas hardis, que les spectateurs applaudissent, et auxquelles une jeune esclave grecque ne tarde pas à se joindre.

Ainsi se passe une journée de Virgile, dont je n'esquisse que les principaux traits, et dont je laisse à l'imagination du lecteur les détails et les accessoires.

Que je l'aime ce tableau naïf de la vie secrète d'un grand homme! Il s'y montre sans cérémonie et sans apprêt, sans pompe et sans pédantisme. Rapprochez ce morceau précieux du *Moretum* du même auteur, de quelques fragmens d'Horace, de quelques épigrammes de la même époque, vous connaîtrez mieux que si vous relisiez vingt fois Cantelius et Juste-Lipse, l'état domestique et la vie privée des maîtres du monde, quand, après avoir fait des nations étrangères un grand trophée, ils s'abaissèrent tout-à-coup sous la main d'un homme. Ce qui est charmant dans le por-

trait de l'hôtesse et de sa taverne, c'est ce mélange de tendresse et de mélancolie, de gaieté, de grâce et de caricature; c'est ce gros Alibida qu'on plaisante si légèrement; c'est la Syrienne avec sa danse étrangère; c'est la poésie la plus suave, mêlée à ces plaisirs d'une taverne située aux portes de Rome. Virgile seul a pu tracer ce tableau, et ce tableau seul peint Virgile.

Il est vrai que nous ne reconnaissons pas là notre auteur classique, le versificateur de l'*Enéide*, celui dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il soupait avec Auguste, et que les poètes alexandrins lui fournirent la plupart des matériaux polis par son talent, immortalisés par son art. Ce n'est plus ce berger élégiaque, ce chaste et discret auteur, dont la figure se montre si pâle et si effacée dans les traditions universitaires; c'est quelque chose de plus curieux et de plus conforme aux habitudes et aux faiblesses de la nature humaine : un jeune homme plein de douceur et d'élégance naturelle, mais voluptueux et efféminé; fort peu guerrier, comme chacun sait; fidèle à ses amitiés et à ses plaisirs, bon vivant et de bonne compagnie, quoiqu'il

rendît visite à la Syrienne; paresseux avec délices, ami de la retraite par amour du repos; assez semblable à notre Chaulieu; et qui, s'il fût né dix-sept cents ans plus tard, eût peut-être brigué les délices du petit collet; âme d'ailleurs pure et *blanche*, comme dit Horace (*nullus candidior*), et qui ne cherchait au monde que l'estime de quelques amis, de faciles plaisirs, l'inspiration de la muse sacrée et le sourire d'Auguste.

Mais montrer un poète classique comme un homme qui a vécu, et non comme une muette idole, c'est une nouveauté, peut-être un sacrilége. Depuis cinq siècles, on s'est obstiné à ne voir les anciens que comme des pédagogues. Nous ne connaissons encore ni Virgile, ni Tacite, ni Tite-Live. Ce sont pour nous des livres, non des hommes. La véritable connaissance de l'antiquité n'est nullement avancée. La philosophie s'est occupée des mots et des phrases, la critique a discuté le mérite des différens styles; mais quand il s'est agi de nous introduire dans le Forum et dans l'atrium, dans l'agora et le gynécée antiques, les esprits les plus distingués, les écrivains les plus remarquables n'ont créé que des

romans français, sous des noms helléniques ou romains. Je ne puis excepter de ce jugement, qu'on trouvera injuste ou sévère, mais dont le paradoxe apparent cache, ce me semble, une incontestable vérité, ni l'admirable traité d'éducation et de morale que Fénelon a créé, ni le lourd Sethos de Terrasson, encore moins le *Voyage d'Anacharsis*. Au milieu de nos richesses littéraires, et malgré les estimables travaux de tant d'érudits, ce que nous avons appris, c'est la lettre morte, et non le génie des anciens. Nous les avons analysés philosophiquement et grammaticalement; nous avons curieusement rapproché les détails de leur histoire; mais leurs passions, leurs mœurs, leur esprit, nous ont échappé. Souvent c'est dans des circonstances de peu d'importance apparente, dans des épigrammes de deux vers, dans des fragmens de lettres dédaignées, que le génie de la vie antique se révèlerait à l'observateur. C'est ainsi que le petit tableau qui précède vient éclairer d'une vive lumière la vie indolente du poète romain.

Si, profitant du privilége des digressions, dont les anciens ont tant abusé, nous cherchons, à

propos de *l'Hôtesse de Virgile*, pourquoi l'étude de l'antiquité, parmi nous, s'est beaucoup plus occupée des phrases que des mœurs, et des mots que des idées, un horizon tout entier, une vaste carrière d'observations, s'ouvriront à nos yeux. Nous verrons ce défaut se rattacher aux habitudes et même au gouvernement de l'ancienne société française. Pour sentir et comprendre les peuples anciens ou étrangers, non sous le rapport grammatical, mais dans leur génie propre, dans leurs passions et dans leurs mœurs, il faut se dépouiller de l'égoïsme d'une nationalité étroite, véritable geôle de la pensée. Il faut devenir le contemporain, le concitoyen, le frère de ceux qu'on étudie. L'esprit de cour avait tout envahi; et quand le royaume c'était Versailles, quelle place restait-il pour les étrangers et pour les anciens? Qui aurait daigné s'assimiler à des barbares? « *Ils ne portaient pas de hauts-de-chausses*, » comme dit ce vieil auteur. Si nous les introduisions sur notre scène, il fallait les affubler de panier et de fontanges. Leur barbe était faite avec soin, leurs cheveux recevaient la forme convenue et l'œil de poudre obligé. Voyez un peu le

*Bélisaire* de M. de Marmontel, et le *Gonzalve* de M. de Florian; l'un général du moyen âge; l'autre si redoutable à ses propres troupes, qu'il punissait de mort la plus légère faute de discipline. Tous deux sont devenus des héros si aimables, que Richelieu ou Lauzun n'eussent ni mieux dit ni mieux fait. Quand vous lisez tous ces travestissemens grotesques, vous vous rappelez cet Anglais, dont la manie était de coiffer Vénus de Médicis avec un chapeau à fleurs.

Le *Voyage d'Anacharsis* peut servir ici d'exemple. Un vaste savoir et un style heureux ne se combinent, dans cet ouvrage, que pour en faire un élégant mensonge. Tout ce que les Grecs avaient d'austère, de démocratique, de rude, malgré leur civilisation brillante, a disparu sous la plume de l'abbé. Tous les caractères athéniens ou lacédémoniens sont effacés; toutes les spécialités de mœurs et d'idées, si piquantes et si fortement prononcées, ont disparu. Ce n'est plus Athènes, l'Athènes d'Aristophane, avec ses marchands de poisson démocrates et sa halle turbulente; c'est Paris en 1775. Dans le Socrate d'Anacharsis, espèce de Malesherbe à manteau grec,

qui pourra retrouver cet autre Socrate qui marchait pieds nus, buvait sec, divaguait de temps à autre, passait d'une niaiserie apparente à une ironie inexorable, recevait d'Aspasie (1) des leçons de rhétorique et d'amour, prêchait la sobriété, la tempérance, la chasteté à ses disciples, et apprenait à la courtisane Théodote (2) comment elle devait s'y prendre pour réussir à souhait dans la carrière qu'elle avait à fournir?

Tout cela eût été de mauvais ton autrefois; quiconque eût voulu montrer les anciens tels qu'ils étaient, eût excité la clameur universelle. Il fallait briller chez Ninon ou chez madame Geoffrin. L'étude dont je parle, ce talent de s'assimiler aux idées des temps et des pays lointains, sont silencieux, profonds et solitaires. Ils donnent plus de jouissances que d'éclat; et tant que les coteries domineront; tant que la littérature sera un marché de critiques et d'éloges; tant que durera cette vieille habitude de servage littéraire, habitude qui remonte aux troubadours; tant que les plaisirs de la vanité seront préférés aux jouissan-

(1) *Banquet de Platon.*

(2) Athénée. *Deipnos.*

ces que l'intelligence donne à celui qui l'exerce, il y aura peu de chances pour qu'une telle étude fleurisse.

Cependant je ne sais s'il est au monde une jouissance plus vive que de se faire contemporain de toutes les nations, d'entrer dans leurs idées, de partager leurs goûts, leur enthousiasme, leurs préjugés même. Sortir de l'étroite enceinte où cette éducation si fausse nous enferme; doubler ses facultés; sentir comme les autres peuples; penser de concert avec eux; pénétrer dans cette antiquité si noble et si achevée, qui, livrée au culte physique des formes, était complète comme tout ce qui est corporel; s'asseoir à la table du patricien; s'associer aux douleurs de la servitude et aux espérances de l'affranchi; comprendre tout, et les rêves profonds de l'Orient théosophique, qui détruit le monde, grand rêve d'un dieu qui sommeille et souffre; et la hauteur infinie et étroite du stoïsisme qui divinise l'homme, et relègue Dieu par-delà les mondes; et la croyance épicurienne transportant la sensualité dans la vertu; étudier même le faux et le mensonge; même le jargon de Lycophron, associé aux dé-

bauches de l'Égypte et de la Grèce avilies; même les discours des sophistes, qui s'encensaient et se déchiraient tour à tour; même la prétentieuse et plate emphase d'Eunomius, mariée à des mœurs sans liberté; entrer dans la grotte d'airain du Scalde; descendre jusqu'aux platitudes, pour les comprendre, et voir quel secret rapport unit les bassesses ou les forfanteries de l'esprit aux turpitudes et à la lâcheté des nations; enfin s'initier à tout ce que le genre humain a senti et pensé depuis qu'il s'est éveillé pour régner; et évoquer ce spectacle immense, non comme un vaine fantasmagorie, pour changer d'objets et d'admiration, mais pour réunir dans sa pensée toutes les modifications que notre espèce a subies!... n'est-ce pas augmenter son être, et vivre d'une vie plus variée, plus grande, plus puissante? Nobles et vigoureux plaisirs de l'intelligence, qui valent mieux que ceux de l'amour-propre, qui ne donnent point la renommée, quand toutes les bannières de tous les partis flottent confuses, mais qui satisfont l'esprit, et fortifient l'âme, loin du bruit des sectes contraires, loin des cris importuns de toutes les écoles!

# XI.

# L'Enfant idiot.



*The meanest flower that blows, can give*
*Thoughts which do often*
*Lie too deep for tears.*

WORDSWORTH.

La fleur la plus humble peut donner de profondes pensées, de ces pensées intimes qui ne se révèlent point par des larmes.



Je vais raconter l'histoire d'un enfant dénué de raison, et dont les aventures, dans leur simple réalité, forment un roman pathétique. C'était un pauvre sauvage, Irlandais de naissance, et que j'ai vu mourir. Rien de plus poétique et de plus

touchant que cette vie et cette mort, tandis que parmi nous, tel caractère énergique, passionné, telle intelligence haute et vive, resteront à jamais prosaïques et sans intérêt, grâce à la civilisation qui les enlace, et malgré leurs facultés naturelles.

Qu'on ne me reproche pas de m'occuper si curieusement d'un pauvre enfant, d'un Irlandais, d'un insensé, d'analyser ses émotions, de creuser pour ainsi dire, le scalpel en main, dans cette existence unique, exceptionnelle. Que l'on y réfléchisse : tout ne serait-il pas exceptionnel au monde? N'y a-t-il pas des révélations curieuses et de grands secrets à découvrir dans cette ligne à peine perceptible qui sépare la raison de la folie? Des sujets précieux d'observation ne se cachent-ils pas dans ces contrées demi-sauvages, où le perfectionnement social ne peut pénétrer encore? Enfin la vie bourgeoise qui nous enserre est-elle donc assez amusante, assez douce, pour que nous effacions rigoureusement tout ce qui dépasse ce cercle de Popilius, la triste enceinte où nous voici parqués et emprisonnés?

Au surplus, ce n'est pas sans une sorte de honte et de crainte que j'essaie de retracer ici un sou-

venir dont la singularité, touchante pour moi, peut n'avoir pas à tous les yeux le même caractère. Nous avons tort sans doute de préjuger les sensations d'autrui d'après celle que nous avons. L'individualité des émotions ne suffit pas aux œuvres éprouvées de l'art. Poète, peintre ou conteur, que votre sensation soit vive et vraie : c'est le premier devoir ; mais qu'elle soit contagieuse et communicative, réalisée par des couleurs ou des mots, qu'elle trouve des échos faciles et vibre à l'unisson des autres âmes, c'est aussi la grande condition de l'art. L'une de ces illusions qui trompent notre sensibilité, comme certains sons trompent nos oreilles, m'a-t-elle montré le pauvre enfant et sa vie sous des couleurs mensongères? Je ne sais ; mais j'atteste la sincérité du récit : impuissantes peut-être à propager l'ébranlement qu'elles m'ont laissé, ces émotions sont cependant vraies. Les voici telles que je les ai éprouvées. Ce que j'ai cru profond serait-il vulgaire? ce qui m'a frappé comme poétique ne serait-il que bizarre?

Pendant les gros temps de décembre 182.. ,

un paquebot anglais, sorti du port de Dept... et qui devait traverser la Manche, fut cruellement maltraité par une bourrasque qui le rejeta en pleine mer, bien loin de sa destination. Peu importent au lecteur les motifs qui m'avaient engagé fort jeune encore, et seul, à traverser le détroit à cette époque de l'année. La traversée, ordinairement si douce et si rapide, fut périlleuse et longue; nous passâmes onze jours en mer, au lieu d'un seul jour, et nous étions fort avariés, quand un brick de guerre anglais, *le Swallow*, nous hêla, recueillit l'équipage et les passagers que portait le paquebot, et traîna avec lui le cadavre flottant du petit navire avec son mât rompu et tous ses agrès en débris.

Il y avait sur le paquebot un curé irlandais nommé Murphy O' Leary, homme âgé, d'une physionomie respectable et d'un esprit distingué; un pauvre enfant l'accompagnait; le sourire machinal de Moran Shillelah (c'était son nom) trahissait le vide de sa pensée. Idiot depuis sa naissance, Shillelah avait dix-huit ans et n'avait pas conquis une seule idée; tout son talent consistait dans une contrefaçon très exacte des mouvemens qu'il

voyait faire. Il imitait les matelots, montait aux cordages, les aidait courageusement au milieu de la tempête, et accompagnait leurs chansons nautiques d'un certain refrain bizarre, qui se composait de la syllabe *la* deux fois répétée, et à peu près semblable à la chanson berceuse de la nourrice qui endort un enfant. Il fallait entendre cette monotone cantilène, modulée dans tous les tons, selon que les émotions de Moran s'élevaient jusqu'à la joie ou s'abaissaient jusqu'à la tristesse et à la terreur. En faisant sa prière (Moran, élevé par le curé, était dévot), en grimpant le long des mâts, en partageant la ration des matelots, soit qu'un verre de grog ou une prise de tabac lui fussent donnés par ses nouveaux camarades, ou qu'une remontrance manuelle châtiât la maladresse de ses efforts, c'était toujours le même refrain, varié par des intonations qui en déterminaient l'expression et le sens. Pauvre être, à peine formé, qui faisait peine à voir; espèce de Caliban sans malice, corps humain sans intelligence humaine, organisation vivante sans instinct. Il venait le soir se coucher aux pieds du curé, s'endormant au bruit des vents, au mouvement du tangage et du

roulis, sans rien craindre, sans rien espérer, sans rien prévoir.

Quand nous fûmes en danger, Moran Shillelah se conduisit très bien ; les matelots l'aimèrent ; il nous suivit sur *le Swallow*, dont l'équipage ne lui fut pas moins favorable. Un jour il tomba du haut du mât, se brisa la tête sur une écoutille et mourut à l'instant. Le curé O'Leary fut très affligé, et les gens de l'équipage voulurent l'ensevelir comme un de leurs camarades. Le corps de l'enfant idiot fut donc cousu dans un hamac, entouré d'une toile à voiles, et étendu sur un treillis qui sert ordinairement à cet usage. Deux boulets de canon furent placés aux pieds du cadavre ; et l'on déposa cette espèce de momie entre deux des affûts de l'entrepont.

Ce pauvre Moran! Je crois que plus d'un homme de talent et d'importance fut moins sincèrement pleuré que lui. Les mousses qui souriaient quand il passait, les officiers qui lui avaient donné de l'eau-de-vie, les vieux matelots qui avaient répété son *la-la* monotone, le regrettèrent vivement; mais surtout ce bon curé O'Leary, l'homme le moins intolérant que j'aie connu. Il ne s'opposa

pas à ce qu'on rendît au défunt les honneurs funèbres selon le rite protestant, mais sous la condition expresse qu'il prononcerait de son côté, pendant la cérémonie, les prières latines du rituel romain, car Moran avait été élevé dans la religion catholique. Ainsi Moran Shillelah, l'enfant imbécile, allait au ciel sous l'influence et la protection de deux cultes différens. N'auriez-vous pas été frappé de cette étrange circonstance qui donnait au rebut de l'humanité des funérailles si majestueusement simples, et envoyait au ciel cet idiot protégé par des patrons de toutes les paroisses?

J'avais causé plusieurs fois avec le père O'Leary, dont la conversation était remplie d'instruction et de charme. Il pleurait, livré à une véritable douleur. Avant de lui demander quelques détails sur les causes qui avaient pu le rapprocher de l'enfant, enchaîner ensemble deux êtres si dissemblables, j'attendis que la cérémonie funèbre fût achevée, que le corps de Moran Shillelah fût jeté à la mer, et que le chagrin du vieux curé fût calmé.

Ordinairement, c'est à onze heures que ces cérémonies ont lieu sur les vaisseaux anglais; mais le

mauvais temps força le capitaine à différer l'ensevelissement du cadavre. La brise soufflait violemment, la nuit vint, obscure, orageuse, lugubre; on alluma des fanaux, qui, attachés de distance en distance aux garde-fous des hamacs, scintillaient et se balançaient dans l'obscurité. Le grand mât, tout illuminé par des lampes jusqu'à la hauteur de la vergue, ployait avec son fardeau de clartés sous le vent qui fraîchissait de moment en moment. La grande cloche rassembla l'équipage; toutes les têtes se découvrirent, la pluie battait ces fronts nus, et l'écume allait jaillir jusque sur le treillis qui portait les restes mortels de l'idiot.

Qui de nous n'a pas suivi un convoi? qui n'a pas entendu le bruit rauque et sourd de la terre qui tombe sur la dernière demeure de l'homme? Hélas! j'ai assisté comme vous à de telles scènes; j'ai contemplé avec dégoût la spéculation mercantile assise sur des restes vénérés; j'ai maudit ces idées de lucre et de marchandises poursuivant les funérailles les plus déchirantes pour le cœur; j'ai suivi des cercueils où des noms glorieux ou célèbres étaient gravés; j'ai vu ces cérémonies pompeuses, ou théâtrales, ou folles et révoltantes,

qui tombaient dans le grotesque et affligeaient la pensée, grâce à l'esprit de parti, au mensonge de la douleur hypocrite et de la vanité posthume. Mais un service mortuaire, sur un navire, la nuit et dans l'orage, écarte toute idée triviale; des funérailles de grands hommes sont moins touchantes que les funérailles de ce misérable enfant. Imparfait, incomplet, le plus dénué de tous les êtres, cet idiot était encore quelque chose qui s'appelait un homme. Et voilà deux religions devant son cadavre, le vent d'orage pour chanter l'hymne funèbre, et une foule de braves aguerris découvrant leur tête, non devant ces dépouilles, mais devant une idée, — celle qui renferme le secret de la vie, et la plus féconde de toutes, — la Mort!

La mer était très grosse, le livre de prières du vieux curé s'humectait du rejaillissement des lames et de la pluie du ciel: il murmurait sa liturgie solennelle.

Comme il n'y avait pas de chapelain anglican à bord, le capitaine se chargea de lire à haute voix le service de l'église réformée. La grande cloche cessa de retentir; tous les matelots pressés sur

le pont et trempés de pluie gardaient un silence profond. Il y a pour eux si peu d'espace entre la vie et le néant, et cette idée sublime d'une éternité prochaine gronde si lugubrement sous la quille et dans les voiles du navire, que la plupart d'entre eux, sous une apparence grossière, cachent des sentimens très religieux. Mille superstitions règnent sur un vaisseau; la mer a ses fantômes, ses enchantemens, ses croyances spéciales. Dans les temps de calme l'on siffle pour appeler la brise, comme le cultivateur attribue à la musique le pouvoir de rassembler les abeilles. Tel officier croit à la puissance de certaines paroles magiques. Rien de plus attentif, de plus respectueux, que cette troupe de matelots assemblés sur le pont devant le cadavre de l'enfant.

Le capitaine, éclairé par le fanal que tenait le contre-maître, lut d'une voix haute ces belles paroles du service protestant :

« Attendu que Dieu tout-puissant, dans sa miséricorde, a voulu ramener à lui l'âme de notre cher frère décédé, dont voici le corps, nous confions le dépôt de ces restes à la mer profonde (*the deep*), qui les tournera en corruption; et

nous demeurons dans l'attente de la résurrection des morts, du jour où la mer rendra ces cadavres, où la vie éternelle commencera! »

Ces mots, que j'appris depuis et que je relus avec émotion dans le rituel anglican, il me fut impossible de les entendre, au milieu du bruit de la mer, du froissement des cordages, du bruissement des câbles, du brisement des flots, du sifflement de la bise. Le capitaine fit un signe : un vieux loup de mer, qui s'était fait l'ami particulier de l'enfant, lança le treillis dans la mer; le corps, entraîné par le poids du double boulet, s'engouffra, et le treillis, retenu par une corde au garde-fou, resta suspendu (1). Tout fut terminé; la nuit, fort orageuse, fit place à un jour plus calme, et nous allâmes débarquer à Ostende.

Le père Murphy O'Leary, qui n'avait jamais visité le continent, et qui venait de recueillir la succession d'un parent ecclésiastique comme lui,

(1) Cette touchante cérémonie, à laquelle nous n'avons pas prêté une seule nuance poétique, est exactement décrite par Basil Hall, Cartwright, Reginald Heber, et tous les voyageurs nautiques qui ne se sont pas occupés exclusivement d'histoire naturelle ou d'antiquités.

mort à Paris, rue des Postes, accepta mes bons offices. C'était un digne et véritable prêtre. Le jour qui suivit notre débarquement, il m'apprit l'histoire de Moran Shillelah. Je répèterai, non peut-être toutes les paroles du curé, mais le sens de sa narration, et les faits qu'il me raconta, faits trop bizarres pour être inventés, trop caractéristiques de son pays pour ne pas avoir leur prix aux yeux de l'observateur.

« La mère de Moran Shillelah, me dit O'Leary, était une pauvre veuve qui habitait, il y a quelques années, un faubourg de Dublin. Un petit étal, sur lequel étaient exposés en vente des pommes et quelques gâteaux, composait toute sa fortune. Son mari, après avoir exercé, sans beaucoup de succès, le métier de tourneur, était mort lui laissant cet enfant idiot. Jamais être placé aussi bas dans l'échelle des vivans ne fut honoré du nom d'homme. Moran Shillelah, vous le savez, ne pensait pas, parlait à peine; la nature avait ébauché cette intelligence, et, mécontente de son œuvre, l'avait rejetée loin d'elle sans la terminer. Il pouvait occuper entre ses semblables la place intellectuelle que la brebis occupe entre les ani-

maux. Je le voyais tous les jours, assis aux pieds de sa pauvre mère, chantant ou plutôt fredonnant; les jeunes gens des écoles venaient le tourmenter : il n'avait ni la force ni l'esprit de se défendre. Sa confiance en sa mère était le seul genre d'instinct qui le rapprochât de l'humanité. Ce balancement continuel du corps, que vous avez remarqué, et l'insignifiante répétition des syllabes *la*, *la*, constituaient tout le mouvement de son existence, toute l'éloquence à son usage. Quand on lui jetait des pierres, il se pelotonnait, se ramassait et s'attachait à sa mère; impuissant à protéger même la faible propriété que les écoliers dérobaient à la marchande, il répétait ce cri plaintif, ce bêlement monotone. Le soir, quand la mère pliait son étal et retournait se coucher, l'étal sur la tête, et tenant Moran Shillelah d'une main, une troupe d'enfans des faubourgs suivait l'idiot, qui cachait sa tête dans le vieux tablier noir et cherchait protection dans le sein maternel.

» Moran Shillelah était une honte pour cette pauvre femme, qu'on n'appelait plus autrement que la mère de l'idiot; les tours d'espièglerie dont notre vieille fut la victime seraient longs et inutiles à ra-

conter. Il est vrai qu'elle était laide, infirme, souffrante, et que son cri de rage contre les assaillans qui la persécutaient n'avait point l'air d'une voix humaine, mais de la plainte nocturne du hibou. J'avais occasion de passer presque tous les jours devant elle ; d'abord le spectacle de cet enfant, demi-animal, demi-homme, m'avait révolté; il avait fini par m'inspirer de l'intérêt.

» Si cette tête plate, au front bas et oblique, à la mâchoire et aux lèvres pendantes, aux yeux proéminens et fixes, qu'un regard vide et stupide animait à peine, faisait horreur à voir, Dieu, le Dieu puissant dont les œuvres sont incompréhensibles, avait mis un cœur dans cette poitrine. Une âme tendre et qui s'ignorait elle-même résidait sous cette rude et grossière enveloppe. Moran était au-dessous de la brute pour l'esprit, au-dessus de l'homme par la faculté d'aimer. Moran ne savait rien et ne raisonnait pas, mais il sentait que sa mère était sa protection unique et son seul recours. Elle était fort pieuse ; à force de l'entendre prier, il répétait à demi ses gestes et ses prières. Le soir, quand la vieille femme s'était couchée sur la natte de son grenier, l'enfant idiot

s'agenouillait : il baisait, en murmurant une litanie inachevée, les pieds de sa mère; des sons inarticulés, oraison mentale, dépouillée de paroles humaines, s'échappaient de sa bouche. Certes l'idée de Dieu n'était pas entrée dans ce cerveau étroit; et pourtant je ne sais quel hymne de reconnaissance et de tendresse s'exhalait ainsi. C'était une piété instinctive et machinale envers sa mère et envers Dieu; car il entrevoyait Dieu, si l'on pouvait le dire, à travers sa mère; elle représentait pour lui tout, religion, morale, vie sociale, poésies, garanties politiques, passé, présent, espérance, avenir. Le matin, à cinq heures, lorsque sa mère allait prendre sa place accoutumée au coin de la rue du Collége, il s'avançait un peu, regardait de toutes parts pour reconnaître si l'ennemi commun n'était pas en embuscade, si l'écolier persécuteur ne se cachait pas dans quelque encoignure, et dès qu'il avait aperçu cet objet de terreur, il se rejetait en arrière, tirait violemment le tablier de la marchande, chantait d'une voix plus haute et plus émue le *ta-la* éternel, et lui donnait ainsi l'alarme.

» Ces pauvres êtres, qui vivaient l'un pour l'au-

tre, me touchaient, monsieur. Je cherchais quelquefois à soulager leur misère; cet amour maternel, si profond, si désintéressé, m'allait au cœur; je voyais chez la vieille marchande la réfutation du système de philosophie qui attribue toutes nos affections à l'égoïsme. Quelle jouissance Moran promettait-il à sa mère? De quel orgueil pouvait-elle être animée en le voyant? La moitié des gains de la pauvre marchande, c'était l'idiot qui les absorbait, et cette femme âgée passait une grande partie de son temps à soigner le malheureux qui ne pouvait ni s'habiller ni pourvoir aux besoins les plus ordinaires de la vie. Un soir qu'elle fut obligée de quitter pendant quelques momens son étal, l'idiot disparut : elle revint et ne le trouva pas. Quel désespoir, monsieur! quelle horrible douleur! elle s'était attachée au pauvre enfant par les sacrifices mêmes qu'elle lui avait faits; elle l'aimait de tout le mal qu'il lui donnait, de toute la peine qu'il lui avait causée! J'essaierais en vain de décrire la joie dont son retour inattendu l'enivra. Une voisine l'avait retrouvé près de Dublin, au milieu de la grande route, fuyant une troupe de petits bandits qui le poursuivaient, et

chantant ses deux notes ordinaires avec une force qui révélait sa détresse.

» Un jour je fus étonné de ne voir au coin de la rue du Collége ni l'enfant ni sa mère. J'avais donné quelques secours de religion et quelques schellings, de temps à autre, à la pauvre femme. Son absence me surprit. J'allai chez elle. Vous n'avez pas vu, monsieur, un grenier des faubourgs de Dublin ? Pour peu que l'on ait de délicatesse, on ne supporterait pas aisément ce spectacle ; et je ne veux pas vous affliger d'un tel tableau. Je la trouvai morte sur sa couche indigente ; l'enfant, étendu sur le grabat, tenait le cadavre étroitement embrassé. Il se balançait comme à l'ordinaire et chantait en mesure sa chanson lugubre, d'une voix plus plaintive que jamais. Incapable de former des phrases entières, il avait cependant quelquefois l'air de comprendre une partie de ce que l'on disait. En me voyant entrer, accompagné des autres personnes de la maison, il tourna ses regards vers nous ; ses yeux étaient humides ; il se releva ; sa main serra vivement la main du cadavre, l'intonation de son chant devint plus sourde, et il continua de le répéter en nous regardant :

» *La ! la !*

» On le souleva ; il se laissa faire, se dessaisit de son étreinte, et alla s'asseoir par terre dans un coin obscur.

» Que ferons-nous de cette infortunée? demanda le propriétaire de la maison.

» L'idiot (1) ramassa par terre une poignée de la poussière épaisse qui couvrait le plafond, répandit sur ses cheveux cette cendre, comme s'il eût voulu nous dire que la terre le réclamait aussi, et recommença à chanter d'une voix plus claire, plus aiguë, plus poignante :

» *La... la... la... la...*

» Vous auriez eu le cœur déchiré de voir tant d'affection chez la brute, tant d'imbécillité chez cet être si reconnaissant. Je le pris en pitié, je fis enterrer la vieille femme, et je conduisis Moran dans mon presbytère. Je ne l'ai pas quitté depuis, et vous avez vu ses derniers momens ; je l'ai pleuré. »

(1) Ce fait singulier, dont j'ai été témoin, a été consigné dans les journaux écossais de l'époque et répété par la plupart des journaux anglais. ( Voyez *Morning-Chronicle*, *Advertiser*, *Postman*, *Star*, etc. 1821. )

O'Leary s'arrêta. Ce moment de silence, que le souvenir du pauvre idiot paraissait remplir, pouvait laisser croire que le curé venait de me donner toutes les annales de l'enfant. J'admirais cette énergie et cette tendresse qui s'étaient réfugiées dans le foyer de l'âme, chez Moran Shillelah; ce culte de sa mère qui suppléait à tout pour lui; cette vie du cœur qui s'était conservée ardente et intacte, dans la mort de l'intelligence. O'Leary reprit sa narration :

« Je ne vous ai fait connaître, monsieur, que la première moitié d'une existence bien singulière. J'eus de la peine à consoler Moran. Une année entière se passa, pendant laquelle il répétait chaque matin ces paroles confuses dont il éveillait sa mère autrefois. Le soir il la cherchait et pleurait. Les cérémonies du culte catholique parvinrent à le distraire. Essentiellement imitateur, il reproduisait les gestes de nos paysans dévots, s'agenouillait avec eux, se tenait à l'église avec décence, et la nullité même de ses facultés mentales lui donnait une apparence d'abstraction rêveuse, qu'on aurait prise facilement pour la réalité de l'extase et l'isolement de la méditation.

Écouter les cantiques, respirer l'encens, allumer les cierges, suivre les processions, c'étaient le seul plaisir et toute l'occupation de Moran Shillelah. Je ne crus pas devoir l'en priver; il y aurait eu de la barbarie. A force de voir servir la messe, il parvint à s'acquitter assez bien de ces fonctions peu difficiles à remplir. Enfin il s'attacha à moi, qui le protégeais, comme l'avait protégé sa mère. Si j'étais malade, Moran était au chevet de mon lit; si je m'absentais quelques jours, Moran restait dans un coin du presbytère et ne mangeait pas. Cette fidélité spontanée, machinale, dévouée, que le chien porte à son maître, se trouvait chez cet enfant, que je vis grandir, se développer, et qui, malgré sa stupidité incurable, et tout le dégoût qu'inspirait une organisation manquée, un être imparfait, m'était devenu cher, car il n'existait que par moi et pour moi.

» C'était l'époque où l'Irlande était couverte de sang; ce pays natal des révoltes avait ses cantons de barbarie, où chaque jour nouveaux meurtres, nouvelles horreurs insultaient à tous les efforts des magistrats. Je fus nommé à une cure dans le canton de Munster; la nature y est riante et sau-

vage ; c'est un paradis de verdure, on n'y voit que mousse brillante, rocs tapissés de fleurs, gracieux paysages. Mon presbytère était situé près des bords de la Suir, à un quart de lieue du village de Golden, dans le canton de Tipperary ; une espèce de grotte, embellie par la main de l'homme, me servait d'habitation. Vous trouverez en Irlande beaucoup de presbytères de cette espèce ensevelis pour ainsi dire dans la mousse et taillés dans une caverne. Si la beauté de la nature et la paix profonde de ma solitude me charmaient, je trouvais dans la barbarie de mes ouailles bien des sujets de chagrin. Il était impossible de déterminer précisément pourquoi ils se battaient, mais ils ne cessaient point de se battre. Il y avait chez ces hommes une ardeur de meurtre, une rage de se tuer, sans qu'ils eussent aucun avantage à en attendre. Les mauvais élémens de l'espèce humaine, le sceau de Caïn, étaient en eux et sur eux. Ils ne se plaignaient de rien, n'articulaient aucun grief, mais, se groupant sous des chefs différens, ils s'entr'égorgeaient comme on boit, comme on joue, comme on dort, pour passer le temps, pour sentir la vie, pour avoir un spectacle et un

intérêt. Ces factions, qui ne prétendaient et n'aboutissaient à rien, trouvaient des chefs; ces dissensions, qui n'avaient pas de but, avaient leurs trophées de cadavres. Leurs parties de plaisir étaient des combats horribles, et la vengeance, se perpétuant de génération en génération, allumait dans l'avenir de nouvelles et impérissables fureurs. Ces gens, qui n'avaient rien à perdre, si ce n'est leur vie, la risquaient en se jouant. Sans patrie (l'Irlande n'est plus une patrie), sans espoir, sans bien-être, ils donnaient au moins l'essor à cette bravoure innée, à ce besoin de mouvement et de dangers qui les agitait. Leur ardeur étouffée se frayait un horrible passage; la double exaspération des haines religieuses et politiques ajoutait son aiguillon à cette sauvage violence, et des scènes tragiques, hideuses, souvent mêlées, selon la mode irlandaise, d'étourderies, de folie, de gaieté même, composaient l'histoire de ces paysans.

Auprès de l'Angleterre, séjour du *confort* et de l'abondance, où tous les soins du bien-être sont l'objet d'un culte et d'un travail sans relâche, on a lieu de voir avec surprise le pays du monde où tout ce qui peut embellir la vie est négligé avec la

plus ridicule étourderie; là se trouvent les ménages les plus mal réglés, les cuisines les plus malpropres, les maisons les plus mal bâties de toute l'Europe. C'est là qu'un convoi funèbre est toujours une orgie, c'est là que les fantômes se cachent derrière tous les arbres, habitent toutes les cavernes, c'est la région de toutes les terreurs, de toutes les passions sans frein; l'injustice des gouvernemens a augmenté ces fléaux et ajouté des vices à ces vices.

» Je me rappelle un temps où le catholique romain ne pouvait acheter et monter un cheval dont la valeur dépassât cinq louis de France. Au moment où je vous parle, plusieurs de mes confrères prêchent encore comme on prêchait à Paris au temps de la ligue. Vous trouverez plus d'un noble irlandais qui s'est battu en duel, dans sa propre salle à manger, et dont le pistolet a tué son convive. Tristes résultats de cet abrutissement moral qu'entraîne l'intolérance, de cette dépravation que les mauvaises institutions entretiennent et nourissent.

» Moran Shillelah et moi nous vivions au milieu de cette population sauvage; j'étais aimé, Moran

était peut-être plus respecté que moi. Il ne parlait jamais. Son aspect immobile s'associait à toutes les idées et à toutes les images d'une religion vénérée et poussée jusqu'au fanatisme. Moran était, aux yeux des paysans de Tipperary comme un saint de pierre qui serait descendu de son pilastre gothique. Aucune des passions humaines ne l'agitait. Dans le sanctuaire de ma petite église, il n'avait plus rien à craindre. Sa timidité naturelle s'était effacée avec le sentiment de sa faiblesse ; et quand il passait, vêtu de cet habit d'enfant de chœur qu'il se plaisait à garder, on le saluait respectueusement ; il répondait par le signe de la croix. Vous ne sauriez imaginer, monsieur, l'influence conquise par Moran Shillelah ! Son silence, son chant mesuré, sa présence dans l'église, son pas lent, son œil sans regard, son regard sans idées, le séparaient de tous les hommes ; c'était pour ces aveugles un envoyé de Dieu, un être au-dessus de notre espèce. Je ne doute pas que si, par un phénomène impossible, la raison anéantie de Shillelah fût venue à reparaître, il n'eût pu entraîner avec lui, et réunir sous un même drapeau un grand nombre des prolétaires de l'Irlande catholique.

» Il y avait environ six mois que j'étais établi dans mon presbytère : la réputation de sainteté du jeune homme s'était répandue à plus de vingt milles à la ronde. Un matin je ne le trouvai plus; il avait quitté ma maison dès le point du jour, et toutes mes recherches furent inutiles. Trois semaines se passèrent sans que j'eusse aucune nouvelle de lui. Vous saurez bientôt quelle étrange circonstance nous rendit l'un à l'autre.

» Le canton de Tipperary était en proie aux divisions de deux partis acharnés, les *caravats* et les *shanavests*, ou, si vous voulez que je traduise ces deux mots irlandais, les *cravates* et les *vieux habits*. Des deux côtés, des héros avaient été pendus, et les pendus avaient subi l'apothéose populaire. Vous dire pourquoi ils étaient ennemis, je ne le pourrais; ils semblaient se haïr par instinct. Les jours de foire étaient ceux où leur fureur martiale se déployait spécialement; et mon autorité de pasteur restait sans influence. Le pouvoir civil et militaire venait aussi échouer contre cette férocité invétérée, contre cette habitude d'une vie sauvage.

» C'était le 3 août 1818, un jour de foire. Le

ciel resplendissait de toute sa gloire, et la belle vallée de la Suir offrait un aspect ravissant. Je sortis de mon presbytère, affligé, je vous l'avouerai, de l'absence de cet enfant. Je gravis le sommet de la colline, couronnée des ruines d'une forteresse, dont les degrés intérieurs ont résisté au temps; là je m'assis. Je me plus à suivre de l'œil les longs détours de cette rivière si claire et si profonde, si rapide et si paisible, qui faisait mouvoir dans son cours des moulins nombreux, et, sans déborder sur ses rives, remplissait d'une onde abondante le lit verdoyant que la nature lui avait tracé. Voilà, me dis-je, le vrai symbole du génie et de la vertu; c'est de l'énergie sans violence, de la profondeur dans le calme et de la richesse sans excès. Au milieu de ces méditations, mes regards se reportèrent sur le village de Golden, que la Suir traversait pour aller se perdre ensuite dans des champs couverts d'épis et de houblon. Près du village une foule nombreuse était rassemblée. Le silence qu'elle gardait m'étonna; il contrastait avec la joie de la nature autant qu'avec le caractère irlandais. Un Irlandais ne conclut pas de marché, fût-ce pour un

seul penny, sans éloquence, sans discussion, sans clameurs, sans contorsions véhémentes. Tout était calme; les uns restaient assis sur les fossés de la route, d'autres formaient des groupes épars sur la place du marché. Aucun désordre ne trahissait encore les intentions meurtrières que je commençais à soupçonner. Accoutumé comme je l'étais à la loquacité de mes paysans, à leur active turbulence, à leur étrange mobilité, je redoutais les évènemens que pouvait annoncer et cacher le silence de cette multitude. Je ne me trompais pas; vengeance chez les uns, terreur chez les autres, chez tous pressentiment d'un prochain danger, arrêtaient le cours ordinaire et tumultueux de cette gaieté hibernoise, devenue proverbiale dans les trois royaumes.

Un bruit de chevaux et d'armes se fit entendre; je me retournai, et j'aperçus vers la gauche, au bas de la colline, un détachement de cavalerie accompagné de magistrats à cheval et d'un bataillon d'infanterie. Il était évident que l'on s'attendait à un mouvement, que les fonctionnaires civils avaient été prévenus, et qu'une scène de tumulte et de désordre allait avoir lieu : je me

hâtai de descendre, le cœur rempli de tristes prévisions et de terreur. La foire allait se terminer; on s'était hâté de conclure l'achat et la vente des bestiaux; personne n'avait songé à marchander ni à surfaire. On reployait les tentes, et les paysans, ramenant au logis leurs vaches et leurs brebis achetées, semblaient impatiens de laisser champ libre aux deux partis. Alors la trompette sonna; les troupes défilèrent; je me trouvais au milieu de la foule, et mon opinion personnelle était que ces soldats, appelés pour comprimer l'émeute, battaient en retraite beaucoup trop tôt. Il y avait de lourdes massues entre les mains de quelques hommes gigantesques et demi nus, des couteaux et des dagues à demi cachés dans la jaquette brune des paysans; partout des regards de haine et de fureur concentrée. Je vis un vieux *caravat* embrasser son enfant les larmes aux yeux; j'entendis de sourdes malédictions, qui semblaient n'attendre pour éclater que le moment favorable.

« A peine les soldats furent-ils éloignés d'un quart de mille, un long hurlement émané de cette multitude annonça que la digue opposée à sa violence était rompue, que toute sa férocité allait

se donner carrière. A ce cri succéda une pause plus terrible, un moment de silence plus redoutable que l'élan de rage dont les échos des monts voisins répétaient les derniers sons. Les rangs se formèrent. Les deux troupes ennemies, fortes de quinze cents hommes au moins chacune, mais qui depuis long-temps s'étaient privées, pour obéir aux prédications de leur curé, du plaisir de s'entr'égorger, s'avancèrent dans la vallée. C'étaient des hommes à demi nus, vêtus du costume ordinaire des paysans, brandissant de lourdes massues, ou agitant des couteaux, des poignards, des glaives, des faux. Un petit enfant qui traînait un sac sur la terre et criait de toute sa force « Vingt livres sterling pour la tête de la vieille veste! » précédait la troupe des *caravats*. En moins d'une minute la troupe ennemie débusqua des buissons voisins, et l'enfant qui servait de héraut à la troupe des *cdravats* tomba sur la terre baigné de sang.

» Ah! monsieur, à ce spectacle tout mon sang se glaça. Je ne pus m'empêcher de m'élancer vers ces forcenés que j'espérais contenir par l'influence des idées religieuses. Les pierres volaient autour

de moi; je fus frappé à l'épaule d'un caillou énorme qui me renversa. Je tombai entre les deux troupes. On ne me reconnaissait pas, et mes vêtemens laïques n'inspiraient aucun respect à ces furieux, dont la plupart venaient des villages voisins et ne m'avaient jamais vu : j'aurais infailliblement été foulé aux pieds et écrasé. Étourdi un moment par la violence de ma chute, je rouvris les yeux. Quelle fut ma surprise ! Ces deux armées frénétiques étaient à genoux; elles baissaient leurs fronts, honteuses et comme repentantes. Il sortit du sein de ces masses, non un gémissement ni un cri, mais un long et profond sanglot. C'était chose merveilleuse que ce remords subit de tout un peuple. Je sentais une main protectrice qui s'était placée sur moi, et près de moi un être inconnu couvert d'un étole blanche, à genoux lui-même, un crucifix à la main, et qui murmurait des prières : c'était l'idiot. Moran Shillelah, que je n'avais pas vu depuis trois semaines, avait fait avec d'autres dévots un pèlerinage à la croix de Saint-Patrice. Il revenait, les pieds nus, le bourdon attaché au bout d'un bâton, le chapelet pendu à la poitrine. Une énorme

croix dont il s'était armé dans ma sacristie surmontait son bâton.

» Il m'avait vu au milieu de ces furieux, et prêt à périr; il s'était avancé sans crainte, étendant son crucifix sur les deux armées, qui, fascinées par sa seule présence, et frappées d'une terreur sainte, avaient laissé tomber leurs armes. Il avait pénétré jusqu'à moi en traversant une double haie de fronts courbés et respectueux. N'était-ce pas un étrange tableau, monsieur? et Dieu n'a-t-il pas de profonds secrets pour sauver ses créatures?

» Nul de ces paysans sauvages ne douta que Moran Shillelah ne fût un médiateur. Tous ils se taisaient, fixant sur l'idiot des regards émus et surpris. Il y avait plus de trois mille hommes réunis dans la vallée, et pas le plus léger bruit qui se fît entendre. Moran était là, qui me protégeait de sa main étendue; le chef des *caravats* baisait le bas de sa ceinture. Le chef des *shanavests* était mort. Toujours à genoux, l'enfant, après avoir redit sa prière obscure, se mit à entonner joyeusement son refrain d'idiot :

» *La! la!*

» On m'emporta dans mon presbytère, et les ennemis se dispersèrent. Quand je voulus faire un voyage en France, il s'attacha à mes pas; je ne l'aurais pas, pour tout au monde, empêché de me suivre. Cependant ce malheureux voyage a causé sa mort, et je le pleure. »

J'avais prêté toute mon attention à ce singulier récit; j'admirai par quelles étranges associations d'idées la vie d'un enfant idiot a pu devenir poétique. L'affection profonde d'une mère indigente, la vie religieuse et simple d'un enfant, son influence involontaire sur des sauvages prêts à s'égorger, sa mort au milieu de l'Océan, son service funèbre sur le pont du navire, et son sépulcre dans la mer, semblèrent conspirer à empreindre d'un caractère spécial, pathétique, grandiose même, et qui ne s'effacera jamais de mon souvenir, ce pauvre être ébauché par Dieu et délaissé par les hommes.

# XII.

# Drames merveilleux et fantastiques

## De Shakspeare.



### § I. — MIDSUMMER'S NIGHT'S DREAM. — THE TEMPEST.

Dans une jolie ballade, imitée d'un vieux fabliau, Gœthe s'est moqué de cette servilité aveugle et outrecuidée, partage ordinaire du demi-savoir. Un élève de sorcier a saisi au vol quelques mots de grimoire. Pendant l'absence du maître, il se hâte d'essayer sa puissance magique, et de prononcer l'incantation qu'il a retenue. Voici deux manches à balai qui remuent aussitôt, chan-

gent de forme, deviennent des hommes, sortent de la cabane, vont puiser de l'eau à la source voisine, et reviennent nettoyer le plancher. Tout va bien jusque là; mais quand l'apprenti magicien veut contraindre au repos les serviteurs qu'il a créés, il ne sait plus comment s'y prendre. Ils vont et reviennent, rapportant sans cesse leurs baquets et de l'eau nouvelle : c'est un déluge. L'écolier a beau prier et se fâcher; la chaumière inondée tombe en débris sur ses épaules.

Nous ressemblons un peu à l'*élève du sorcier*. Nous connaissons les paroles qui commencent toutes les révolutions, non celles qui les terminent. Ouvrir les digues est facile; mais ensuite comment arrêter l'inondation? Nous l'ignorons; et nous allons toujours d'un extrême à l'autre, gâtant le dévouement par la servitude, et brisant la liberté contre la licence. Malheur ou travers national, allié de près à la vivacité des perceptions, à la violente impulsion des caractères, éminemment *prime-sautiers*, comme disait Montaigne; tout ce qu'il y a de brillant dans le génie gaulois et de périlleux dans ses élans; toute la mobilité de notre histoire, fidélité aveugle au

malheur, alternatives de loyauté et de défection, révoltes en chansons et à coups de lance; la Ligue, la Fronde; jusqu'aux bigarrures des trente années qui viennent de s'écouler, découlent de cette source. Je ne sais si jamais nous avons pu quitter une idée juste sans la pousser bien vite à ses dernières limites, et l'écraser contre l'erreur. En poésie, l'imitation imprudente des formes grecque et latine nous est imposée par Ronsard; deux siècles de servage en sont la suite. A peine le culte d'Euripide est-il consacré par l'inimitable génie de Racine; Campistron et Lagrange-Chancel nous forcent de subir leurs contr'épreuves sans génie, copies mesquines, exécutées d'après des copies, véritables ombres d'une ombre. Sous la dictature de Lebatteux et le consulat de La Harpe, toutes les intelligences s'abaissent; on est tenté de prendre la correction minutieuse du style pour le dernier raffinement du bon goût, et l'esclavage complet de la pensée pour une heureuse soumission aux lois d'Aristote. Et aujourd'hui même, ce travers ne se reproduit-il pas sous une forme opposée? Ne serions-nous pas tout près de chasser le bon sens du domaine du génie, et de

mettre la raison hors la loi? L'élève du sorcier inonde le logis qu'il devait nettoyer. Il eût mis le feu à l'édifice pour rallumer la lampe de son maître. C'étaient deux manières fort différentes d'exagérer : mais qu'importe? la maison n'en croulait pas moins.

Vous citerez plus d'un écrivain doué de qualités brillantes et dénuées de raison, génies capricieux, esprits incomplets et ébauchés : Théophile Viaud, Saint-Amand, Diderot lui-même ; le vieux Marlow, contemporain de Shakspeare ; Nathaniel Lee, auteur de monstres tragiques, étincelans de beautés. Ces gens ont deux intelligences, l'une ivre, folle ou paralysée, l'autre saine, éclatante et forte. Ils ont plus de génie qu'ils n'en peuvent porter ; ils en sont les esclaves et non les maîtres ; espèces d'anomalies bizarres par le désaccord de leurs facultés diverses, puissans et débiles ; au-dessus du vulgaire par leur grandeur, au-dessous de lui par leur faiblesse. Ce qui manque à leurs qualités, souvent éclatantes, c'est la raison supérieure, la force régulatrice, qui dans les œuvres de l'intelligence, planant sur l'ensemble, ordonnant les masses, surveillant jusqu'aux détails, y

joue le rôle de cette âme cachée qui anime le monde, entretient son éternelle jeunesse, et soutient son immense harmonie.

Certes, personne n'a plus osé qu'Aristophane, parmi les anciens; que Dante, Shakspeare et Calderon, parmi les modernes. A voir le caprice de leurs fantaisies, on peut les regarder comme des écrivains irréguliers et fantasques, dont l'indépendance repousse toute espèce de loi, même celle du bon sens. Qui les observera de plus près découvrira la raison profonde qui les inspire; raison politique, morale, tenant aux plus hauts intérêts de l'humanité. Pour Aristophane, il s'agit de lutter corps à corps contre une démocratie corrompue. Dante a son siècle à punir, son pays à défendre, l'humanité à venger, les trois mondes du crime, du repentir, de la vertu, à mettre en présence. Représentant, l'un des idées du nord, à la fin du moyen-âge; l'autre, de l'Espagne chevaleresque et du dogme catholique dans sa plus forte intensité, Shakspeare et Calderon créent le drame de la vie humaine, métamorphosée par le christianisme. Le vaste sillon lumineux qui a suivi leur passage atteste assez leur puissance, et prouve

qu'en dépit des défauts de leur temps, malgré ceux que la faiblesse humaine mêle toujours à ses œuvres, ils ont réussi dans de si grands desseins. Pour moyens ils ont eu la fécondité d'invention, d'éloquence, de poésie, de gaieté, d'émotion; pour soutien et pour but un bon sens sublime. Jamais leur pensée ne les domine; ils en sont les maîtres, les rois; ils la pétrissent, la moulent, la transforment, l'exaltent, l'abaissent à leur fantaisie; d'autant plus grands que, sans jamais perdre de vue le but de leur vol, ils s'élèvent plus haut, et que dans leurs élans les plus excentriques, leur œil d'aigle ne se détache pas un seul moment de leur proie et de leur conquête.

Ce serait une belle entreprise et une œuvre utile que d'approfondir le génie de ces grands hommes, de descendre jusqu'à ses bases, de mettre à nu leur raison puissante et inaltérable. En étudiant Shakspeare, non phrase par phrase, scène par scène, acte par acte, mais dans le sens réel de ses drames, on verrait quelle sévère et inflexible perspicacité lui révélait l'histoire du genre humain, dont il a dit tous les secrets.

Comme la plupart des jugemens dont il a été l'objet tomberaient en poussière ! comme ils sembleraient ridicules, ces sobriquets qu'on lui prodigue ! Au lieu d'un *génie monstrueux*, on verrait un poète sceptique, observateur calme et souvent cruel, frère de Montaigne, ému d'une pitié un peu ironique pour les hommes et d'un profond dédain pour les caprices du sort, qui les élèvent et les écrasent. Au lieu d'un paysan grossier, doué de quelque génie, et sublime par hasard, on ne reconnaîtrait pas sans étonnement le véritable Shakspeare ; âme mélancolique et concentrée, homme de mœurs élégantes, ami du noble Southampton, favorisé par Élisabeth, mais solitaire au milieu de cette presse de monde, qu'il traversa sans s'y mêler ; isolé par l'originalité même d'une organisation mobile et tout intérieure ; doué à la fois d'une exaltation platonique et tendre, d'une clairvoyance redoutable et d'une compassion un peu ironique pour les prétentions et les hochets de ses semblables. On le verrait revêtir au hasard toutes les formes populaires en vogue de son temps : nouvelles, fabliaux, contes de fées, narrations de romancerie et de galante-

rie, chroniques, légendes même : persuadé que l'auteur dramatique ne s'adresse qu'aux masses, et que son génie, comme un levier puissant, doit les ébranler et les émouvoir à son gré, on le verrait se faire peuple, quant aux apparences extérieures de ses œuvres; rester philosophe, quant à leur sens intime. On trouverait ainsi dans ses poèmes et le mystérieux écho des croyances et des idées du moyen-âge expirant, des mœurs septentrionales, chrétiennes, chevaleresques, et l'histoire éternelle de l'homme.

D'après ces vues, que nous détaillons pièce à pièce, et que le génie conçoit d'un seul jet, il a répété non seulement ce que l'homme fait, ce qu'il sent et ce qu'il souffre, mais ce qu'il rêve. Nos songes, on le sait bien, constituent l'une des meilleures parts de notre vie. Et vers la fin du seizième siècle, quand l'idéal, le fantastique, le surnaturel, tout ce qu'avait créé le christianisme mêlé aux vieilles croyances du nord et aux fictions magiques de l'Italie et de l'Espagne, s'était, pour ainsi dire, fondu et transformé en poésie, le sceptre des Weirds et des fées n'était pas brisé pour le peuple : Shakspeare s'en empara.

De là ces drames fantastiques, si peu compris, maintenant que le monde, changeant de croyance, de face et de mœurs, a effacé jusqu'au souvenir des chimères de nos aïeux. En 1590, le conte de fée s'environnait encore de son ancien prestige : le surnaturel des évènemens, le jeu merveilleux des incidens possibles, mais improbables, n'avait pas perdu son influence sur les esprits. Des hommes qui ne se refusaient pas aux illusions de la magie se prêtaient facilement et croyaient sans peine à toute la magie du hasard. A ce double genre de merveilleux, dont la parenté secrète ne pouvait échapper à la sagacité de Shakspeare, et qui charmait les contemporains de Torquato Tasso, de Cervantès et de notre Durfé, se rattachent deux genres de drames, singulières énigmes aujourd'hui; monumens bizarres et difficiles à déchiffrer; hiéroglyphes d'un autre monde.

Sans prétendre subdiviser par classes et par espèces les drames de Shakspeare, qui défient toute classification, comme la nature se joue des systèmes : on peut essayer de les grouper d'après le genre d'impressions et de pensées qui prédominent dans chacun d'eux. Ici vous trouverez surtout

le mouvement historique des évènemens et des caractères; telle est la suite des *chroniques* extraites de l'histoire d'Angleterre : là, c'est la méditation philosophique sur la destinée humaine (*Hamlet*) ; ailleurs, la peinture des passions mêlée à l'étude de l'homme (*Othello*) ; plus loin, l'invention comique et le burlesque du dialogue et des incidens, comme dans les *Ménechmes*, *Comment on dompte les femmes* (1), *Timon d'Athènes* (pièce plus satirique que comique), les *Gaies commères de Windsor*. Ces ouvrages, qui se rapprochent plus ou moins des formes dramatiques que la Grèce nous a léguées, sont, en général, mieux compris et mieux sentis que les autres.

Mais plus de la moitié des pièces de Shakspeare échappent à ces classifications : à la fois lyriques, tragiques, féeries brillantes, ou contes romanesques, elles ne respirent que le caprice. L'invraisemblable, l'inattendu y règnent. Les

(1) *Taming the Shrew*. La plupart des titres de ses ouvrages populaires sont des proverbes, qui, dans la traduction de *Letourneur*, ont été singulièrement travestis.

unes sont empruntées aux *Novelas españolas;* ce sont des jeux d'incidens, des enlèvemens, des péripéties imprévues, des catastrophes multipliées; tels sont *Les deux jeunes Nobles de Vérone; A mauvais commencement, bonne fin* (1); *Justice pour tous* (2); *Béatrice et Benott* (3); *La nuit des rois* (4); esquisses légères et charmantes par la transparence du coloris, et où l'auteur semble se moquer du hasard qui se rit de nous. Les autres ressemblent absolument à ces contes de nourrice où vous apprenez « *comment la fille du roi alla jusqu'en Palestine à pied, surprise par des brigands, et sauvée par le prince Floribel;* » ou bien encore, « *comment un jeune chevalier devint amoureux*

(1) *All's well that ends well.* « Tout est bien, qui finit bien. » C'est ainsi que MM. Delaplace et Letourneur ont traduit ce titre en paroles barbares.

(2) *Measure for measure.* « Mesure pour mesure, » n'a aucun sens en français.

(3) Tel est le vrai titre de cette pièce, que les acteurs ont baptisée du nom de *Much ado about Nothing* (Beaucoup d'embarras pour rien). Les premières éditions portent le titre que Shakspeare avait donné à son ouvrage.

(4) *Twelfth night.* « La douzième nuit : » traduction également dénuée de sens.

*d'une belle dame, la tua par jalousie, et la retrouva vivante cinq années après.* » Tel est le drame ébauché intitulé *Périclès*, et qui n'a aucun rapport avec le Périclès de Plutarque, tel est le *Conte de la Nuit d'hiver*, conte s'il en fut, que vous croyez raconté par la grand'mère, au coin du vieil âtre; telle est *Cymbeline*, drame bien plus achevé, mais tout aussi merveilleux. Quelquefois c'est une fantaisie presque enfantine, comme *Peines d'amour perdues* (1): ou même une idylle philosophique, que la misantropie de Jean-Jacques semble avoir dictée, et où vous trouvez le même culte de la nature, mêlé à une raison plus résignée. De ce genre est une admirable pièce de Shakspeare, fort peu connue, et unique dans son espèce. Il l'a intitulée : *Comme il vous plaira*, sans doute parce qu'elle n'avait de type et de modèle que dans son génie mélancolique et observateur.

Dans ces ouvrages, où rien n'est surnaturel, si ce n'est le sort et ses caprices, le génie de Shaks-

(1) *Love's labour lost.* Le titre le plus naturel serait *Haine aux femmes.*

peare se meut en liberté ; la vie n'est plus à ses yeux chose sérieuse ni digne d'estime ou de douleur ; c'est un jeu frivole qu'il reproduit avec une grâce extrême : aucun scrupule ne l'arrête. Rien de laborieux, ni d'appuyé ; tout est léger comme l'air ; c'est le développement dramatique de ce mot profond du philosophe, que *le monde est une branloire perenne.* Les caractères des personnages sont mobiles eux-mêmes ; tout vacille ; le poète esquisse le merveilleux des évènemens, sans se faire faute de l'incroyable et de l'impossible. Il y a dans le monde certain caprice de jeunesse qui s'appelle *amour ;* Shakspeare s'amuse à le peindre au passage, aussi fugitif, aussi terrible, aussi inconstant que l'éclair. Mais dans cette scène changeante, que de teintes brillantes, chaudes, vigoureuses ! Comme au milieu de ces nuances rapides vous voyez apparaître des figures toutes vivantes, bien qu'à peine esquissées, et marquées cependant d'un trait si net et si vif, que vous vous souvenez d'elles à jamais.

Quelquefois, comme ennuyé du monde tel qu'il existe, il se jette et se réfugie dans le monde des rêves. Alors il abdique tout souvenir de la

réalité. *Le Songe de la mi-août* (1) et *la Tempête*, pièces composées, l'une au commencement, la seconde à la fin de sa carrière (2) dramatique, épuisent toute la féerie septentrionale : sylphes, gnomes, esprits de ténèbres et de lumière ; mortels dont le savoir commande à la nature ; personnages intermédiaires entre l'homme et l'ange, monstres placés entre la brute et l'homme ; petites fées, pygmées du monde idéal, êtres gigantesques et inachevés, comme les cyclopes. L'air et la lumière abondent dans ces deux pièces magiques, dont le paysage est frais, riant, immense, dont les personnages se jouent à travers un univers enchanté. Abstraction faite du talent du poète et de sa pensée, c'est quelque chose de curieux que ce dernier retentissement des traditions du moyen âge, de ses superstitions populaires, et des traditions du Nord embellies d'un

(1) *Midsummer's night's dream.* Titre impossible à traduire exactement, non seulement pour le sens, mais pour le son.

(2) La première a été représentée en 1592, selon Malone ; Shakspeare avait alors vingt-huit ans. La seconde, en 1613, selon le même commentateur. Shakspeare était âgé de quarante-neuf ans ; il venait de donner *Othello*.

vague reflet emprunté aux prédécesseurs de l'Arioste et aux conteurs du Midi.

*Le Rêve de la mi-août*, si vous le dépouillez de son prestige et de ses couleurs poétiques, est une piquante ironie de l'amour. Aujourd'hui que le désenchantement de toutes les illusions s'est étendu jusqu'à cet ancien roi du monde, on peut l'avouer, sans faire trop de tort à Shakspeare, rien n'est moins romanesque que sa manière d'envisager *la belle passion*. Il pense qu'elle vient on ne sait d'où, et s'en va de même, fièvre passagère, caprice d'enfant, périlleuse ivresse, redoutable dans ses effets, et frivole dans ses causes. C'est une doctrine qui n'eût convenu ni à madame de Lafayette, ni à mademoiselle de Lespinasse. Il trouve bien des teintes admirables pour peindre les joies, les délices, les transports, les dévouemens, les désespoirs de l'amour; mais rien chez lui ne rappelle la solennelle constance des héros de l'Astrée, les bouillantes langueurs du Pyrrhus de Racine, ou l'ivresse métaphysique de Werther. L'amour, dans ses pièces, est moins sublime et plus naïf : nous reconnaissons celui que le monde nous offre, non celui des romans;

c'est une jeune fille solitaire et aimante, qui s'éprend d'une tendresse imprudente pour le guerrier qui lui raconte les dangers de sa vie passée : c'est un jeune étourdi qui refuse d'aimer celle dont la franchise inhabile a fait l'aveu de son amour : c'est une beauté piquante qui, à force de harceler de ses épigrammes celui qu'elle croit détester, finit par s'occuper de lui très sérieusement; enfin c'est le plus fou, le plus léger, le plus ingrat, le plus enivrant des sentimens humains.

Donner pour but et pour objet à une féerie brillante et bizarre tous les caprices de l'amour, l'ingratitude du cœur, sa fragile faiblesse, ses retours fantasques, ses révolutions à propos de rien; faire agir et se mouvoir, se jouer et se croiser dans tous les sens, les folies de cette passion; peindre dans un tableau magique et mobile le peu de remords des coupables, et l'angoisse des sacrifiés, leurs changemens de rôles subits; leur désespoir quand on les trompe, leur insensibilité quand ils ont fait des victimes; enfin la tyrannie et l'esclavage perpétuels qui composent toute l'histoire secrète de ce sentiment orageux;

c'était prouver un peu plus de pénétration et de connaissance de l'âme que n'en a montré le grave auteur de l'*Essai sur les Femmes*, Thomas, de pompeuse mémoire : c'était, comme on le voit, une pensée qui ne manquait ni de philosophie, ni de profondeur, ni de bon sens. Telle est la donnée générale du *Rêve d'une nuit de la mi-août*. Le petit messager céleste qui brouille et racommode les amans, Puck, ne peut pas s'empêcher de s'écrier en riant : *Lord, what fools these mortals be !*

*Bon Dieu, que ces hommes sont fous !*

Et c'est la moralité de cette pièce qui, sous les formes les plus aériennes, porte la vive empreinte de cette raison sévère devant laquelle tous les voiles des illusions se déchirent et tombent. Shakspeare assure même, et ce n'est pas sans motif, que plus cette passion est sincère, plus elle entraîne de chagrins. Cette pensée domine sa pièce, et se révèle dès le commencement, dans le dialogue d'*Hermione* et de *Lysander*, qui, contrariés dans leurs amours, ont résolu de

fuir ensemble : dialogue charmant, dont nous n'espérons pas reproduire l'énergie et la grâce.

LYSANDER.

Que de maux attachés à l'amour véritable!
Dans tout ce que j'ai lu, roman, histoire ou fable,
La douleur obstinée empoisonne son cours.
Telle fille des rois s'abaisse en ses amours!

HERMIONE.

Que je la plains!

LYSANDER.

Souvent l'insensible vieillesse
Vient de ses chaînes d'or accabler la jeunesse.

HERMIONE.

Union déplorable!

LYSANDER.

...Ou des parens cruels
Traînent, malgré ses pleurs, la victime aux autels.

HERMIONE.

Nous fuyons ce malheur... Que les dieux nous secondent!

LYSANDER.

Ou si deux cœurs aimans l'un à l'autre répondent,
Leur bonheur passager semble irriter le sort :
Il s'arme pour les perdre : et la guerre et la mort
De leur songe enchanteur brisent la faible trame.
— Délices d'un instant! vain son! rêve de l'âme!
Moins prompt vole l'éclair, lorsqu'au sein de la nuit

Son *caprice* (1) éclatant paraît, brille et s'enfuit.
C'est lui !... ce n'est plus rien !... —L'éclair, le ciel, le monde,
Retombent engloutis dans une ombre profonde,
Ainsi les plus doux biens que nous puissions goûter,
Nous les entrevoyons... mais pour les regretter (2).

Cette triste réflexion, qui, après tout, est le fond de l'ouvrage, semble échapper à l'auteur, qui trahit involontairement son secret. Sous quelle brillante féerie il se plaît à la déguiser! De quelles couleurs légères et transparentes il anime ce monde du caprice amoureux! Si les

(1) Le mot *caprice*, si heureusement appliqué par Shakspeare à la rapidité fugitive de l'éclair et à celle de l'amour, est exprimé en anglais par le mot *spleen*, qui a changé de signification. Cette métamorphose subie par les élémens d'un langage, est un phénomène aussi digne de remarque qu'il est peu observé. Tous les peuples voient ainsi leur idiome les fuir et leur échapper, comme un fleuve qui passe et s'écoule, toujours le même et toujours changeant. Du temps de *Marot*, la *prude femme*, c'était « l'honnête femme ; » et une *coquette* était quelque chose de pis. On sait qu'aujourd'hui cette double signification a bien changé. Si l'étude des mots, dans leurs racines grammaticales, dans leur emploi et dans leurs inflexions, est épuisée, celle du langage, dans ses mutations, et dans le rapport de ces mutations avec les mœurs, est encore à faire ; et certes elle est plus importante.

(2) *Midsummer's night's dream.* (Acte I, scène II.)

mortels sont, dans leurs attachemens, si inconstans et si bizarres, ce n'est pas leur faute : les mouvemens de leurs cœurs se trouvent soumis à de petits êtres que Shakspeare nous montre, légers, d'humeur volage, posant à peine sur le calice de fleurs, toujours errans, toujours malins, fantasques dans leurs goûts et régnant d'ailleurs avec une espièglerie fort tyrannique. Voici le monarque Obéron et Titania sa royale épouse, et toute une cour d'amour aérienne, qui s'endort dans la coupe d'une clochette bleue, sous un dais de bouton d'or. Génies de la brouille et du raccommodement, Obéron et Titania sont eux-mêmes en hostilité mutuelle et très vive, je ne sais pour quel frivole motif. Si les souverains ont si peu de raison, jugez de ce que leurs sujets doivent être. Aussi, dans cette forêt habitée par des fées, éclairée par le crépuscule et le clair de lune, toute peuplée de petits génies aux ailes d'or, de nacre et d'azur, vous voyez naître une confusion incroyable d'inconstances, de jalousies, de brouilles, de dépits, d'emportemens, de tendresses ; les génies malins qui les font naître s'en amusent beaucoups; et *Puck*, le chargé d'affaires d'Obéron,

jouit surtout très franchement de ces folies de la vie amoureuse :

Écoutez donc ces deux amans ;
Maître, écoutez-les, je vous prie.
Ils sont divins, et leurs accens
Ont la douceur de l'élégie.
Puis viennent les emportemens,
Les ivresses et les sermens,
Les fureurs et la tragédie,
Suivis de raccommodemens !
Pour nous, la bonne comédie !
Que ces mortels sont amusans (1) !

Il faut voir avec quel art Shakspeare dispose les plans de cette grande épopée magique et moqueuse. Il commence par rejeter la scène de son action, bien loin de tous les temps historiques; il recule le plus qu'il peut l'horizon de son drame; et comme l'époque héroïque de la Grèce est, à son avis, la plus fabuleuse de toutes, il s'en empare sans façon, et ne se fait point scrupule d'établir dans le palais même de Thésée ses intrigues de fée, sa petite guerre d'amoureux.

(1) Acte III, scène IV.

Il y trouve à la fois l'avantage d'un magnifique climat, dont il reproduit en poète les teintes brillantes, les paysages embaumés et les nuits plus belles que les beaux jours du Nord; et celui d'une époque mythologique qui répand sur sa pièce cette vapeur lointaine, si favorable à la magie.

Quant à son altesse Thésée, duc d'Athènes, je passe condamnation sur cet immense anachronisme. L'ami d'Hercule envoyant au couvent une jeune fille rebelle à son père, est certes assez peu historique. Dans ma classe de cinquième, cette remarque ne m'eût pas échappé et je l'eusse notée, mon dictionnaire de Chompré à la main. Effacez donc ces noms de Thésée et d'Athènes qui vous blessent, et remplacez-les par tels noms qui vous sembleront convenables, Shakspeare n'y perdra rien et ne s'en embarrasserait guère. Son bon sens lui apprenait que dans le royaume de l'invraisemblable, il n'y a pas de gradations, et qu'en fait de merveilleux, les nuances n'existent pas. Mais quel brillant parti le poète a su tirer de ces noms antiques! quel beau cadre pour son tableau! Les forêts retentissent du bruit des cors et de l'aboiement des chiens; le héros grec et l'amazone tra-

versent la forêt; ensuite viennent les préparatifs des noces royales et la naïve peinture de la confiance et de l'abandon sans réserve d'une jeune fiancée qui va s'unir à son fiancé. L'auteur, comme s'il voulait parcourir toutes les nuances de la même passion, fait succéder à ce tableau du bonheur des amans, celui de leurs peines; il en introduit plusieurs couples diversement contrariés par le sort ou trompés dans leur espoir. De là il passe aux caprices amoureux des génies, espèces d'enfans malins, bien dignes de présider aux fantaisies du cœur; il ose davantage encore, il donne à son ironie un sens plus profond, et met toute sa pensée à nu. Voici la plus jolie petite fée du monde, la reine délicate des sylphides, victime d'un filtre magique que lui a versé son mari, ivre d'amour, ensorcelée comme les mortels le sont si souvent. Elle est tendrement éprise... faut-il le dire? du rebut de l'humanité, du personnage le plus hideux que vient d'enrichir d'une belle tête d'âne la malice vengeresse d'Obéron. La beauté et la grâce sont aux pieds de cette stupidité difforme, dernier coup de pinceau de cette grande satire, amère critique de ces choix étran-

ges, si communs dans les liaisons du cœur. Shakspeare n'avait-il pas vu l'homme le plus distingué, sacrifié à un fat ou à un sot? La médiocrité vaniteuse et l'imbécile présomption l'emporter sur le talent, l'esprit et la grâce? On serait bien tenté de trouver là quelque trace cachée des souvenirs personnels de la vie du poète, fort jeune alors, et qui n'était point à l'épreuve de ces caprices qu'il décrivait.

Shakspeare va toujours aux dernières limites de la pensée qui le saisit. Vous avez vu passer sous vos yeux l'amour volage des fées, celui des héros, celui des amans vulgaires et infidèles; il descend jusqu'à la parodie la plus grotesque des sentimens tendres; il nous fait voir ce que devient la passion sans délicatesse, sans imagination et sans esprit. Cette *étoffe de la nature*, comme disait Voltaire, est une fort triste chose, dépouillée de sa broderie. Une bande de lourds manœuvres s'entendent pour répéter en dialogues l'histoire érotique et touchante de Pyrame et de Thisbé. Ces passages, d'une gaieté folle valent les sublimes bêtises d'Odry : c'est un maçon, un savetier, un chaudronnier dramatiques, qui viennent se placer au-des-

sous de Thésée, d'Hippolyte, d'Hermione, de Puck, d'Obéron, de leurs acolytes; et, occupant le dernier degré de l'échelle, complètent cette moquerie de l'amour, vu sous toutes ses formes, romanesque, élégante, idéale, coquette, passionnée, stupide ou grossière. Tant de teintes diverses se trouvent fondues et rapprochées avec un art incroyable; presque toute la pièce est rimée; le coloris et la verve lyrique y abondent, et vous diriez qu'un nuage magique, un voile d'or et de pourpre, enveloppant toute cette création, sont destinés à cacher aux regards profanes l'observation cruelle qui lui sert de base, la fragilité du cœur de l'homme, et la folie de ses plus doux penchans.

Que l'on en veuille au poète; qu'on lui reproche son analyse désespérante; qu'on le blâme de désenchanter les passions; qu'on s'afflige des résultats auxquels il nous conduit; rien de plus loisible aux imaginations qui veulent être dupes. Il vous répondra que son devoir n'est pas de changer et d'embellir la vie, mais de la peindre. La voici tout entière; l'explique qui voudra. Ce n'est pas un de ces hommes à idées fixes, à con-

victions uniques. Il croit à tout, parce qu'il sait tout; il doute de tout, parce qu'il a tout compris. La sphère où son intelligence plane est au-dessus de toutes les croyances subalternes et de toutes les idées secondaires; mais il a foi à Dieu, à la vertu, à la dignité de l'homme, à la puissance de l'âme sur le sort, à la merveilleuse beauté de la nature, au dévouement des femmes; et c'est bien assez, à ce qu'il semble.

La scène va changer. Nous quittons ce beau paysage de la forêt magique :

Enfoncemens des bois, océans de verdure,
Dont le jeu du zéphyr vient caresser les flots;
Doux murmure des vents, du feuillage, des eaux;
Sur l'humide gazon, théâtre de féerie,
Mille grains d'or semés comme une broderie,
La clochette d'albâtre au calice d'azur,
La fleur taillée en urne, et sa coupe d'or pur;
Et le rubis ardent des jeunes primevères,
Du peuple aérien parures éphémères;
Frêles et doux trésors dont l'éclat fait le prix,
Par ces doigts délicats avec soin réunis;
Enfin sous les halliers, ce bruit qui se prolonge,
Doux comme un pur encens, et léger comme un songe,

La chanson de la fée ; et ses lointains échos
Berçant la jeune reine, et charmant son repos (1).

De ce lieu de délices, on nous transporte dans une île déserte et enchantée, au milieu d'une nature vierge, sauvage, primitive. Shakspeare nous ouvre un nouveau monde; il va y placer la raillerie politique, la satire voilée des mouvemens des empires, des moyens et des crimes qui ôtent et qui donnent les trônes. A vingt-huit ans, lorsqu'il se moquait de l'amour dans *le Rêve de la mi-août*, il lui fallait une scène brillante et fantastique comme la passion dont il traçait la peinture ironique. A cinquante ans, il lui prend envie de se moquer des tourmentes politiques; son drame commence par une tempête, se continue au bruit des vagues émues, au sein des grottes, dans les bois séculaires et sombres comme l'ambition. C'est là cette harmonie des idées et des rapports que le génie devine par instinct, et que nulle rhétorique n'enseigne.

*La Tempête* a bien moins d'action que la pièce précédente; il s'agit d'un magicien-roi qui, dé-

(1) Acte IV, scène III.

possédé, attire les usurpateurs dans l'île sauvage où il règne, et les force à lui rendre sa couronne; mais comme l'exécution dramatique de ce conte ancien est philosophique et profonde! *Le Rêve* n'est qu'un magnifique poème de jeune homme, attristé par ses expériences en amour. *La Tempête* est l'œuvre d'un penseur qui a vu les révolutions des empires et les a jugées. Dans ce dernier ouvrage, deux élémens de la destinée humaine se trouvent en lutte, l'ambition et le savoir; d'une part, les penchans bas, envieux, l'amour de l'or, la soif du pouvoir, sensualité, fausseté, servilité, ignorance, tout ce qui courbe nos fronts vers la terre et nous assimile aux bêtes; d'une autre, l'étude patiente qui dompte la nature, l'amour dans deux âmes innocentes, la générosité qui pardonne, le charme de la musique, l'enthousiasme de la piété et de la solitude, tout ce qui élève l'homme et l'épure. Les deux régions sont en présence : grossièreté démoniaque, féerie aérienne; tendresse ingénue, haineuses et meurtrières intrigues des cours. A la tête du premier de ces domaines est *Caliban*, l'homme à l'état brute, le génie de la fange et de l'argile, l'instru-

ment des passions basses; autour de lui se groupent les matelots ivres, qui parodient la royauté; les conspirateurs, qui veulent égorger leur roi endormi. De l'autre côté s'élève et se joue Ariel, le génie de l'air et de l'intelligence, le plus léger des esprits sylphidiques; il obéit au vieux Prospero, sage monarque, magicien puissant, devenu maître des élémens à force de veilles et de sainteté; brillante et douce portion de l'ouvrage, à laquelle se rattachent encore les naïves amours de la jeune fille, qui, n'ayant jamais vu que les déserts et son père, ne dissimule aucune de ses émotions, et dont l'âme semble transparente comme le cristal. Le but réel de Shakspeare, c'est le contraste des deux mondes, sauvage et civilisé, pur et corrompu, matériel et intellectuel; et c'est merveille, comment il les oppose, de quel langage à la fois idéal et dissonant il doue Caliban le sauvage, quel dialecte aérien et lyrique il prête à son aimable Ariel. Les deux scènes suivantes, placées en contact immédiat et en contraste évident, prouvent combien Shakspeare attachait d'importance à cette grande opposition. Le vieillard Prospero est en scène avec sa fille

Miranda; le monstre Caliban, demi-démon, demi-brute, est caché au fond de la caverne, où le pouvoir de Prospero le retient.

PROSPERO, *s'approchant de la grotte.*

« Toi qu'un démon créa dans son jour de colère,
Dehors! viens qu'on te voie! Allons, sors!

CALIBAN, *sortant de l'antre avec une charge de bois, regarde Miranda et son père.*

. . . . Sur tous deux
Pleuvent tous ces poisons, que des marais fangeux
Écumant le limon dans sa main desséchée,
Ma mère recueillait, sous les vieux joncs cachée!
Que le vent du sud-est vous dévore vivans!

PROSPERO.

Eh bien! je vais te rendre à tes anciens tourmens.
Tu veux que dès ce soir la douleur, sans relâche,
A tes flancs, à ton sein, comme autrefois s'attache!
Qu'un peuple de lutins t'écrasant de son poids
Te prive de sommeil et d'haleine et de voix!
Que de mille aiguillons les poignantes morsures
En longs sillons de sang, t'impriment leurs blessures.
Tu le veux; j'y consens; et je te le promets;
Ce soir, monstre!

CALIBAN.

.... J'ai faim, — je veux dîner en paix. —
Cette île m'appartient par Sycorax ma mère.
Pourquoi me la prends-tu?... Le jour où l'onde amère
Te jeta sur ces bords où tu me rencontras,

Avec humanité, d'abord tu me traitas.
Ton langage amical plaisait à mon oreille.
Tu m'enseignais comment du fruit de la groseille
On exprime le jus; et pourquoi tour à tour
Un globe tout de flamme et qui donne le jour
Apparaît dans le ciel, suivi d'un feu plus pâle,
Qui brille dans la nuit et croît par intervalle.
Je t'aimais en revanche, et je te découvrais
Les trésors de mon île, étangs, sources, forêts...
Tous mes secrets, enfin... — que le ciel m'en punisse!
Puissent mille poisons, unis pour ton supplice,
Distiller sur ton front tous les hideux fléaux
Qui déchirent la chair et qui rongent les os.
Jadis j'étais mon maître... au fond d'un roc stérile
Tu m'enfermes...

PROSPERO.

Tu mens, âme ingrate et servile:
Sur toi, monstre, jamais la bonté ne put rien.
En vain, pendant long-temps je t'ai comblé de bien;
Il te faut des tourmens. — Vil rebut de la terre,
Tu voulus de celui qui te traitait en père
Déshonorer la fille...

CALIBAN.

Oui, c'était mon projet:
Tu m'en as empêché; j'en ai vraiment regret.
De petits Calibans j'allais peupler le monde.
C'est dommage!

PROSPERO, *à lui-même.*

Jamais cette nature immonde

Destinée à mal faire, à maudire, à servir,
Aux plus faibles vertus ne pourra s'assouplir.
(*A Caliban*).
Étendu sur la terre, affamé, nu, sauvage,
Ici je te trouvai; je t'appris mon langage,
Je pris pitié de toi. Tes sens épais et lourds,
Qu'à peine révélaient quelques hurlemens sourds,
De la noble raison virent briller la flamme.
Vains efforts! soins perdus! Né d'une race infâme,
Avec ton sang impur, tes vices circulaient;
Les besoins de la brute en tes veines coulaient.
Subis ta peine, esclave! ou ton sort sera pire!

CALIBAN.

Tu m'as appris ta langue... — et je sais te maudire!
J'ai profité, vois-tu?...

PROSPERO.

Va, fuis, tremble; je puis
Torturer tout ton corps par des maux inouïs.
Tes os vont se briser; une insomnie affreuse
Tarira ce sang vil dans sa source fangeuse.

CALIBAN.

Non, non; pardonne-moi.

PROSPERO

Va, fuis, esclave, fuis!
Va ramasser le bois, va, te dis-je! obéis!

(*A peine le monstre a-t-il regagné la forêt, qu'une mélodie douce retentit au loin. On entend l'hymne suivant, que chante Ariel au sein des airs. Le jeune fils du roi, qui l'écoute, suit la direc-*

*tion de cette voix mystérieuse, qui lui annonce la mort de son père, naufragé. La nouvelle est fausse : ce n'est qu'un prestige magique, comme le prouve la teinte légère et brillante du chant funèbre*).

CHANT D'ARIEL.

Loin, bien loin, au sein des ondes
Transparentes et profondes,
Il repose mollement.
Sur son lit de mousse marine,
Une nymphe des eaux s'incline,
Et le flot roule doucement.
Silence! silence!
L'hymne funèbre au loin dans les airs se balance,
S'éteint, meurt et puis recommence.
Silence!

(*Le chœur aérien répète à demi voix :* Silence, etc.)

FERDINAND.

J'entends l'hymne de mort résonner dans les airs ;
D'où peuvent émaner ces magiques concerts?
En vain, j'écoute...

ARIEL.

Perle, aux couleurs diaprées,
Corail aux tiges pourprées,
Fleur des mers aux longs rameaux,
De votre parure éternelle
Ornez sa dépouille mortelle,
Resplendissante au sein des eaux,
Silence! silence!
L'hymne funèbre au loin dans les airs se balance.

S'éteint, meurt, et puis recommence.
Silence!

(*Le chœur répète*, Silence, etc.)

Le contraste de ces couleurs est encore assez visible dans nos vers : et c'est tout ce que nous avons voulu reproduire, désespérant de traduire de tels passages : ployer à notre versification peu accentuée, à notre poésie dédaigneuse, l'énergique tissu des pensées et du rythme de ce grand homme, serait la plus difficile des œuvres.

L'ironie, inspiration toujours présente et cachée des drames de Shakspeare, s'attache, dans *la Tempête*, à la politique et aux bizarreries de l'ordre social. Dès la première scène, l'égalité humaine renaît en présence du danger commun, et le monarque, tremblant devant le pilote pendant que le vaisseau est en péril, annonce les intentions de l'auteur. Prospero, qui parvient à dompter Caliban; le vieillard, faible, mais d'une raison puissante, triomphant du Géant inculte et l'asservissant à sa loi, offre une frappante image de la civilisation qui fonde les empires, de l'intelligence qui domine la force brute.

Arrivent les naufragés : à peine ont-ils la vie

sauve, que leurs intrigues de cour recommencent dans l'île déserte : il n'ont plus ni fortune, ni sujets, et ils conspirent pour une royauté sans apanage ; ils trament des révolutions et machinent des complots, rien que pour se tenir en haleine, pour n'en pas perdre l'habitude. Derrière eux est un vieux philosophe honnête et bavard, l'abbé de Saint-Pierre de ce temps-là. Pendant que ses compagnons font de la politique positive à coups de poignard, il s'occupe de politique idéale ; il rêve des utopies. Tout le monde sera noble, riche, heureux sous sa loi : fraternité complète, communauté de bien ; opulence pour tous. N'est-il pas admirable ce rôle de l'honnête homme inactif, à côté de l'activité scélérate des autres politiques, moins bons théoriciens que lui, mais qui vont droit au fait? Et n'avons-nous pas vu toutes ces choses? Enfin, sur le dernier plan, de grossiers matelots, alliés à Caliban, prétendent aussi à l'empire ; car tout le monde, dans cette pièce, a de l'ambition, comme tout le monde, dans *le Rêve de la mi-août*, a de l'amour ; c'est le plus hardi et le plus brutal qui l'emporte. A peine le plan de conquête est-il

conçu, que le niais conspirateur tranche déjà de l'autocrate, bat son confrère, et finit par lui octroyer sa grâce avec une royale et édifiante condescendance.

Faudra-t-il croire que tous ces fils épars, qui se réunissent dans un centre commun, et, par le tissu le plus merveilleux, coïncident dans tous leurs points, n'aient été réunis que par le hasard? Que les agitations, les peines, les fureurs, les douleurs, les remords, les abandons, les folies de l'amour, se trouvent tous, et par hasard, rassemblés dans *le Rêve de la mi-août*, depuis les caprices qui traversent l'âme inconstante et aérienne des sylphes, jusqu'à l'imitation la plus grossière, la plus épaisse, la plus bizarrement discordante de ce que la passion a de romanesque? Est-ce fortuitement que *la Tempête*, au milieu de ses inventions merveilleuses et comiques, offre à peu près toutes les leçons politiques imaginables, et une peinture de tous les caractères qui se meuvent dans la sphère des intérêts publics, depuis le roi-philosophe, dont Shakspeare a fait un sorcier, jusqu'à ces matelots qui, trouvant un habit de pourpre et une couronne après

le naufrage, jouant au monarque et au ministre, tout aussi bien que leurs maîtres? Orateurs diffus, égoïstes politiques, bonhomie niaise des théoristes, sagacité immorale des gens d'État; la pratique heureuse des spéculations de Machiavel, l'impuissance des gens de bien, la bassesse d'un peuple imbécile, représenté par Caliban, qui ne fait, lui, des révolutions que pour *boire du meilleur* et « baiser les pieds d'un nouveau maître : » tout y est; et, pour achever le chef-d'œuvre, tant de profondeur et de raison se cache sous une profusion de richesses poétiques, de scènes comiques, naïves, magiques, burlesques, qui ne laissent apercevoir que l'enveloppe brillante de ces grandes moralités.

La fertilité d'invention et l'éclat de poésie qui distinguent Shakspeare sont faciles à apprécier; ce que nous réclamons en sa faveur, c'est le privilége de la plus haute, de la plus puissante raison. Et peut-être, dans la situation actuelle des esprits, n'est-il pas inutile d'étudier, sous ce rapport, ses œuvres admirables; de prouver que ses créations les plus vaporeuses sont régies par une force secrète de vérité et de bon sens. De tels

travaux, exécutés par des mains habiles, tendraient à détruire enfin ces distinctions de sectes et de partis littéraires, qui affligent tous les bons esprits, à ramener insensiblement les masses vèrs un éclectisme raisonné, vers un sanctuaire commun où tous les instructeurs des nations aient leur place et leur culte; où Shakspeare ait son trône, et Racine le sien; où Dante apparaisse; où Sophocle brille éternellement de l'éclat de son génie si touchant et si pur; d'où l'on ne bannisse que le faux, le maniéré, le servile. Sans doute, appeler ce moment de tous ses vœux, ce n'est plaire à aucun parti; mais il y a une espèce de courage intellectuel à conserver sa conscience de penseur intact et sans tache; il est peut-être temps que les hommes de sens se liguent contre ce fanatisme aveugle qui gâte les meilleures causes, comme l'élève du *sorcier* abusait d'un excellent talisman; contre l'habitude malheureuse de se prosterner devant une idole unique; contre l'oubli de la vérité pure, de la raison consciencieuse; contre le besoin d'accepter un vasselage hellénique ou germanique. Une intelligence, même médiocre, doublera sa puissance, si, au lieu de

s'enchaîner à des maîtres, elle se consulte, elle s'interroge, elle se comprend elle-même. Peut-être l'époque est-elle venue de réclamer le développement spontané des idées de chacun dans leur individualité propre, développement qui concourt plus qu'on ne pense au bonheur et à la puissance morale des nations. Si j'avais le secret de ces paroles vives, hardies et éloquentes qui entraînent les hommes, et si notre siècle n'avait pas beaucoup d'autres affaires importantes, j'en userais pour le convoquer à la destruction de toutes les folles nuances de l'esclavage intellectuel, à la consécration de cette liberté qui affermit toutes les libertés et détruit toutes les servitudes, la liberté de l'esprit.

✱

## § II. — HAMLET. — MACBETH. — PÉRICLÈS, ROI DE TYR. — LE CONTE D'HIVER.

*La Tempête* et *le Rêve de la mi-août* sont de tous les ouvrages de Shakspeare les seuls où il se soit livré sans réserve aux illusions de la féerie. Nous avons essayé de soumettre ces symboles ca-

précieux d'une pensée profonde à une analyse non grammaticale et pédantesque, ou mystique et subtile, mais simple, sévère et consciencieuse. Nous y avons vu la raison du poète, raison assez puissante pour se jouer de ses propres trésors, se cacher sous des arabesques étincelantes de couleurs variées, et composées du mélange de toutes les formes poétiques. Pour le vulgaire, c'est une fantasmagorie sans but. Ainsi, quand la fée Morgane, si célèbre en Italie, suspend au sein des airs ses palais de pourpre et de nacre, le peuple n'y voit qu'un miracle fugitif, et ne comprend pas sur quelles lois de la nature repose le phénomène qu'il admire.

Les êtres surnaturels qui peuplent ces deux ouvrages sont légers et de nature inconstante; la terreur ne les suit pas, et Caliban lui-même est un objet de mépris plutôt que d'effroi. Quand Shakspeare veut employer comme ressort tragique l'intervention des esprits et des ombres, il a soin de ne pas affaiblir, en la prodiguant, l'impression qu'il veut produire. Alors le monde surnaturel se laisse à peine entrevoir; perspective lointaine, obscure, menaçante, qui projette sur la vie réelle

des clartés effrayantes et passagères. Le spectre d'*Hamlet* n'a besoin que de deux scènes pour verser l'épouvante dans toute la tragédie. Ce que le poète veut peindre, c'est la mortelle incertitude du jeune prince, sa longue et amère méditation sur la vie et le trépas, sur la destination de l'homme, sur la vertu et le vice. Pour porter le trouble dans cette âme rêveuse, dans cet esprit mélancolique, l'ombre d'un père assassiné est sortie du tombeau. Dès lors Hamlet ne vit plus sur la terre. Associé aux secrets d'un autre univers par cette apparition qui s'est emparée de toute sa pensée, il se sent enchaîné parmi les vivans. Le désir de venger son père, la terreur que lui inspire l'abîme inconnu où il veut s'élancer, le retiennent encore, et il demeure comme suspendu sur un gouffre entre les deux mondes.

Tel se montre Hamlet pendant tout le cours du drame. Il rêve, il vit avec les ombres; toute son âme est avec son père assassiné. Quand les ridicules de Polonius, ses formules de courtisan, ses axiomes niais, son affectation de gravité et d'élégance; quand l'hypocrite bonté du roi et les remords de la reine viennent réveiller Hamlet, et

lui rappeler le souvenir oublié des réalités qui l'environnent, alors il faut voir comment son mépris et son ironie éclatent, tout empreints encore des idées fantastiques qui l'obsédaient. Quelque chose d'insultant, de triste, d'insensé, de bizarre, se mêle à tous ses discours Ce n'est pas la révélation du meurtre qui préoccupe seule sa pensée; c'est sa communication récente avec le monde des esprits qui a jeté dans son intelligence les germes de la demi-insanité qui le possède.

Il devient cruel pour Ophélie, qu'il aime; il trouve un lugubre charme dans sa conversation avec les fossoyeurs du cimetière. Jusqu'au dénouement, il est animé d'une ivresse sombre, d'une épouvante secrète, d'une moquerie méditative et terrible. Gœthe est de tous les commentateurs le seul qui ait saisi ce caractère. Samuel Johnson, excellent lexicographe, habile éplucheur de mots, écrivain dont les périodes cadencées ont toujours deux membres égaux et deux parties corrélatives, s'est trouvé fort embarrassé dans son examen critique d'*Hamlet*. Rien de plus naturel cependant, rien de moins bizarre que cette création si forte.

Ce n'est plus l'Oreste antique, obéissant à la

fatalité divine qui enfonce son glaive dans le cœur maternel. Il suffit, pour comprendre Hamlet, de s'identifier avec le jeune prince, et de penser à la désorganisation qui aurait lieu chez nous, si la figure d'un être que nous regrettons, que nous avons aimé, se montrait tout-à-coup devant nos yeux, vivante, mais de la vie des ombres, éloquente, majestueuse, menaçante et plaintive.

Ce qu'il y a d'admirable dans Shakspeare, c'est que, tout en laissant à peine apercevoir les êtres surnaturels qu'il met en œuvre, il ne s'en sert jamais comme d'agens passifs, de ressorts secondaires et commodes. La plupart des auteurs, en saisissant le sceptre de magie, n'y voient que le moyen de s'assurer l'indépendance de la déraison, et l'abus d'un vaste pouvoir. Ces ombres, ces esprits, ne sont pour eux que des décorateurs machinistes, chargés d'amuser le peuple par des *épouvantemens* imprévus. Dès que le monde surnaturel apparaît chez le poète anglais, c'est au contraire pour dominer les mortels malheureux; c'est pour planer sur l'ouvrage entier. Ainsi *Macbeth* a pour mobile principal l'apparition des sorcières. Dans leurs cavernes, au milieu

de leurs danses, que le bruit de la foudre accompagne, se préparent les sanglantes révolutions de l'Écosse. Tout, dans ces deux ouvrages, est profondément calculé. Si *Hamlet*, par son but métaphysique, se rapproche davantage de la manière mystique et rêveuse de l'école allemande, *Macbeth* est de toutes les pièces de l'auteur celle qui a le plus de rapports avec le système du fatalisme antique. Œuvres profondément tristes, où le destin se montre dans toute sa rigueur, où la félicité, la vertu de l'homme, la force même de son intelligence, nous révèlent toute leur douloureuse indigence; bien que des êtres merveilleux, des fantômes évoqués du sein de l'avenir, des ombres exilées du royaume des morts, y apparaissent, ce ne sont pas des drames fantastiques, mais des tragédies sérieuses et sublimes.

Au contraire, une grande partie des drames de Shakspeare dans lesquels on ne voit ni anges, ni ombres, ni esprits infernaux, sont de véritables caprices, des contes fantastiques et bizarres. Désignés, on ne sait trop pourquoi, sous le titre ridicule de comédies, ces ouvrages ne sont

après tout que des Nouvelles romanesques, soumises aux lois du drame et rarement assujetties à celles de la vraisemblance. Il faut, pour les comprendre, écarter tous les souvenirs de la Grèce et de Rome. C'est à la littérature des peuples de l'Europe chrétienne, depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, que ces drames se rapportent. La donnée qui leur sert de base, c'est le jeu du hasard, la lutte pénible de l'homme ballotté par ses caprices, l'infinie variété d'évènemens et de contrastes qui régissent la destinée humaine. Shakspeare n'a point créé cette donnée, il l'a trouvée empreinte dans toutes les littératures contemporaines, dans toutes les traditions du moyen-âge, dans tous les penchans intellectuels de son siècle.

Sous le règne de la fatalité grecque, tout avait sa place fixe et assignée; l'esclave naissait esclave; les castes restaient immobiles, invariables, coulées dans le bronze. La grandeur des anciennes républiques reposait sur ce fondement. Quand Rome et Byzance chancelèrent, quand le christianisme annonça au monde la liberté de l'âme et l'égalité de tous les enfans de Dieu

devant le trône éternel : le fatalisme et son immobilité furent frappés de mort. La volonté humaine trouva son essor indépendant. Bientôt après, un incroyable chaos bouleversa les empires : théisme, polythéisme, platonisme confondus; hordes du Nord et du Midi réunies; ruines, terreurs, atrocités, vertus barbares; dévouemens chrétiens; cette immense convulsion déplaçant tout; ces catastrophes multipliées ébranlant toutes les fortunes, changeant les maîtres en esclaves, les esclaves en maîtres, firent du monde une vaste scène où s'entrechoquaient tous les accidens d'un hasard redoutable. Il faut lire dans saint Augustin les témoignages de son étonnement et de sa stupeur, à l'aspect de ces grands changemens. Rien n'est invraisemblable aux yeux des hommes qui ont vu de telles choses. Chacune des migrations qui envahissaient le vieux domaine des Latins était une nouvelle entreprise, un roman belliqueux, une aventure de guerre et de barbarie. Les peuples scythiques, les races caucasiennes, les pirates normands, les Arabes vainqueurs couvrirent notre sol des flots de leurs sol-

dats; et notre Europe grandit, et nos sociétés se formèrent, et nos institutions commencèrent, et nos idiomes prirent naissance au milieu de ces terribles et sanglantes merveilles. Païens et chrétiens, tous ces peuples nous apportèrent en tribut leurs contes, leurs traditions, les récits bizarres qui charmaient leur solitude. A peine les différens langages, nés de la langue latine ou de l'idiome teutonique, bégayèrent-ils leurs premiers essais, à peine l'intelligence eut-elle le temps de se développer et d'employer ces nouveaux idiomes, instrumens encore grossiers; ce fut pour dépeindre les bizarres jeux du sort, les grandes et périlleuses aventures des héros, le monde en proie aux vaillans et aux heureux, quelquefois la faiblesse miraculeusement sauvée, et toute la magie du destin.

Dès la première époque de la décadence, les romans grecs, dont nous possédons quelques fragmens, offrent des traces de ce nouveau penchant de l'esprit humain. Quand l'Europe ébranlée s'est rassise, quand elle a pu prendre une forme stable, on voit naître tous les récits d'aventures périlleuses où sont célébrés

Les Ogiers, Lancelots, et Rolands,
De qui ly ménestriers font ly nobles romans.

C'est sur la même donnée, d'héroïsme aventureux, que repose le théâtre espagnol, auquel on pourrait donner pour épigraphe unique le titre d'une des comédies de Calderon : *Lances de amor è de fortuna;* « *jeux périlleux de la fortune et de l'amour.* » Cette habitude de regarder l'invraisemblable comme possible, et le hasard comme roi du monde, devint inhérente à tous les peuples de l'Europe, et se teignit, pour ainsi dire, de la nuance spéciale qui caractérise leurs mœurs.

De là nos fabliaux légers et moqueurs : récits malins et respirant à la fois le libertinage et la bravoure. De là les grands romans espagnols et les prestiges poétiques qui ont fait la gloire de l'Arioste. Richesses littéraires, essentiellement modernes, la *Novela*, des Espagnols, le *Conte* italien, le *Fabliau* du trouvère, émanent de la même source. Ne méprisons point ces trésors vraiment nationaux, inconnus à l'antiquité païenne, auxquels nous devons non seulement ces vieilles et charmantes narrations qui ont fait les délices de

l'Europe, mais le *Roland furieux*, mais le chef-d'œuvre de Cervantes, une partie des créations de Shakspeare, les récits de Bocace, les plus heureux incidens de la scène moderne; et même cet admirable Gilblas, reflet lointain du roman d'aventures, tableau comique et achevé des jeux du hasard dans la vie privée.

Au temps de Shakspeare, les romans du moyen-âge, élaborés, retravaillés, rimés, traduits d'une langue dans une autre, étaient en grand honneur. Henri IV, traitant dans son conseil la plus grave matière, citait sérieusement Palmérin d'Angleterre et Lancelot Gauvain (1), pour prouver à M. de Sully et à deux autres barbes grises, qu'il devait se séparer juridiquement de Marguerite de Valois. L'immortel Cervantes écrivait Persilès et Sigismonde, roman plus invraisemblable que toutes les fictions si cruellement raillées par Don Quichotte. La plupart des drames de Rotrou et de Hardy, son prédécesseur, ne sont que de misérables parodies de ce genre, extrêmement facile et fort digne de mépris, quand il ne s'en-

(1) Voyez les discours de Henri IV en son conseil, à la suite du *Divorce satirique*, par D'Aubigné.

richit ni de peintures vraies, ni d'éloquence, ni de poésie, lorsque l'on se contente d'y accumuler catastrophes sur catastrophes, improbabilités sur improbabilités. Une grande partie des pièces de Lope de Vega n'ont pas d'autre mérite que la fertilité d'invention nécessaire pour créer sans cesse de nouvelles ressources, et jeter au hasard sur la scène une multitude de *merveilleuses occurrences*, comme on disait au seizième siècle.

Shakspeare, dont l'esprit souple s'est plié à toutes les formes dramatiques en faveur parmi ses contemporains, n'a composé que deux ouvrages, taillés, si je puis le dire, sur ce grossier patron. C'est *Périclès*, ébauche de sa première jeunesse, imitée d'un roman antique, rimé par le vieux poète Gower, et le *Conte d'Hiver* (Winter's Tale), pièce invraisemblable, mais où son talent, mûri par les années, a laissé une empreinte bien plus profonde. La raison, qui manque au plan de ces deux drames, se retrouve dans les détails : c'est la vertu naïve, triomphant de la destinée; c'est la supériorité des dons naturels sur les dons acquis, c'est la noblesse de l'âme aux prises avec le sort. Si

vous avez lu dans un *Doctrinal* gothique, quelque vieux conte plein d'intérêt, de mouvement et d'incohérence, vous pouvez vous faire une idée du charme de ces deux ouvrages, et de leur invraisemblance étourdie.

Shakspeare ne s'occupe ici que de la surface brillante et fantastique des évènemens; il en esquisse les vicissitudes avec un pinceau rapide; il ne voit qu'une suite de phénomènes bizarres dans le vaste tableau du monde. Il se rapproche des dramaturges espagnols, et comme eux, il est tantôt lyrique, tantot passionné, toujours mobile et inconstant dans ses peintures.

Mais ces caractères inhérens au genre que Shakspeare traitait ne suffisaient point à son génie. Le pathétique des scènes de la vie privée qu'il reproduit, la création de quelques personnages admirables de naïveté et de grâce, rachètent l'incohérence du plan, qu'il emprunte à la légende gothique. Dans *Périclès*, un mari qui s'embarque avec sa femme, près de mettre au monde un enfant, la voit mourir au milieu de la tempête : ce mélange de la douleur intérieure et du danger présent, des convulsions de la nature

et de celles du cœur, est exprimé avec une simplicité qui touche au sublime. Dans le même ouvrage, une jeune fille, jetée par le sort dans un lieu de prostitution, non seulement échappe aux dangers qui la menacent, mais répand autour d'elle comme une atmosphère de pureté et de vertu auxquelles les âmes les plus corrompues cèdent en dépit d'elles-mêmes. Ainsi, mêlant à la peinture des jeux du sort celle du caractère, il relève, à force de vérité et de talent, la facilité triviale d'un genre où l'on peut réussir sans mériter aucune estime.

Dans le *Conte d'Hiver*, c'est encore un rôle de jeune fille qui fixe l'intérêt et sert de point central à un drame très bizarre. *Perdita* est bergère et princesse, modeste et passionnée, tendre et fière à la fois : elle a été déposée tout enfant au milieu d'une forêt sauvage, par un vieillard qui a reçu du roi l'ordre de se défaire d'elle : il prononce, en s'acquittant de ce triste office, ces paroles touchantes : « Pauvre petite! » puisse le destin te sourire! voici l'orage qui » commence; pauvre enfant! ainsi exposée à périr » et de froid et de faim! Adieu! adieu! il faut rem-

» plir mon serment! Le jour s'obscurcit, la nuit » vient! ô malheureuse fille des rois! que tu seras » durement bercée pendant ton sommeil! » Ainsi commence une vie d'infortunes à laquelle s'attache un vif intérêt romanesque.

Depuis le seizième siècle, notre horizon s'est agrandi. Nous ne voyons plus l'histoire des hommes et des empires comme un jeu de hasard, mais comme le résultat de causes secrètes et profondes. Doit-on aujourd'hui prendre pour modèles les créations fantastiques que Shakspeare empruntait au goût populaire, et sur lesquelles il a répandu tant de charmes? Ce serait oublier le but et l'essence même de l'art dramatique. Rien n'est plus actuel que le drame; il ressort des mœurs du peuple auquel il s'adresse, il lui rend ce qu'il vient de lui emprunter. Curieux objet d'étude, Shakspeare n'est pas plus un objet d'imitation qu'Eschyle ou Euripide. Comme l'auteur anglais a puisé dans les contes du moyen-âge, dans les chroniques en vogue, dans les idées contemporaines, ces richesses qu'il a fécondées, ces formes dramatiques que son génie a rendues immortelles : c'est dans la société qui vit autour

de nous, qui nous presse de son influence, que se trouvent toutes nos ressources; et bien que l'examen approfondi des productions de l'esprit dans leur rapport avec le temps qui les a vus naître, soit profitable, utile et plein d'intérêt, ce n'est maintenant ni sur Shakspeare ni sur Sénèque qu'il faut se modeler. C'est l'homme, la vie, la société, le monde existans qu'il faut reproduire : ces modèles posent devant nous; et il n'y a rien à gagner, ce me semble, dans cette route de servilité intellectuelle, où, de tous temps en France, on s'est précipité avec zèle.

*

## Pièces pastorales.

### § III. — TOW GENTLEMEN OF VERONA. — CYMBELINE. — AS YOU LIKE IT.

La singulière variété de forme dont Shakspeare a revêtu sa pensée correspond, ainsi que nous avons essayé de l'indiquer, avec diverses tendances

appartenant à la même époque, avec les goûts hétérogènes dont le temps où il a vécu se trouvait bigarré : moment fatal où tout changeait, où tout était confus, ère de transition, de renouvellement, de destruction ; c'était une époque vieille et jeune, naïve et pédantesque. Les raffinemens de la civilisation italienne, objet d'imitation universelle, se trouvaient jetés sur un fond de barbarie, et faisaient tache au milieu de mœurs souvent grossières ; et les souvenirs d'une antiquité mal étudiée et mal comprise se confondaient avec les nombreuses traditions du moyen âge.

Ces dernières avaient une source nationale et toute chrétienne ; c'était l'élément populaire. Quant à l'étude et à l'imitation des anciens, elles jaillissaient du fond des couvens ; c'était la partie factice et savante de la littérature. Admirons la souplesse et la fécondité avec lesquelles, résumant dans ses drames toutes les pensées contemporaines, Shakspeare leur donna une expression et une forme vivante, éternelle ! Les fées du Midi, l'éclatante ironie de l'Arioste, se jouent dans *le Rêve de la mi-août*. Les sorcières du Nord dirigent la fatalité qui

plane sur Macbeth ; les Légendes et Nouvelles espagnoles ont dicté ces étranges compositions où l'esprit d'aventures se meut et apparaît dans tous ses caprices, et dont le hasard est le seul mobile. Nous ne nous sommes pas arrêté long-temps sur ces dernières, qui se rapprochent beaucoup du théâtre espagnol ; les évènemens s'y croisent, s'y succèdent, s'y jouent dans tous les sens, comme les rayons du soleil réfractés par une surface polie, traversent l'espace avec cette éblouissante rapidité que Virgile a décrite en des vers trop connus pour être cités(1). Ces esquisses, d'une facilité et d'une transparence admirable,

(1) *Sicut aquæ tremulum, labris ubi lumen ahenis*, etc.

Virgile a emprunté ce beau passage à un poète mal apprécié, *Apollonius* de Rhodes :

Ηελιου ως τι τε δομοις επιναλλεται αιγλη, etc.

(*Argonautiques*. Liv. III, v. 755.)

L'éclat et les inflexions variées, sonores, du langage hellénique, se prêtaient bien mieux que la sévérité de la langue latine à exprimer cette comparaison ingénieuse. Aussi, quelle que soit la pureté du style virgilien, l'avantage est-il resté au poète grec. Camoens, qui se servait d'un idiome moins fécond, mais remarquable par la plénitude et l'éclat des sons, a introduit la même comparaison

n'ont de mérite que par les détails; le fond en est emprunté, sans aucun changement, à de vieux romans populaires dont l'origine se perd au sein des traditions obscures et mythologiques. On retrouve ainsi toute l'histoire de *Perdita*, héroïne du *Conte d'hiver*, dans les vieux poèmes du pays de Galles; et tel incident merveilleux dont Shakspeare a profité, si l'on prenait la peine de suivre exactement sa filiation historique à travers le chaos des souvenirs populaires, ne serait plus qu'une antique fable religieuse, arrangée par les bardes, recomposée par les jongleurs chrétiens, retravaillée par quelque auteur de ballades, parvenue, à

dans ses *Lusiades*. Je citerai cette imitation, parce qu'elle est peu connue, et fort digne de l'être :

Qual o reflexo lume do polido.
Espelho d'aço o de cristal fermoso
Che do rayo solar sendo ferido
Vay ferir noutra parte luminoso :

O sendo da ozioza mao movido
Pela casa do moço curioso
Anda pelas paredes e telhado
Tremulo aqui e alli dessossegado, etc.

(*Lusiadas*, 7, 86, 87.)

travers tant de mutilations et de métamorphoses, jusqu'au XVI^e^ siècle.

Un autre emploi du genre fantastique, une autre espèce de drames où Shakspeare renonce à la vérité positive et fuit le monde réel, mérite plus d'attention encore : ce sont ses pièces pastorales. Le génie philosophique du poète s'y prononce fortement ; et la donnée originale de ses ouvrages résulte de l'une des singularités les plus piquantes du temps où l'auteur écrivait. Depuis un demi-siècle, toute la chrétienté était en proie à d'horribles convulsions intestines et étrangères, religieuses et politiques. En France, la ligue expirait à peine ; en Angleterre, Henri VIII et sa fille Élisabeth n'avaient épargné ni le sang ni les tortures pour affermir sur leur tête la tiare anglicane. Au milieu du feu et de la fumée des bûchers et des champs de bataille, on vit des hommes tout couverts de fer, habitués aux controverses théologiques, aux perfidies italiennes, et à la vie aventureuse des camps, s'éprendre d'une passion vive pour l'idylle et pour l'églogue. Vous eussiez dit que ces rêves de bonheur paisible les consolaient de leurs maux réels, et qu'un besoin d'équili-

bre, dont l'esprit humain ne peut se défaire, les jetait du monde sanglant qui s'agitait autour d'eux, dans un monde de bergeries qui les charmait. D'Aubigné, l'un des hommes les plus éloquens et les plus vrais de son siècle, a vu, dit-il, « un brave guerrier de ses amis, blessé dans la mêlée, aller s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, et là s'occuper à graver le chiffre de sa belle sur l'écorce des hêtres, et à soupirer des élégies. » Ce singulier mélange des mœurs militaires et de l'affectation pastorale se montre sous des traits plus grossiers et plus étranges dans les sonnets d'un capitaine de *Lasphryse*, que peu de personnes connaissent et que personne ne lit (1). Ce vieux partisan, tendre comme Tityre et Mélibée, *raffiné d'honneur* comme les plus braves de la cour gasconne de Henri IV, dévot comme on le pense bien, et cynique par-dessus le marché, ne va jamais au sermon que pour y voir sa maîtresse; il lui fait sa cour dans l'église sous le nom du jeune Alcimadure; il y récite son chapelet en prononçant à chaque grain qui s'échappe de ses

(1) *Poésies diverses du capitaine Mars* (Marc) *de Lasphryse*, etc., 1598.

doigts une lettre du nom de cette bergère, qui se nomme *Églé;* il va se plaindre de ses rigueurs au bord des ruisseaux en langage des halles; et sans quitter un moment les formes de l'églogue, la houlette et la pannetière, il supplie M. saint Antoine de favoriser ses amours, d'attendrir la cruelle, et de lui faire trouver

Dans ses bras rondelets cent voluptés mignardes!

Mélanges grotesques; objet de surprise pour qui ne connaît pas l'espèce humaine : quelles dissonances si bizarres ne concilie-t-elle pas?

Ce fut cette manie pastorale qui produisit la Diane de Montemayor, la Galatée de Cervantes; l'Arcadie latine de Sannazar, l'Arcadie anglaise de Sydney, et l'Astrée de Durfé, qui n'est elle-même qu'une Arcadie française. Tout cela fit fortune. Au milieu des agitations de la politique et du scandale des schismes, une réaction singulière et secrète, ramenant tout-à-coup le règne de l'idylle, et s'appuyant du platonisme amoureux de Pétrarque, vint répandre sa fadeur pastorale sur tous les pays civilisés, sur toutes les cours

de l'Europe. On regarda comme un modèle, un ouvrage, où sous des couleurs moitié champêtres et moitié romanesques, l'auteur a professé allégoriquement toute la sience politique du XVI^e^ siècle; c'est l'*Argenis* de Barcley, livre admiré pendant un siècle, et que l'on ne peut parcourir sans dégoût. Les meilleurs esprits, De Thou, Montaigne, Bacon, Cervantes, se laissèrent séduire. Élisabeth écrivit des sonnets champêtres que ses courtisans nommaient *sucrés* (sugared sonnets) et où son langage est en effet celui d'une bergère et d'une vierge; deux titres qu'on peut également lui contester. Quelquefois, mais comme en dépit d'elle-même, elle oublie Pétrarque, redevient Élisabeth et reprend son caractère despotique : c'est là qu'elle nous plaît davantage : « Mon glaive (dit-elle dans la dernière strophe de l'un de ses sonnets curieux), mon glaive s'est long temps reposé. Mais que les séditieux se présentent; que, bannis des autres royaumes, ils cherchent à jeter l'ancre dans le mien, qui ne souffre point de tels hôtes. C'est contre eux que j'essaierai de nouveau le tranchant rouillé de mon épée; et quiconque aspire à de tels changemens, qui-

conque se réjouirait de pareils troubles, j'abattrai sa tête (1). *J'll poll their toppes.*

L'inspiration qui a dicté ce terrible sonnet n'était point douce et *sucrée*, mais franche et fort énergique. Ailleurs, la reine reprend son ton de bergère *platonique*, et ce contraste offre un trait de mœurs, qui jette sur l'époque la clarté la plus vive.

Shakspeare qui trouvait dans tous les goûts de son temps de nouvelles ressources pour son art, mit à profit, mais en homme de génie, le penchant de ses contemporains pour les images pastorales. Dans quelques unes de ses pièces il se

(1) No forrain banysht wyght
Shall ankor in this port;
Our realme brookes not seditious sects;
Let them elsewhere resort!

My rustie sworde through reste
Shall thus his edg employ;
To *poll the toppes* that seek such change,
Or gape for such like joy.

Les poésies de la reine Élisabeth, éparses dans de vieux recueils, mériteraient bien d'être rassemblées; nous comptons en insérer quelques unes dans cet ouvrage.

plut à esquisser des travaux ravissans de cette existence paisible, idéale, rêveuse, indépendante. Mais, au lieu de tomber dans la fadeur et la monotonie de ses modèles, saisissant le côté philosophique de cette donnée, il plaça, soit auprès de ces bergers, soit dans le fond de son drame, les tourmens de la vie active, avec ses folles ambitions et son tumulte. Il montra, d'une part la nature et la liberté dans tous leurs charmes, et d'une autre, les occupations factices, la servitude perpétuelle, dures chaînes que la société nous impose. C'est la pensée première qui a dominé plus tard et tourmenté Jean-Jacques Rousseau ; c'est celle que Schiller, dans ses brigands, a si cruellement exagérée. Elle se retrouve entière dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, dans *Cymbeline*, dans *Comme il vous plaira*. Toutes les idées intermédiaires qui devaient amener les peuples à cette révolte contre leur société, révolte terrible que nous avons vue s'accomplir, sont franchies par l'écrivain du XVI^e^ siècle : il proclame, par une divination étrange, les mêmes regrets et les mêmes désirs que Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur d'Émile, Gœthe dans sa jeunesse, l'Anglais

Godwin, ont éloquemment exprimés deux cents ans après. Au lieu de s'en tenir à des tableaux de bergerie et d'amour, comme le Tasse dans son *Aminte*, comme *Guarini* dans sa pastorale, ce que Shakspeare développe à nos yeux dans ses peintures idylliques, c'est le bonheur de l'indépendance, ce sont les délices de la rêverie enthousiaste et solitaire, l'exemption de toutes les fausses convenances et de toutes les exigences factices, légalité universelle et primitive. Comme Jean-Jacques, il fait voir quels rapports intimes unissent ces goûts naturels et tous les penchans vertueux; combien dans la presse du monde, dans le calcul des intérêts qui s'y combattent, il est difficile de conserver la pureté de l'âme et le calme de l'esprit. Il va même plus loin : et sans tomber comme Schiller, dans une déclamation frénétique, il laisse entrevoir dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, l'idée première qui, outrée par l'auteur allemand, a produit son drame célèbre.

Les deux amis, héros de cette pièce, qui n'est qu'une admirable ébauche, sont d'un caractère fort différent : l'un perfide, cauteleux, fécond en

ruses et en flatterie, se parant de toutes les vertus et de tous les beaux-semblans, réussit fort bien à la cour. L'autre, plein d'honnêteté et de loyauté, subit le sort commun à tous les gens qui manquent de cet utile savoir-faire : il est banni de la même cour. Des brigands, *outlaws*, gens qui jouissaient alors en Angleterre d'une sorte de considération périlleuse, rencontrent l'exilé, le dépouillent, et, contens du courage avec lequel il leur tient tête, ils lui offrent l'alternative de périr ou de devenir leur chef. Tout ceci serait assez triste si ces aventures n'étaient légèrement esquissées, et si des intrigues d'amour, si les dangers que court une jeune fille déguisée en page, si la douleur d'une maîtresse abandonnée et le pardon qu'elle s'empresse d'accorder au coupable repentant, ne jetait sur l'ensemble de la pièce un vernis de frivolité gracieuse qui en déguise le fond. Le chef de brigands malgré lui, l'homme qui se trouve en lutte contre les lois, le banni, le coupable enfin, c'est l'homme vertueux. Shakspeare n'appuie pas beaucoup sur cette circonstance; il indique seulement ce que peuvent faire le hasard et l'injustice des hommes; et à peine a-t-il lancé

contre l'incertitude de nos jugemens, contre l'arrangement de la société ce trait oblique et caché, il se hâte de terminer son ouvrage par un dénouement plein de force et de mouvement dramatique.

Cette vie des forêts et des champs, que tous les poètes célébraient alors à l'envi, n'apparaît que de loin dans les *Deux gentilshommes de Vérone*. Elle occupe, au contraire, la plus grande partie de *Cymbeline*, drame romanesque, roman d'intrigue, tragédie pastorale. C'est là que le poète s'est complu à représenter, avec tous les développemens de son éloquence, le bonheur des exilés qui abandonnent les plaisirs de la société pour jouir des biens de la nature. Deux jeunes princes, élevés dans le désert, par le sage Bellarius, ignorent leur naissance; cependant leur héroïsme naïf, leur instinct de gloire et de grandeur se trahit dans leurs moindres discours. Imogène, héroïne de la pièce, personnage d'une grâce et d'une innocence idéale, se trouve exposée à tous les périls. Errante au milieu des forêts, elle arrive, déguisée en homme, à la caverne qui sert de demeure aux jeunes princes. Les jeunes gens qui n'ont jamais vu que leur vieux père, s'éprennent

de l'amitié la plus touchante pour l'hôte mystérieux, pour le bel enfant qui leur est envoyé par le ciel. Il y a dans cette tendresse de cœur, que rien ne trouble, qui n'est mêlée d'aucun intérêt, d'aucune passion violente et vulgaire, un charme qui s'accorde merveilleusement avec la paix de la solitude sauvage où vivent Arviragus et son frère. Des scènes de chasse jettent du mouvement dans cette admirable partie de la pièce, et un enthousiasme de dévotion naïve vient s'y mêler. Bellarius, précepteur des jeunes gens et qui passe pour leur père, les éveille dès l'aube :

BELLARIUS.

Sous le feuillage épais dont la grotte est voilée,
L'aube vient de briller ; enfans, éveillez-vous ;
Enfans, voyez le ciel et tombez à genoux !
Entendez-vous la voix de cet oiseau sauvage
Qui chante et vous invite à rendre un saint hommage
Aux feux naissans du jour qui vient frapper vos yeux

LES PRINCES.

Salut ! salut ! ô cieux (1) !

BELLARIUS.

Partons, enfans, partons ; à la chasse ! à la chasse (2) !

(1) Acte IV, scène III.

(2) *Hail heaven ! Hail ! heaven !*

Tel est le sublime dans Shakspeare; la simplicité la plus naïve l'accompagne toujours. A ces scènes charmantes, il a opposé un grand mouvement d'intrigues, une cour pleine de faussetés, d'artifices et de méchanceté, surtout un caractère de prince niais, fat, imbécile et prétentieux, le prince Cloten, ce portait est un chef-d'œuvre. Élevé à la cour, il joint à tous les penchans vils, à toute la bassesse imaginable l'affectation des belles manières. On ne peut méconnaître le dessein de Shakspeare, qui, dans le même ouvrage, prêtant un délicieux prestige à la naïveté des mœurs, à l'élégance naturelle des jeunes princes solitaires, réserve tous les ridicules pour un personnage que l'éducation de la cour n'a pu former et fait ainsi triompher la noblesse innée de l'âme et de l'esprit sur toutes les distinctions arbitraires et acquises.

*Cymbeline*, qui réunit l'intérêt des romans d'aventure, des drames espagnols, des peintures de mœurs les plus achevées, de la pastorale lyrique la plus suave et de la méditation philosophique la plus profonde, me semble un des plus beaux chefs-d'œuvre de Shakspeare. L'intrigue

en est compliquée, mais claire et rapide; et les lois de la perspective dramatique y sont si bien observées, une demi-teinte mélancolique jette sur l'ensemble quelque chose de si harmonieux et de si doux, que les intelligences les moins poétiques en seraient émues. Madame Dudeffant, elle-même, esprit fin sans étendue, sans portée et sans chaleur, avoue dans ses lettres à Walpole, son admiration pour *Cymbeline* (1).

Les scènes pastorales occupent une place importante dans cette pièce, mais cependant une place épisodique. Shakspeare, dans un autre drame, a voulu faire aussi son Arcadie, alors tous les gens d'esprit créaient la leur; c'est la pièce intitulée : *As you like it*, titre qui signifie à la fois, *comme il vous plaira* et *comme vous l'aimerez*. Drame sans intrigue, pastorale sans fadeur, satire sans amertume; c'est de tous les ouvrages de la scène moderne, le plus original. Des bannis politiques, un roi exilé par un usurpateur, un jeune homme chassé de sa famille et privé de son patrimoine, se trouvent réunis dans la forêt des Ardennes. La

(1) Tom. II, p. 35.

même pensée que nous avons déjà remarquée dans les *Deux gentilshommes de Vérone* et dans *Cymbeline*, acquiert ici son entier développement; jamais la fraîcheur des bois, les loisirs de la campagne, le bonheur du rien-faire, les délices d'une vie sans entraves ne furent si éloquemment, si vivement, si naïvement dépeints. C'est loin de la ville, vers la fin d'un bel et doux automne, qu'il faut lire ce drame singulier, dans quelque grande forêt solitaire, où l'on entend frémir sous ses pas les feuilles séchées et jaunies. C'est alors que l'on sent profondément l'alliance intime du génie de Shakspeare et de la nature; alors qu'on s'associe à ces images décevantes d'une vie sans troubles et sans peines, d'où le bruit des intrigues et des misères humaines n'approche plus. Les habitans de la forêt n'ont ni montres ni horloges; leurs journées, comme celles des habitans de l'île Bourbon dans le roman de M. de Saint-Pierre, se règlent sur le cours du soleil. Ils vivent sans compter les heures, non pour le savoir ou la gloire, mais pour le bonheur. Une liberté sans bornes, une douce rêverie, une contemplation voluptueuse, remplissent toutes les pensées et

toutes les âmes ; une bienveillance universelle et philosophique, une profonde pitié pour les agitations de la vie, respirent sous ces ombrages épais, dans cette retraite où l'on oublie tout excepté la bonté, la volupté et la tendresse. L'écho lointain d'un monde orageux arrive comme un bruit vague jusqu'aux portes de la solitude, et frappe l'oreille des exilés pour leur rendre leur situation plus chère et plus douce. Quelquefois le tumulte de la chasse, les fanfares du cor, les soupirs ou les ivresses de l'amour, animent le paysage sans y jeter aucune agitation violente. Jamais la volupté ne se montra plus naturellement alliée à la vertu; jamais la nonchalance d'une vie oisive ne fut plus séduisante, ni la mélancolie plus *friande*.

Mais Shakspeare n'a pas fermé les yeux sur le ridicule de cette existence molle et rêveuse qui, selon toute apparence, s'accordait d'ailleurs avec son propre penchant (1). Deux personnages, un fou et un philosophe, se chargent de combattre en les exagérant, les chimères que le poète a

(1) Shakspeare, à quarante-huit ans, se retira dans sa petite maison de Stratford-sur-Avon, d'où il ne sortit plus.

évoquées. Le bouffon, qui se nomme *Pierre-de-touche*, Touchstone (mot insignifiant en français et grotesque en anglais), se moque de toutes les prétentions vaporeuses des autres acteurs, et surtout des ravissemens de l'amour céladonique : il choisit la plus laide des bergères, en fait sa Dulcinée, l'idéalise, la pare de toutes les grâces et de tous les trésors de la beauté, et va promenant ses ironiques amours au milieu des autres bergers de la forêt. Quant au philosophe Jacques, *melancoly Jaques*, il est de bonne foi, et plus à plaindre que ridicule ; c'est le misantrope de Shakspeare. Plus contemplatif que l'Alceste de Molière, épris seulement de la solitude et de la rêverie, il se montre à nous comme le Don Quichotte de la méditation philosophique. Il se jette au pied d'un arbre ; et là son bonheur est de se livrer à des réflexions mélancoliques sur les vicissitudes de la fortune, sur la fausseté des mortels, sur les maux que la société se fait à elle-même, sur le joug tyrannique que l'homme prétend avoir reçu le droit d'imposer aux animaux qu'il asservit ou qu'il égorge. Une citation peut seule donner quelque idée de cette pièce singulière, de cette idylle phi-

losophique. La scène est dans les Ardennes, où le vieux duc vit retiré avec ses compagnons d'infortune.

LE DUC EXILÉ, *au milieu de ses anciens courtisans.*

Eh bien, frères d'exil, compagnons, que vous semble?
Depuis que dans ces lieux, le malheur nous rassemble,
Il s'est passé, je crois, bien des jours, bien des ans.
Autrefois sous la pourpre esclaves éclatans,
Nos jours, qui s'écoulaient chargés d'inquiétude,
Valaient-ils le loisir de cette solitude?
Fausseté, ruse, envie et dehors mensongers,
Vous habitez la cour : j'échappe à vos dangers.
Quels maux redoutons-nous, en ce bois solitaire?
La douleur imposée à notre premier père?
L'orage dans le ciel et les vents irrités,
Et le froid de l'hiver et l'ardeur des étés.
Moi, quand la bise souffle à la fin de l'automne,
Lorsque ma tête tremble et que mon corps frissonne,
Cette étreinte du froid qui me fait tressaillir
Me dit que je suis homme et que je dois mourir;
Conseiller éloquent, fidèle, mais sévère,
Qui de ma royauté dédaigne la colère,
Je l'écoute et souris, et je me dis tout bas :
« Il vaut mieux que la cour; il ne me flatte pas (1). »

(1) Acte II, scène Ire.

FIN.

# TABLE.

I. — Scènes d'un Village maritime en Angleterre... page 3

II. — Études sur Jean-Paul..... 43

§ 1. — Le Ménage de Jean-Paul..... *ibid.*

§ 2. — Siebenkæse..... 48

§ 3. — Voyage, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment, avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts faits, contenus dans une épître panégyrique et catéchétique. 71

III. — Une exécution a mort..... 129

IV. — Panurge, Falstaff et Sancho..... 143

V. — Les Catacombes de Saint-Michan..... 161

VI. — Une Soirée de Machiavel..... 183

VII. — Mœurs dramatiques du XVI^e^ siècle, scènes du parterre et des loges, a londres..... 191

§ 1. — L'Entrée du théâtre..... *ibid.*

§ 2. — Intérieur du théâtre..... 201

§ 3. — L'auditoire ..... 208
§ 4. — Le premier acte ..... 216
§ 5. — Détails de mœurs ..... 231
NOTES ..... 245

VIII. — CHANGEMENS DANS NOS MŒURS ..... 253
§ 1. — La Fiscalité (1825) ..... *ibid.*
§ 2. — Le Siècle expéditif (1828) ..... 259
§ 3. — Un quart d'heure après le combat (1830) ..... 263

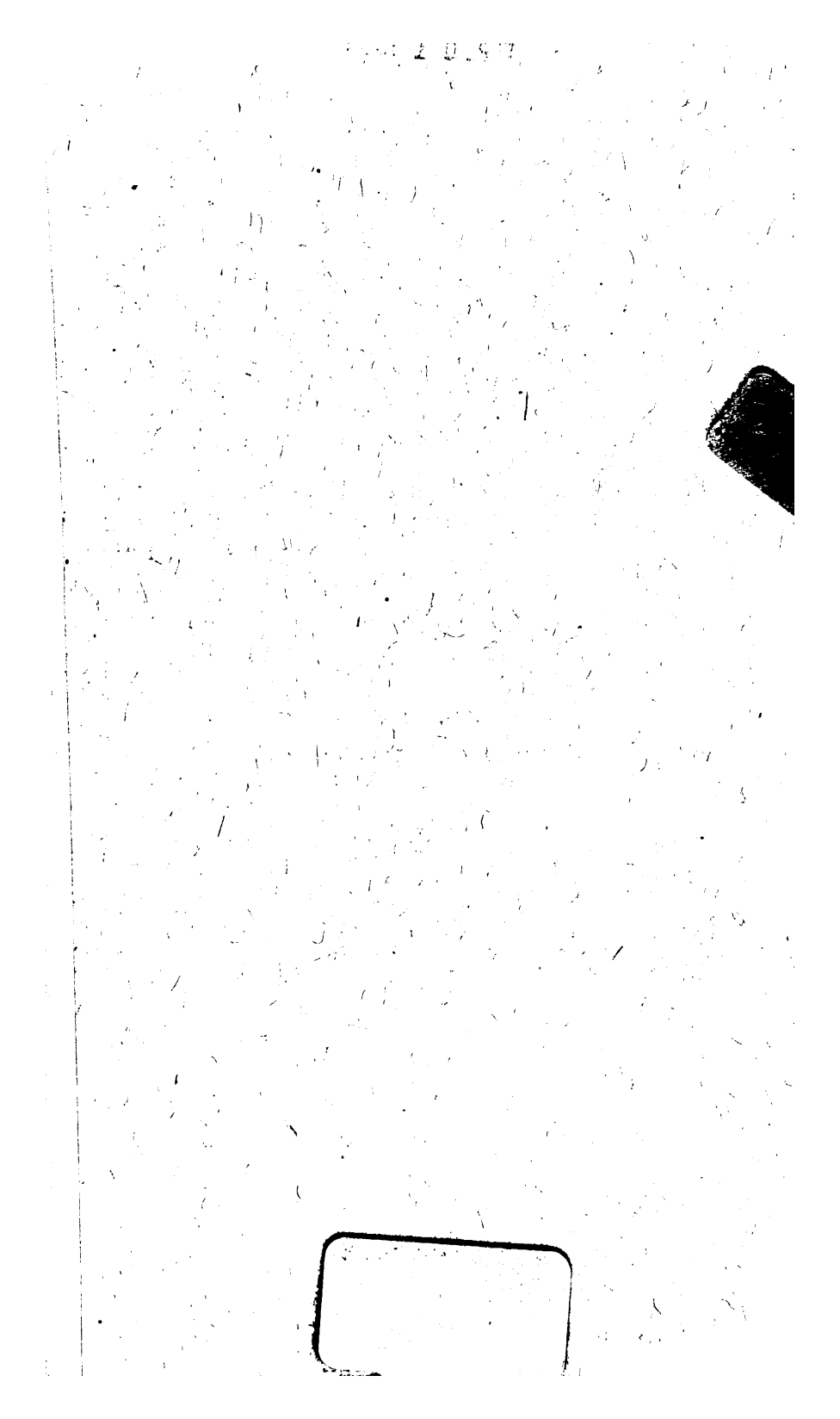
IX. — L'ASSASSIN DES ENFANS ..... 273

X. — L'HÔTESSE DE VIRGILE ..... 295

XI. — L'ENFANT IDIOT ..... 313

XII. — DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES DE SHAKSPEARE .. 345
§ 1. — Midsummer's night's dream. The tempest ..... *ibid.*
§ 2. — Hamlet. — Macbeth. — Périclès, roi de Tyr. — Le conte d'hiver ..... 383
§ 3. — Tow gentlemen of Verona. — Cymbeline. — As you like it ..... 398

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410